







JOSEPH II.

UND

LEOPOLD VON TOSCANA.

IHR BRIEFWECHSEL

VON 1781 BIS 1790

HERAUSGEGEBEN VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

ZWEITER BAND.

[illegible]

WIEN, 1872.

WILHELM BRAUMÜLLER

[illegible]

Historische Werke

aus dem Verlage von

Wilhelm Braumüller, k. k. Hof- und Universitätsbuchhändler in Wien.

Kerschbaumer, Dr. Anton, geh. päpstl. Kämmerer, Professor der Theologie in St. Pölten. **Cardinal Klesel,** Minister-Präsident unter Kaiser Mathias. Quellenmässig bearbeitet. Mit Portrait. gr. 8. 1865. 4 fl. — 2 Thlr. 20 Ngr.

Klinkowström, Clemens von, Archivar im k. k. geheimen Haus-, Hof- und Staats-Archiv. **Aus der alten Registratur der Staatskanzlei.** Briefe politischen Inhalts von und an Friedrich von Gentz aus den Jahren 1799—1827, mit geschichtlichen Anmerkungen. gr. 8. 1870. 2 fl. — 1 Thlr. 10 Ngr.

Lorenz, Dr. O., Professor an der k. k. Universität in Wien. **Joseph II. und die belgische Revolution.** Nach den Papieren des General-Gouverneurs Grafen Murray (1787.) gr. 8. 1862. 60 kr. — 12 Ngr.

— — **Deutsche Geschichte im XIII. und XIV. Jahrhundert.** 2 Bände in 3 Abtheilungen. gr. 8. 1864—1867. 10 fl. 25 kr. — 6 Thlr. 25 Ngr.

— — **Geschichte König Ottokar's II. von Böhmen** und seiner Zeit. gr. 8. 1866. 7 fl. — 4 Thlr. 20 Ngr.

Oberleitner, Carl. Die evangelischen Stände im Lande ob der Enns unter Maximilian II. und Rudolf II. (1564—1597.) Nach handschriftlichen Quellen. gr. 8. 1862. 1 fl. — 20 Ngr.

Prokesch, A., Oberlieutenant im k. österr. Generalstabe. **Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Feldmarschalls Fürsten Carl zu Schwarzenberg.** Neue Ausgabe. Mit einem einleitenden Vorworte des Verfassers, des jetzigen k. k. Feldmarschall-Lieutenants Anton Grafen Prokesch-Osten. Mit Porträt. 8. 1861. 2 fl. — 1 Thlr. 10 Ngr.

Radics, P. von. Herbard VIII., Freiherr zu Auersperg (1528—1575), ein krainischer Held und Staatsmann. Mit einer Einleitung: die Auersperge in Krain, einem Porträt und der facsimilirten Handschrift Herbard's. gr. 8. 1862. 4 fl. — 2 Thlr. 20 Ngr.

Supan, Alex. Georg. Die vier letzten Lebensjahre des Grafen Ulrich II. von Cilli, mit besonderer Berücksichtigung der Stände-Revolution in Oesterreich in den Jahren 1451 und 1452. Nach den Quellen bearbeitet. gr. 8. 1868. 1 fl. — 20 Ngr.

Thielen, Maximil. Ritter von, weil. k. k. Major. **Erinnerungen aus dem Kriegerleben eines 82-jährigen Veteranen** der österreichischen Armee mit besonderer Bezugnahme auf die Feldzüge der Jahre 1805, 1809, 1813, 1814, 1815; nebst einem Anhange, die Politik Oesterreichs vom Jahre 1809 bis 1814 betreffend. Mit dem Porträt des Feldmarschalls Fürsten Carl zu Schwarzenberg. gr. 8. 1863. 3 fl. 50 kr. — 2 Thlr. 10 Ngr.

JOSEPH II.

UND

LEOPOLD VON TOSCANA.

IHR BRIEFWECHSEL

VON 1781 BIS 1790.

HERAUSGEGEBEN VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.



ZWEITER BAND.

1786—1790

WIEN, 1872.

WILHELM BRAUMÜLLER

K. K. HOF- UND UNIVERSITÄTSBUCHHÄNDLER.

1786.

Ce 5 janvier 1786.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je n'ai rien encore à vous envoyer que les pièces ci-jointes et les gîtes que la Marie veut faire, mais qui sont bien trop longs pour pouvoir être atteints dans cette saison, où tout est couvert de neige et où le froid est à dix degrés sous le point de congélation. Tout ce que j'ai reçu de Naples est incroyable; il est heureux qu'il n'y a rien d'écrit, car cela ferait la fable de l'Europe. Pour tous les acteurs la trève, surtout pour le congé à donner à Acton, qu'on promet éternel, est une charmante idée. Je prévois qu'ils ne feront rien et que même Sambuca restera en place. Joseph an Leopold.

Dans ce moment je reçois deux de vos chères lettres. Je suis bien fâché, mon cher frère, que derechef vous ayez été attaqué de cette vilaine colique; cela me paraît d'une trop grande importance pour ne pas tâcher d'en déraciner la source, et ne voudriez-vous pas m'envoyer un détail que Lagusius ferait bien circonstancié, de cette incommodité, pour que je puisse consulter

Störck*) et quelqu' autre bon médecin et vous en envoyer les idées que vous feriez voir à Lagusius pour en adopter ce que vous trouveriez à propos. Cela ne peut point faire de mal et pourrait pourtant opérer un grand bien, qui serait celui de vous garantir de pareilles rechutes.

Pardonnez à mon amitié cette proposition; je vous promets qu'on n'en saura rien, même si vous me l'envoyez. Pour moi avec votre fils et votre future belle-fille, nous nous portons tous bien, et en vous embrassant, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur, je vous prie de me croire pour la vie votre . . . .

Ce 14 janvier 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Par ce courrier qui va relever l'autre à Naples, je n'ai rien de bien important à vous mander. Je vous joins ici les objets du moment; vous y verrez ma résolution pour la Hongrie**), qui fera un peu de bruit; mais malgré cela il faudra que cela aille et qu'une bonne fois la monarchie ne fasse qu'une province égale dans toutes les dispositions et charges. Vous verrez aussi une lettre circulaire qu'on a écrite à tous les ministres, une espèce de réplique à la dernière pièce prussienne. Elle me paraît claire et convaincante; je désire qu'elle soit connue.

*) Der Hofrath und erste Leibarzt des Kaisers, Anton Freiherr von Störck.

**) Josephs Handschreiben vom 5. Januar 1786 an den ersten ungarischen Vicekanzler Grafen Karl Palffy wegen Einführung eines neuen Contributionssystems in Ungarn.

La Marie et le prince se portent à merveille et me paraissent contents de se retrouver à Vienne.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse tendrement; ménagez bien votre santé et croyez-moi pour la vie votre…

Ce 16 janvier 1786.

Très-cher frère. J'ai l'honneur de vous renvoyer ci- Leopold an Joseph.
joint différents papiers et entre autres une lettre de la Reine de Naples à votre adresse et un paquet du comte de Richecourt au prince Kaunitz, qui me sont venus de Naples par une occasion extraordinaire. Le marquis de la Sambuca a enfin été congédié, et le vice-roi de Sicile, marquis Caraccioli*), a eu sa place, et cela contre l'avis de la Reine, à ce qu'elle même m'a écrit, qui ne le croit pas propre pour cette place. Le vice-roi de Sicile n'est pas encore nommé, mais on croit que ce sera le cardinal Spinelli**), Gravina ou le général Pignatelli. Voilà tout ce qu'on en sait pour à présent. Ce changement s'est fait à l'insu du Roi d'Espagne, et malgré cela on craint à Naples sa désapprobation. En attendant sur toutes les affaires d'Espagne et l'issue de la mission de Pignatelli, on n'a d'autre assurance que ce qu'il en dit lui-même, n'ayant rien rapporté par écrit, et quoiqu'on assure toujours que Las Casas a été disgracié à cause de cette affaire,

*) Domenico Marchese Caraccioli, geboren 1715, war lange Zeit Botschafter in Frankreich und dort in enger Verbindung mit den hervorragendsten Schriftstellern.

**) Ferdinand Spinelli, geboren 1728, zum Cardinal ernannt 1778.

il est toujours encore à Rome et n'a ni présenté ni envoyé ses lettres de récréance. En attendant je vous préviens, mais en vous priant de ne pas en faire semblant à la Reine de Naples, qu'elle s'est plainte à moi de ce que vous comptiez et aviez arrangé un mariage entre la fille de la Grande-Duchesse de Russie et mon second fils Ferdinand, et cela à son insu. Je lui ai répondu, comme vous pouvez bien le croire, que cette nouvelle était entièrement fausse, mais je ne comprends point qui peut lui donner de pareilles nouvelles, et comment elle peut les croire et s'en inquiéter si facilement.

Ce 26 janvier 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Bien obligé pour votre chère lettre et les papiers avec la lettre de la Reine qu'elle contenait, je vous joins ici le peu de nouvelles de la semaine. Ce qui se passe à Naples ne peut se concevoir que quand on connaît comme nous deux les personnages principaux; il faut attendre l'issue de la chose. L'idée du mariage entre Ferdinand et une princesse grecque qui a deux ans est comique. La Marie se porte très-bien avec le prince; vous la connaissez fort allante; aussi nous allons voir toutes les nouvelles bâtisses, et les soirs elle est aux bals et soupers. Pour moi, je me dispense de ces deux derniers, et ce ne sera que lundi que j'entendrai le premier violon, puisqu'il y a un petit bal de quatorze paires que je donne pour la princesse et pour votre fils. Je désire bien d'avoir bientôt des bonnes nouvelles de

vos coliques, et je parlerai à ces Messieurs de ce que vous m'en avez écrit. Je suis trop intéressé à tout ce qui vous regarde pour ne pas y porter toute l'attention. Adieu . . .

Ce 23 février 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Je suis bien fâché de la confusion qui s'est faite dans mes lettres pour vous et pour la Reine. J'ai été tout de suite revoir mon protocole, et j'ai trouvé que comme c'était le jour que j'ai été avec la Marie voir les hôpitaux, qu'il y a eu de la presse et que mon secrétaire a fait cette bévue. Je suis bien étonné de ce que vous m'écrivez de la Reine par le courrier garde-noble au sujet de ses idées d'établissement pour ses filles; cela n'a pas de combinaison. Le prince Antoine de Saxe est veuf et a trente-un ans; comment voudrait-il attendre que la fille Louise*) de ma soeur soit nubile? Il faudrait trois ou quatre années; cela n'est pas naturel, et pour son aînée**) il ne me paraît aucunement conveuable de s'engager à quelque chose d'avance pour Ferdinand, d'autant plus que ses circonstances sont bien différentes des vôtres, et qu'en le mariant il faudra penser non-seulement à lui, mais à tout l'entretien des enfans qu'il pourra avoir.

Le carnaval se passe sans que j'en tâte; la Marie est de toutes les bonnes fêtes. Adieu . . . .

*) Sie wurde im J. 1790 mit dem Grossherzoge Ferdinand von Toscana vermält.

**) Maria Theresia, geb. 1772, im J. 1790 mit dem Erzherzog Franz vermält.

Ce 2 mars 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et les papiers en retour qui y étaient joints. Je suis charmé que vous et votre chère famille jouissent d'une bonne santé. Ci-joint vous trouverez les objets du moment. La santé du Roi de Prusse baisse qu'on attend une fin assez prompte. Je vous joins également l'imprimé du rescrit envoyé en Hongrie pour la commensuration et l'estimation générale des terres. Cela fera parler et crier, mais néanmoins je crois que cela se fera sans difficulté réelle.

Le prince Albert est parti pour dix jours en Bohème, où il verra son régiment et les nouvelles forteresses. Cela est un veuvage pour ma soeur, auquel depuis la guerre elle n'en avait pas éprouvé un pareil. Dimanche elle part pour Bruck, où se rendra également la Marianne, et elles passeront deux jours ensemble.

J'ose vous joindre ici une lettre pour Richecourt qui ne contient que des complimens pour le Roi et la Reine sur l'heureuse délivrance de la dernière. Je suis charmé que cela soit terminé, et je désire bien que la Reine n'ait plus d'enfans; autrement elle pourrait une fois avoir un accident bien fâcheux.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse tendrement, de même que votre chère épouse. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Mes yeux vont mieux, quoiqu'ils ne soient pas tout à fait naturels encore.

Ce 23 mars 1786.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis que vous envoyer les pièces ci-jointes. La Marie continue heureusement son voyage; j'en ai eu des nouvelles de Payerbach; elle a le plus beau temps du monde, car il fait tout à fait printemps. Pour ici je ne saurais rien vous mander d'intéressant, sinon que je suis toujours après à pousser, à faire aller et à faire réussir au moins en partie les vues salutaires que vous me connaissez; à cela il faut constance et patience. Joseph an Leopold.

La Marie, avant son départ, a eu une lettre du duc de Courlande*) qui lui annonce avoir entendu dire (cela est donc bien vague) que l'on marierait les deux princes de Saxe à la fois, que l'aîné, Antoine, épouserait votre fille Thérèse, que le second, Maximilien, épouserait la fille aînée de l'Infante de Parme, mais il dit cela avec un grand désir de secret, puisque si l'Electeur s'apercevait que l'on en sût quelque chose, il serait capable de n'en plus rien faire.

Voilà tout ce que cette lettre contient; il n'y a donc qu'à attendre tranquillement si et comment ils viendront à nous en faire la demande. J'ai voulu vous en prévenir en attendant en vous embrassant, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

*) Prinz Karl von Sachsen, geb. 1733, Titularherzog von Kurland, dessen Besitz er im J. 1763 dem aus Sibirien zurückgekommenen Herzoge Ernst Johann aus dem Hause Biron hatte abtreten müssen.

Ce 26 mars 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Vous allez voir arriver un courrier; vous direz: voici des nouvelles. Point du tout; je n'ai rien pour le présent à vous mander, et ce garde va simplement relever l'autre à Naples. La commensuration va commencer le 1[er] d'avril en Hongrie, et malgré toutes les oppositions vous, verrez, mon cher ami, que cela ira. Nous avons le plus beau temps du monde, et c'est un temps excellent pour ensemencer, car il pleut parfois sans que froid succède. De Naples j'ai eu par le Roi et par la Reine la nouvelle qu'ils comptaient changer notre Somma contre un certain Gallo*), et que le premier deviendrait ambassadeur à Paris. D'Espagne j'apprends que l'on est très-mécontent de la tournure qu'ont prise les affaires à Naples, et l'on ne cessera pas de tourmenter ma soeur et le Roi, hors qu'ils ne prennent le parti de ne plus répondre du tout à tout ce qu'on pourrait leur écrire ou faire dire, qui eût trait aux affaires d'administration interne de leur royaume, mais avec le plus grand respect toujours parler dans leurs lettres de santé, de chasse et du temps. Voilà, je crois, le seul moyen honnête de se rendre le maître chez soi, surtout si l'on continue à agir comme on le croit convenable, et que, sans se fâcher, les personnes affichées du contre-parti on ne les avance ni distingue en aucune occasion.

*) Marzio Mastrilli Marchese, später Duca di Gallo, durch seinen Antheil an dem Abschlusse des Friedens von Campio Formio, sowie durch seine späteren Erlebnisse berühmt geworden.

Adieu, mon cher ami; j'ai des nouvelles de ma soeur Marie de Ratisbonne, où elle était arrivée en parfaite santé. Je vous embrasse de tout mon coeur . . . .

Ce 6 avril 1786.

Très-cher frère. Je vous joins ici les nouvelles de la semaine. J'ai fait copier en entier une lettre d'O'Kelly*), notre nouveau ministre à Dresde. Vous y verrez ce qu'il écrit au sujet du mariage; c'est du voyage et des relations de Marcolini que probablement la décision dépendra. Vous ferez donc avec cet homme ce que vous jugerez convenable; vous verrez les propositions qu'il fera, et pourvu que l'on fasse un sort convenable à votre fille, je crois qu'il ne faudra y mêler autre politique entièrement différente des liens de mariage et de parenté à contracter. Voulez-vous me faire l'amitié d'avertir la Reine de ce que vous avez appris de Marcolini et des vues qu'il a sur sa fille aînée, afin qu'elle en soit prévenue? Je ne veux point lui en écrire moi-même, pour que l'on ne croie point à Naples que je veuille me mêler, sans en être prié, de pareilles affaires. Au cas que la chose pût s'arranger, on pourra faire concevoir à la Cour de Saxe qu'elle n'aura pas besoin de chercher ses princesses plus loin qu'à la frontière de Bohème, espérant que mes nièces passeront chez moi et me chargeant de les faire mener jusqu'aux frontières de mes Etats. Joseph an Leopold.

*) J. Dillon Graf O'Kelly, kaiserlicher Gesandter in Dresden.

La santé de la Reine de Naples m'inquiète vraiment. Aujourd'hui nous avons eu sept heures de conseil, et attendant vos ultérieures nouvelles, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon cocur . . . .

Ce 10 avril 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et je pense comme vous au sujet de la santé de la Reine de Naples, qui m'inquiète beaucoup, et plus encore la malade que la maladie, quoique celle-ci soit très-sérieuse; mais pour obtenir d'elle de la tranquillité et de la modération, il faudrait la refondre. L'occasion s'étant présentée, j'envoie un jeune homme, fils d'un confiturier de la cour à Florence, et de là je le ferai passer à Naples pour y apprendre à faire surtout tous les genres de glaces. Oserais-je vous prier, mon cher frère, de lui permettre de travailler et pratiquer dans vos offices; il s'appelle Zigenhaim; on doit parfois rafraîchir ses gens, et pour cela l'Italie est la meilleure école. Le chargé d'affaires, Veigl, auquel je le ferai adresser, pourra vous en dire plus de détails. Adieu . . . .

Ce 13 avril 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Un jeudi saint nos opérations vous sont connues, je ne vous dirai donc qu'un petit mot en vous envoyant ces extraits. J'ai reçu votre chère lettre

et vous en rends mille grâces. La confiance que vous voulez me témoigner, me fait d'autant plus de plaisir que je sens la mériter. Jusqu'à présent, depuis ce que je vous ai envoyé, je n'ai rien appris de Saxe, et probablement que le voyage de Marcolini décidera nos doutes. L'Electeur est si singulier; il est si combattu entre les ministres tout prussiens qui l'entourent, qu'il ne peut se décider, attribut des âmes faibles d'être méfiant.

Je suis charmé que la Reine de Naples se porte un peu mieux; il faudra du temps pour la remettre.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur; croyez-moi pour la vie votre...

Ce 18 avril 1786.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre du 6 de ce mois avec les papiers qui y étaient joints et que j'ose vous renvoyer, à la réserve de la copie de la lettre du ministre à Dresde, O'Kelly, que j'ai cru devoir garder, vu l'affaire dont il y est question. Je ne puis que continuer à vous rendre mille grâces des soins que vous voulez bien vous donner pour l'établissement de ma Thérèse; ce sera à vous seul que nous serons redevables d'un aussi bon établissement pour elle, si, comme je l'espère, cette affaire a lieu. Vous pouvez être sûr que quand Marcolini y viendra, nous lui ferons toutes les politesses possibles, et que, sans y mettre la moindre politique ou secret, nous traiterons avec lui directement de l'affaire Leopold an Joseph.

du mariage, en l'assurant que nous le désirerions pour l'établissement de notre fille, pourvu qu'il soit convenable, et que certainement il n'y a ni vues de politique ou secondes fins de mêlées. Je vous rendrai compte de toutes les propositions qu'on nous fera et de nos réponses, et attendrai sur tout vos ordres définitifs, ne voulant jamais rien faire ni décider sans votre approbation. Je ne manquerai pas dans peu de jours d'écrire à la Reine de Naples selon vos ordres par une occasion sûre pour lui donner part des intentions qu'on a pour sa fille, mais je crains seulement qu'elle pourra prendre en mauvaise part que je lui en donne part moi, puisque vous savez bien qu'elle a toujours eu l'idée de marier sa fille aînée à mon second fils, et qu'elle trouvera peut-être mauvais qu'on ne recherche sa fille que pour le prince Maximilien, tandis qu'on demande la mienne pour son frère aîné. Au cas que, comme je l'espère, les choses puissent s'arranger, c'est avec bien de la reconnaissance que nous acceptons, dès à présent, l'offre que vous voulez bien faire de vous charger de faire mener et consigner vos nièces aux confins de Bohème; on épargnera par là tous les frais, embarras et histoires d'un voyage d'épouse en grand public, qui est très-coûteux et embarrassant pour ceux que cela regarde, et pour les pays par où l'on passe, et je suis persuadé que la Saxe l'acceptera également avec bien de la reconnaissance.

Oserais-je vous prier de me communiquer les nouvelles ultérieures que vous pourrez avoir de Saxe sur cette affaire et les vues de cette cour, et le voyage de Marcolini, afin de pouvoir me régler en conséquence?

A Naples la Reine se porte mieux; mais les intrigues continuent, et on tâche de mettre de mauvaise humeur le Roi de Naples, en lui faisant sentir que la Reine, en se mêlant des affaires, lui attire tous ces embarras, dont sans cela il serait exempt.

Ici, grâce à Dieu, tous mes enfans continuent à se porter à merveille, et ma femme me charge de vous présenter ses respects et de vous rendre mille grâces des bontés et soins que vous voulez bien vous donner pour l'établissement de la Thérèse, qui lui tient infiniment à coeur.

Ce 25 avril 1786.

Très-cher frère. Je profite du garde qui revient de Naples pour vous remercier de votre chère lettre et des papiers qui y étaient joints, que j'ose vous envoyer. Persuadé et convaincu en toutes les occasions de vos bontés pour moi et mes enfans, je repose entièrement sur les peines que vous voulez bien vous donner pour faire réussir l'établissement de la Thérèse en Saxe, et sur vos bontés à nous faire savoir tous les détails relatifs à cette négociation, pour que je puisse me régler ici en conséquence vis-à-vis de Marcolini. Leopold an Joseph.

De Naples la Reine est remise, mais fort faible, et ses jambes sont encore très-faibles. Les tracasseries y continuent toujours, et ceux qui entourent la Reine, la flattent; elle parle facilement et ils en abusent, et au lieu de la fermeté, on se contente à se chicaner réci-

proquement. De Naples on a fait défendre à Rome au marquis de Créqui, d'une des premières maisons de France et homme de cour qui voyage en Italie, de venir à Naples, puisque, par une lettre interceptée d'un Espagnol de Rome, on avait vu qu'il y avait mal parlé d'Acton. D'un autre côté, le Roi d'Espagne n'écrit plus du tout au Roi de Naples; à Naples on congédie tous les Espagnols qui sont au service, en Espagne on veut faire la même chose aux Napolitains qui y sont. Le Roi de Naples a envoyé M. de Brissac, Français et connu pour intrigant et mauvais sujet, à Paris avec une lettre pour M. de Vergennes, où il se recommande à lui pour que le Roi de France, comme chef de la maison de Bourbon, s'interpose pour accommoder ces affaires avec l'Espagne. Cette dernière démarche, que la Reine avec raison n'a pas pu approuver, est bien inconséquente de toutes façons. On n'est pas fort content de Caracciolo; les finances vont être données en ferme à Greppi et C[ie] et on va créer du papier monnaie. Et ce qui est pire, c'est que l'on tâche constamment d'indisposer le Roi contre la Reine, de lui inspirer que c'est elle qui, en se mêlant des affaires, lui cause tous ces embarras, et qu'il est d'une humeur terrible vis-à-vis d'elle, ce qui, avec le caractère vif de la Reine et violent du Roi, pourrait un jour ou l'autre avoir des suites désagréables, et que toutes ces affaires sont publiques et forment les discours de tous les étrangers et de tout le monde en Italie.

J'ai averti la Reine par un de mes gens, que j'ai envoyé à Naples, selon vos ordres, de la venue de Marcolini, et je tâche de la conseiller autant que je puis de

n'être pas si prompte et de se ménager, mais cela sera difficile, car on cherche visiblement à la poussor à bout, et le ministère d'Espagne, qui connaît son caractère, cherche par ses émissaires et alentours à l'animer et à la pousser à faire quelque démarche violente, qui puisse la rendre odieuse et dégoûter le Roi.

Je vous prie de ne pas faire usage de ces notices que j'ose vous confier pour vous prévenir, mais qui sont sûres. Je tâche d'avertir la Reine autant que je puis, mais la poste n'est pas sûre, et presque toujours les conseils viennent trop tard.

Ce 27 avril 1786.

Très-cher frère. Je vous joins ici les objets de la semaine; vous y trouverez la copie d'une lettre d'O'Kelly de Dresde, que je vous envoie pour la garder. Je suis enchanté que vous et votre chère épouse approuviez mes démarches pour l'établissement de Thérèse. Je continuerai avec le même zèle, et quand il s'agit de vous, mon cher ami, vous n'aurez jamais lieu de douter de mon amitié efficace et sûre. Joseph au Leopold.

Nous avons le plus beau temps; je suis établi à l'Augarten; le 15 mai je vais pour un mois à Laxenbourg; votre fils sera des nôtres, il a besoin de voir un peu de compagnie pour lui enlever de sa timidité outrée.

Adieu . . . .

Ce 4 mai 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les nouvelles de la semaine; je ne m'attends à rien de bon du côté de nos bons amis de Naples. Ils font toujours des sottises et puis ils vous demandent conseil. La Reine vient de me demander par le courrier si je croyais bon qu'ils envoyassent un homme en France pendant qu'il y a un mois qu'il y est. C'est une sottise; mais quoi dire quand elle est faite. Je tremble pour la paix domestique, la Reine joue un gros jeu et elle en mourra de chagrin; mais comment lui l'aider? Cela est absolument impossible. J'en suis vraiment triste, car je l'aime et son coeur mérite de l'être; du reste rien de nouveau, hors que nous sommes en crainte pour les vignobles et arbres fruitiers. Il a neigé vingt-quatre heures et toutes les montagnes sont blanches; une gelée perdrait tout, ce qui serait d'autant plus fâcheux que les apparences étaient superbes. Adieu . . . .

Ce 11 mai 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les nouvelles courantes; au reste je n'ai pour aujourd'hui rien d'extraordinaire à vous mander. Le beau temps est revenu, mais un ouragan venu avec un orage a cassé nombre d'arbres et découvert même des toits. Nous allons toujours le 15 à Laxenbourg, une compagnie à peu près de quarante personnes; votre fils sera des nôtres, cela le dégourdira un peu pour la compagnie, et il fera ses visites exactement à la princesse qui n'en peut être. Adieu...

Ce 14 mai 1786.

Joseph au Leopold.

Très cher frère. Quoique je n'aie rien de bien intéressant à vous marquer, j'expédie pourtant ce courrier pour rester en règle et relever l'autre. Mes affaires en Hongrie vont avec peine, mais toujours en riant; je laisse gronder, mais j'arrive au but un peu plus lentement, mais toujours sûrement. Le 1er de mai les nouveaux tribunaux juridiques ont commencé de même que la *Gerichtsordnung*, en Transylvanie de même, et le gouvernement a été réuni à la chambre, et les nouveaux commissaires mis en activité. L'essai et l'apprentissage de députés de tous les comitats pour l'arpentage et les fassions nécessaires à la nouvelle imposition terrestrale viennent de s'achever au mois d'avril, et tous les ingénieurs et sous-commissions sont en mouvement pour mesurer dans tous les comitats à la fois. La navigation sur le Danube croît journellement pour le Levant et la Crimée; il y a une diligence aquatique de réglée, et une compagnie qui, à ses frais, arme douze vaisseaux de mer pour les tenir à l'embouchure du Danube et y faire les transports des produits et marchandises qui y défluitent (*sic*). L'industrie et les manufactures croissent à force de toutes les marchandises défendues. Beaucoup de Nurembergeois, de Souabe et même d'Angleterre, qui vivaient de ce qu'ils fournissaient à ces pays, viennent de s'établir ici pour y fabriquer. En Italie, mon nouveau système, assimilé à celui de ces pays, vient de commencer aussi. Je suis après pour les mêmes arrangemens aux Pays-Bas, et alors toute la monarchie ne fera qu'une masse dirigée également.

En fait de politique, il n'y a rien; la mort du Roi de Prusse ne pourra faire de changement notable; son successeur par lui-même ou par ses entours pensera et agira à peu près de même. Adieu . . . .

Ce 18 mai 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Je commence d'abord par vous prier de faire agréer à votre chère épouse mes plus sincères et tendres remercîmens pour la bonté qu'elle a eue de m'écrire pendant votre absence; je sens avec reconnaissance cette marque de son amitié. Voici les pièces de la semaine; mais il faut que je porte à votre connaissance une démarche de la part du premier ministre du Roi d'Espagne, comte Florida Bianca, qui me paraît forte, mais qui est prouvée et sûre, car j'ai vu les originaux de la lettre du ministre de Prusse, Sandoz de Rollin. Or le comte Florida Bianca fit venir ce chargé d'affaires et l'avertit qu'il était assuré que l'Electeur de Saxe pensait de marier son frère, le prince Antoine, et qu'il avait pour cela en vue une de vos filles; qu'il en prévenait à temps le Roi de Prusse, afin qu'il fasse, par son influence à la Cour de Dresde, les démarches nécessaires pour l'empêcher, vu que le Roi d'Espagne s'intéressait plus à la conservation des liens du Roi de Prusse avec la Saxe, qui en pourraient un jour souffrir, que de l'établissement d'une de ses petites-filles qui, portant le nom d'archiduchesses et étant de la maison d'Autriche, lui étaient odieuses.

Voilà le fait; jugez de là, mon cher frère, en qnelles mains est votre beau-père, et je laisse à votre arbitre et à celui de votre chère épouse à en faire ou à ne pas faire usage de ce que je vous mande. Je ne puis croire que ceci soit l'intention du Roi; au moins il aurait bien dénaturé sa bonté paternelle pour une fille et un beau-fils, qui ne lui ont que donné tout sujet de tendresse. La haine implacable contre la maison d'Autriche dans cette occasion de pure convenance domestique et de famille, ne se conçoit point, et si tout cela, à l'insu du Roi, provient de ce coquin de Florida Bianca, il me paraît que ce serait lui rendre un grand service que de le démasquer à ses yeux. Enfin faites ce que vous trouverez bon et pour le mieux. Marcolini n'était point parti encore par les dernières lettres.

Adieu; je vous embrasse tous deux de bon coeur. Nous sommes actuellement à Laxenbourg par un temps charmant. François est des nôtres et il s'en tire passablement. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Ce 22 mai 1786.

Très-cher frère. Je profite de l'occasion de la poste sûre pour vous rendre mille grâces de vos trois gracieuses lettres que j'ai reçues et par la poste et par le garde, et vous renvoyer tous les papiers qui y étaient joints, et je suis enchanté et pour le bien de l'Etat et pour votre propre contentement et tranquillité que vos opérations Leopold au Joseph.

en Hongrie, et pour le cadastre et pour le commerce, finances et manufactures avancent si heureusement, tant en Hongrie que dans tous les pays héréditaires. Il n'y avait que votre activité, fermeté, soin et application qui pouvaient mettre en mouvement et faire réussir à la fois tant d'objets si difficiles et différents, et vaincre tous les obstacles que la mauvaise volonté et l'impéritie de ceux qui devaient l'exécuter, y opposaient.

Ici nous n'avons absolument aucune nouvelle, attendant toujours celle du voyage de Marcolini qui ne peut plus guère tarder. Je me suis acquitté de votre commission envers la Reine de Naples pour ce qui regarde la mission de Marcolini; elle m'a répondu la lettre ci-jointe que je vous envoie telle qu'elle m'est parvenue, vous priant de me la renvoyer et de me faire savoir vos ordres positifs sur la réponse positive que la Reine exige de moi, relative à son projet de mariage de sa fille aînée avec mon fils Ferdinand, et pour ce qui regarde son établissement, sur lequel, n'y ayant jamais encore pensé, j'avais toujours répondu en général à la Reine selon ce que vous en aviez ordonné de lui dire l'année passée à Mantoue; mais à présent je vois que la Reine, pour prendre son parti et disposer de sa fille, veut une réponse positive, et celle-là ne peut dépendre que de vos ordres que j'attendrai.

A Naples les histoires continuent toujours, et vous avez bien raison qu'il est difficile d'y conseiller. J'écris autant que je puis, pour engager la Reine à modérer son extrême vivacité et promptitude, à ne pas tant se confier à tout le monde, et surtout aux étrangers, à qui elle

parle de toutes ses affaires, et à tâcher de gagner son mari et se maintenir dans son crédit près de lui, car il est certain qu'à présent on fait l'impossible pour l'éloigner de la Reine peu à peu. La Reine a, dit-on, désapprouvé la mission de Brissac à Paris, qui doit avoir été faite contre sa volonté.

Dernièrement, sur des soupçons de correspondance à Rome, on a arrêté sept ou huit employés à Naples; deux du bureau des affaires étrangères, un de la poste, un chapelain des cadets, le secrétaire de la princesse Yaci et le fils de la princesse Cariati-Spinelli, qui a été bien des années au service d'Espagne et faisait tous les soirs la partie du Roi, et on les a immédiatement transférés dans dés châteaux et forteresses éloignés en Sicile et aux Presidj. Cela a été fait sans procès et a causé du bruit et formera de la mauvaise humeur en Espagne et à Naples, et je crains qu' encore cette fois-ci on ést allé trop vite. Je l'ai marqué à la Reine, mais trop tard; cela était fait, et on indispose toujours davantage le public et donne prise à la cabale espagnole. Enfin je désire bien de tout mon coeur que toutes ces affaires de Naples finissent bien, mais je crains qu'avec son excellent coeur la Reine, par son imprudence et vivacité, n'ait à se repentir de sa conduite, surtout si l'on dégoûte une fois le Roi, et alors il n'en sera plus temps, et ne se prépare un avenir malheureux. Je le lui ai écrit bien clairement et souhaite qu'elle en profite pour son bien.

Ma femme me charge de vous présenter ses respects. Elle se porte, grâce à Dieu, bien, de même que mes enfans, dont trois ont un peu de rhume avec altération,



vu la fraîcheur survenue tout à coup, mais qui, à ce que j'espère, n'auront pas de suite.

Continuez-moi, je vous prie, vos bontés, et soyez persuadé du sincère, tendre et respectueux attachement avec lequel je suis . . . .

Ce 25 mai 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Cette semaine je suis pauvre en nouvelles, et ce n'est que l'extrait ci-joint que je puis vous envoyer. Nous sommes à Laxenbourg, et François, pour la première fois qu'il est dans le monde, s'en tire assez bien. Il n'est pas galant, mais il est poli, assez parlant, et il paraît s'amuser. Il va souvent voir la princesse qui, avec Mademoiselle de Chanclos, me font les mines les plus aigres que possible, ne pouvant digérer de ne pas en être aussi, mais je suis inexorable, et je ne me départis point de mon système pris. C'est toujours pour Pâques dans un an, savoir l'année 1788, que j'arrange préalablement toute chose pour leur mariage. Je compte avec grande satisfaction de vous y voir, mon cher ami, et que, le mariage fait, vous mènerez les époux à Florence et les présenterez à votre chère épouse.

Recevez ici tous les deux mes tendres embrassemens et croyez-moi pour la vie votre . . . .

Ce 28 mai 1786.

Très-cher frère. Je vous rends mille grâces de l'affaire et conduite du comte de Florida Bianca dans votre idée de mariage avec la Saxe, dont vous avez voulu me donner part. Je l'ai communiqué à ma femme qui, comme vous pouvez bien vous le figurer, en a été fâchée et choquée au dernier point. Je suis bien persuadé que ce n'est peut-être ni les sentimens ni les intentions du Roi d'Espagne, qui n'a jamais eu de motif de se plaindre de moi, et qui a constamment témoigné dans tous les discours la plus grande tendresse pour ma femme; mais le Roi n'y est plus, et il est entièrement gouverné par Monnino, lequel ne lui laisse même voir que ceux qu'il veut. Il a aussi entièrement gagné le prince des Asturies, homme faible et inappliqué, en secondant sous main tous les petits caprices et fantaisies de la princesse qui, vaine et étourdie et faible, gouverne pourtant son mari. Les propos de Monnino au ministre de Prusse lui ressemblent et sont tout à fait dans son caractère faux, de même que la haine qu'il témoigne pour notre famille et qu'il a su inspirer au Roi dans les affaires de Parme et de Naples, dans laquelle il a osé se vanter à ses correspondans à Rome qu'il ne cesserait point de tripoter et intriguer contre la Reine jusqu'à ce qu'il n'aurait pas réussi à la pousser à bout, et à la faire répudier, renvoyer ou enfermer, comme la Reine de Danemarc; ce sont ses propres termes. Leopold an Joseph.

Après en avoir parlé avec ma femme, nous sommes pourtant convenus que, comme nous n'avons rien en main

qui puisse prouver cette histoire et propos de Monnino, qu'il est entièrement maître du Roi, et que toutes les lettres passent par ses mains, qu'on ne gagnerait rien à l'écrire au Roi, lequel ne le croirait pas, le dirait à Monnino et lui ferait voir la lettre, et on ne gagnerait rien du côté du Roi, qui n'est plus capable de fermeté, et on ne ferait qu'irriter Monnino au point de s'en faire un ennemi irréconciliable et capable d'animer le Roi d'Espagne, de lui faire accroire mille choses contre nous et de causer à ma femme des chagrins pour rien, déjà que l'on voit par les affaires de Naples qu'aucune infamie lui coûte pour seconder ses caprices.

Ce 1er juin 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les extraits de la semaine, de même que la lettre de la Reine de Naples que vous avez bien voulu me confier. Je crois qu'il faut répondre à la Reine très-positivement, comme elle le désire, qu'elle ne devait point, sur l'idée très-éloignée et vague d'un établissement de sa fille avec votre fils Ferdinand, négliger les autres partis qui pourraient se présenter; que nous ne pouvions pas même déterminer si votre second fils se mariera un jour ou point, encore moins le temps ni le genre d'établissement qu'il aurait; que nombre de circonstances le détermineraient, parmi lesquelles le plus ou moins d'apparence de fertilité de l'épouse de François donneront la décision; que ce temps, se trouvant fort reculé au moins, il se pourrait aussi qu'il se rencontrât

ou quelque inclination ou quelque parti avantageux à un cadet pour lui, qui fissent décider du choix de la personne.

Voilà, je crois, honnêtement et franchement ce que je crois qu'il faut lui répondro pour lui laisser le champ libre à spéculer à l'établissement de ses filles.

Les affaires de Naples sont embrouillées d'une façon qu'il ne reste plus que des désirs pour le bonheur do la Reine, et les probabilités mêmes s'en éloignent, mais nous n'avons rien à nous reprocher. J'ai dit et écrit à ce sujet tout ce qui était en mon pouvoir, mais en vain, et vous de même, mon cher ami. Ici nous continuons assez agréablement notre séjour; le 14 nous rentrons en ville, et après la procession, le 16, je compte partir pour ma grande tournée.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Ce 5 juin 1786.

Très-cher frère. J'ose vous renvoyer le papier ci-joint que vous m'avez fait parvenir avec votre chère lettre du 25 du mois passé, de laquelle je vous rends mille grâces. Je puis aisément me figurer que la princesse n'aura pas été bien aise de n'être pas venue à Laxenbourg, ce qui à son âge est bien naturel. Quant à l'idée du mariage de mon fils François, cela dépend entièrement de vos ordres; mais quoique je sois persuadé que la princesse trouvera un peu long le délai jusqu'à

Leopold an Joseph

Pâques 1788, je crois que pour François, qui est encore si jeune, cela sera très-utile et lui donnera le temps nécessaire de s'appliquer et former davantage de toutes façons, ce dont il pourra bien déjà profiter cette année, où vous aurez la bonté de le mener avec vous à Laxenbourg et au camp de Pesth. C'est avec bien du plaisir que je me ressouviens toujours de votre promesse de me faire venir pour assister en personne au mariage, et pour conduire d'abord ensuite les époux avec moi en Italie, pour les présenter à ma femme et au reste de leurs frères et soeurs, ce qui sera fort utile pour eux-mêmes, pour les tirer des premiers embarras où se trouvent toujours des nouveaux mariés, et fera le plus grand plaisir à ma femme, qui est entièrement d'accord. Dans cette occasion je me flatte de pouvoir vous amener deux autres de mes fils, ainsi que vous me l'avez répété plusieurs fois. Je me flatte que jusqu'à ce temps-là ce seront deux recrues dont on pourra tirer parti et dont vous serez content. Vous pensiez alors de prendre Léopold et Joseph, Charles vous ayant paru fluet et peu sain; mais si vous ne le désapprouvez pas, et si les circonstances ne changent pas quant à leur santé, jusqu'alors ce sera Charles et Léopold que je vous amènerai. Le premier est devenu sain, fort et a un talent et application supérieurs à tous les autres, et Joseph serait encore trop jeune, et Léopold et pour la santé et fermeté de caractère et talent j'en réponds, et me flatte que vous pourrez les employer à votre service et en être content avec le temps.

Je désire bien savoir des nouvelles de Marcolini, le voir arriver ici et savoir à quoi nous en sommes, car il

m'est revenu sous main que de Turin on attend la décision de Marcolini ici pour nous faire faire des propositions pour le duc d'Aoste; ainsi il faudra voir si jamais l'affaire de Saxe réussissait; peut-être cela me procurerait l'occasion de mener ma fille jusque dans vos Etats, déjà que vous avez déclaré de vouloir alors vous en charger jusqu'aux confins, et par là me procurerait le bonheur de vous revoir et vous présenter mes respects.

De Naples il n'y a rien de nouveau; on assure le grand-écuyer Dietrichstein*) à Terracina mieux, mais pas hors de danger.

Ce 8 juin 1786.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous en suis très-obligé. Je vous joins ici les nouvelles de la semaine et en même temps une lettre pour la Reine de Naples, qui peut être confiée au courrier d'Espagne. J'admire vos bonnes raisons de ne vouloir point écrire au Roi d'Espagne ce que je vous ai mandé, et pourvu que la chose se fasse, savoir que Thérèse soit établie, on pourra laisser dire à Florida Bianca ce qu'il voudra. Il sera pourtant utile de s'en souvenir dans l'occasion, puisque, tant que ce gueux sera tout-puissant en Espagne, il faut regarder cette puissance pour ennemie, et par Joseph an Leopold.

*) Der kaiserl. Oberststallmeister Johann Baptist Karl Walter Fürst Dietrichstein, geboren 1728, vermält mit Marie Christine Gräfin Thun, geboren 1738. Sie starb schon 1788, ihr Gemal aber im J. 1808.

conséquent contrecarrer tous les avantages les plus éloignés qu'elle pourrait se procurer.

Notre séjour continue heureusement à Laxenbourg; François s'en tire assez bien; il s'est fait tirer aujourd'hui une grosse dent toute cariée qui pendant deux jours l'avait fait souffrir, et il y a eu tout le courage et la fermeté nécessaires.

Adieu; présentez mes hommages à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie votre . . . .

Ce 11 juin 1786.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu par la poste sûre votre lettre du 1er de ce mois et les papiers qui y étaient joints, que j'ose vous renvoyer aujourd'hui. Je ne manque pas de répondre à la Reine de Naples sur les idées de mariage dans les termes précis, et les mêmes que vous me le marquez. Je suis entièrement d'accord avec vous sur ce point, et me fais un devoir et un plaisir que mes sentimens se trouvent conformes aux vôtres. Quant à Naples, il y a toujours des histoires; on a éloigné plusieurs personnes, arrêté des lettres et fait brûler aux confins toutes les lettres adressées à une personne qui se trouvant l'homme d'affaires d'une quantité de gens, toutes leurs lettres d'affaires ont aussi été brûlées avec. Je souhaite que cela finisse bien, mais je crains bien que non. Pour moi j'avertis, je conseille et je prêche la Reine autant que je puis, mais je crois que cela ne fait guère d'effet. Elle est trop vive et de trop première impression,

soupçonne trop, et en même temps se confie trop facilement à tout plein de gens qui ne le méritent point, et en abusent, racontant même des détails incroyables à des étrangers, qui souvent en abusent.

La semaine passée le marquis de Brême*), ministre de Turin à Naples, qui retourne à présent à Turin et va ensuite à Vienne, est passé par ici; il est venu voir ma femme et lui a fait de lui-même des propositions de mariage pour ma fille avec le duc d'Aoste, disant qu'il savait pour sûr qu'on ne pensait plus à la princesse de France**), la princesse de Piémont***) s'y étant opposée; que de Parme et de Naples on avait des propositions à Turin, mais que sa Cour n'était intentionnée pour aucune de ces princesses, craignant que surtout celle de Naples, que la Reine tient présente, à ce qu'il a dit, à toutes ses audiences et lorsqu'elle parle d'affaires, ne prenne un goût de vouloir se mêler des affaires, ce qui ne conviendrait pas à la Cour de Turin, et qu'il savait pour sûr qu'on désirait ma fille. Ma femme (car à moi il ne m'en a pas parlé) lui a dit qu'elle prenait tout cela pour un simple discours, mais que, si jamais on avait des intentions, tout de bon on devait s'adresser directement à vous comme chef de la maison, et de qui nous voulions dépendre en tout, et sur cela il est parti. Deux jours après, Marcolini est arrivé; je l'ai su par hasard; je l'ai fait venir chez

*) Louis Joseph Arborio Gattinara, marquis de Brême, unter Napoleon Minister des Innern und Senatspräsident des Königreiches Italien.

**) Elisabeth.

***) Deren Schwester Adelheid Clotilde von Bourbon.

moi et l'ai fait venir dîner à la campagne avec nous. Il m'a paru content et flatté des politesses qu'on lui a faites, car il y est fort sensible, car, quoique de peu de talent, il se donne beaucoup d'air, et fait sonner fort haut son crédit. Il a fait quelque temps le mystérieux, mais lui ayant dit que je savais le sujet de sa mission, il n'en fit plus, m'assura qu'il désirait ce mariage, et faisait tout son possible pour le faire réussir, et se servait à cet effet de tout son crédit près de l'Electeur, et qu'il se flattait que M. O'Kelly, qu'il loua beaucoup, vous en aurait rendu compte, de même que de son zèle et attachement pour votre service. Il m'assura qu'il avait beaucoup d'ennemis à combattre dans cette affaire, personnels à lui, et le parti prussien, que l'Electeur était méfiant, craintif et soupçonneux et difficile à se décider, qu'il n'avait pas de commission de traiter le mariage, mais seulement de sonder le terrain et voir ma fille.

Je la lui fis voir à dîner et après tout à son aise; elle lui plut de figure et par ses façons et discours. Il m'assura qu'il la trouvait beaucoup mieux de figure, et surtout pour ses yeux, qu'on ne lui avait dit. Il ne parla aucunement des conditions, ni de traité, mais me demanda par qui et comment il fallait traiter cette affaire, et s'il fallait envoyer un ministre dans les formes ici pour faire la demande. Je l'assurai que cela n'était pas nécessaire, qu'on pouvait traiter directement avec moi par écrit, et sur cela il se chargea de se mettre en correspondance avec moi, m'assurant qu'il ferait voir toutes mes lettres à l'Electeur, et m'avertissant qu'il soupçonnait toujours qu'on ne veuille y mêler de votre part des vues de politique

dans ce mariage, ce que l'Electeur craint furieusement. Sur cela, en conséquence de ce que vous m'aviez déjà écrit il y a deux mois, je l'assurai que je savais pour sûr que vous désiriez ce mariage pour établir une de vos nièces, mais que vous-même m'aviez écrit de l'assurer qu'il n'y avait pas la moindre vue ni idée de politique dans cette affaire, qu'il pouvait traiter directement avec moi, mais qu'il n'aurait jamais mes réponses qu'après que je vous aurais communiqué ses lettres et reçu vos décisions, puisque et par devoir et par attachement personnel je ne faisais jamais en rien un pas sans votre consentement, dont pourtant d'avance j'étais sûr de vous dans tout ce qui était juste et raisonnable. Il a été enchanté lorsque je lui ai dit que, si le mariage avait lieu, il n'y aurait ni ambassadeurs, ni fêtes, ni étiquettes, ni voyage dans les formes, et que vous vouliez bien vous charger de consigner votre nièce aux confins de la Saxe. Il m'a assuré que cela ferait le plus grand plaisir à l'Electeur, et pour la dépense et pour les seccatures, de même que ma ferme résolution de ne jamais envoyer avec ma fille de chez moi ni dames ni personnes de service pour rester avec elle.

Il s'est beaucoup plaint de la façon dont on avait été trompé dans le choix de la princesse de Turin, et pour la figure, le caractère et tout le reste.

Sur le projet de prendre une fille de la Reine de Naples pour l'autre prince, il n'a rien dit, mais il ne m'a pas paru content des affaires de Naples, ni de l'éducation que la Reine donne à ses filles qui, à ce qu'il croit, deviendront trop intrigantes.

J'ai vu qu'il désire sincèrement que le mariage avec ma fille réussisse, et qu'il espère par là faire ses affaires, se faire mérite auprès de vous et s'établir toujours plus dans la confiance de l'Electeur.

Il est allé faire un tour à Pise et à Livourne, reviendra dans trois jours, en restera quatre ici et ira par chez lui à Dresde sans s'arrêter ni aller nulle autre part. On voit qu'il est fort pressé et qu'il n'a d'autre objet que de voir ma fille pour en faire un rapport de bouche à l'Electeur, et qu'à son retour les propositions viendront par son canal, que l'Electeur désire ce mariage, mais que l'unique chose qui le retient, sont les craintes que le parti prussien lui inspire, qu'on veuille mêler de la politique dans cette affaire, et par là obliger l'Electeur à s'unir avec vous dans les affaires de l'Empire. Il m'a confié surtout que l'Electeur était fort sensible à des nouvelles citations qui avaient été faites dans l'affaire des comtes de Schaumburg et qu'on avait tâché d'envenimer. Si Marcolini, au retour de sa tournée, me fait quelqu' autre proposition, je ne manquerai pas de vous aviser toujours exactement de tout.

Au camp à Ebersfeld, ce 23 juin 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Je ne serai pas long, étant fort occupé. J'ai reçu hier par le courrier votre chère lettre, et je m'empresse d'y répondre par cet autre garde que je fais expédier de Vienne. Si l'on vous fait des propositions raisonnables pour l'établissement de votre fille,

je croirais qu'il faudrait les accepter, et par conséquent votre amitié et délicatesse peuvent être entièrement à l'aise, car, dès ce moment, vous avez à ce sujet mon plein consentement de faire et disposer ce que vous jugerez convenir. La proposition du ministre de Sardaigne, je la regarde pour une finesse qu'il a employée pour savoir de quoi il était question avec la Saxe; mais Marianne*), votre seconde fille, n'est pas si contrefaite qu'elle ne pût se marier et valoir un de ces désagréables petits princes de Turin; ainsi on pourrait y penser. Vous pouvez hardiment tranquilliser sur les vues politiques, et surtout que la fameuse et insignifiante confédération germanique ne sera pas troublée par un mariage.

Adieu, mon cher ami, je pars dans ce moment pour la Croatie. Faites mes excuses à votre chère épouse que je ne puis lui écrire. Je vous embrasse tous deux tendrement et suis votre . . . .

Laxenbourg, ce 28 août 1786.

Très-cher frère. Arrivé ici de ma tournée, je m'empresse de vous envoyer ce courrier pour vous en donner part et en même temps vous remercier de l'exactitude avec laquelle vous avez bien voulu continuer à me donner part de tous les objets intéressants. Ma santé est par- Joseph an Leopold.

*) Geboren 1770. Sie wurde im J. 1791 Aebtissin des Damenstiftes zu Prag, resignirte im Jahre 1800 auf diese Würde, lebte einige Jahre zu Rom und starb im Jahre 1809 zu Neudorf bei Temesvár.

faite, et malgré le temps exécerable qu'il a fait et les pluies et débordemens continuels, je n'ai pas été incommodé que d'un froid que j'avais pris à l'épaule gauche, où j'ai eu un rhumatisme, mais qui également s'est dissipé. François s'est assez bien tiré pour la première fois de ces évolutions militaires; il vous envoie ses journaux, lui ayant conseillé de le faire. Ils sont originaux et vous y verrez son style et sa manière assez critique, mais juste, de voir les choses. Il a du talent, de l'esprit, mais pas une idée de vivacité dans l'exécution, ni pour désirer une chose. Je suis sûr qu'au séminaire, si l'on l'y mettait, il ferait également ses études de théologie, sans plus penser à l'état militaire. Peut-être qu'avec l'âge son caractère deviendra plus décidé, car il est encore enfant, et sans la moindre velléité d'un jeune homme pour aucun plaisir que pour celui de ne rien faire et de tripoter avec de l'eau, de clouer quelque chose dans sa chambre, de ranger de vingt façons différentes ses livres ou papiers, de donner à manger à un oiseau, etc. Ni chasse, ni l'exercice du cheval, promenade, spectacle, musique, compagnie ne l'attire de préférence. Il est grandi, et sans engraisser il devient plus fort et nerveux.

La mort du Roi de Prusse ne laisse que le regret de ce qu'il a vécu si longtemps*). Cela ne changera rien

*) Nach dem Eintreffen der Todesnachricht hatte Joseph am 21. August eigenhändig an Kaunitz geschrieben:

„Mon cher Prince. Comme militaire je plains la perte d'un „grand homme, et qui fera époque à jamais dans l'art de la guerre. „Comme citoyen je regrette qu'elle est arrivée, cette mort, trente „ans trop tard; l'année 1756 elle aurait été autrement avantageuse



à la situation politique; son successeur paraît s'être jeté entre les bras de Hertzberg, par conséquent, sans les mêmes talens et encore moins la réputation, il fera de même et cherchera des petits moyens, s'il n'en trouve de grands, pour nous nuire. Les premières lettres de Pétersbourg me parleront de l'effet que cette mort y a produit. Le projet du voyage de Cherson existe toujours encore pour le printemps prochain; je dois y être invité solennellement par l'Impératrice au premier jour; cela est un peu gênant, il faudra que je tâche de m'en tirer le moins mal que je pourrai, et au pis aller il faudra que je me décide à aller voir l'Impératrice à son passage à Kiew, car pour la tournée qu'elle veut faire, cela est impossible, puisque, outre Cherson, elle veut faire tout le tour de la Crimée et revenir par Azow et les déserts qui sont vers la mer Caspienne jusqu'à Moscou.

La Reine de Naples est rétablie, ce dont je suis bien enchanté, mais je crains bien qu'avec sa façon d'être, cela ne sera pas de longue durée. Le Roi m'a fait espérer de venir l'été prochain avec la Reine me voir et assister à un camp, pour ensuite se rendre à Paris au séjour de Fontainebleau. Cette idée m'a surpris, mais elle fait plaisir, pourvu qu'elle se réalise. Des brouilleries avec l'Espagne, je n'y ai jamais rien compris, et je suis encore

---

„qu'en 1786. Je n'ai pas la moindre espérance de son successeur, et „tant que Hertzberg sera l'âme de tout, il faudra s'attendre encore à „pire. Au reste, pour le moment, comme vous dites très-bien, il faut „le voir venir et agir alors en conséquence.

„Adieu, mon cher Prince, croyez à ma sincère amitié et par- „faite estime“

Joseph.

au même point. Les moyens conciliatoires, proposés par la France, sont inconcevables; vous les saurez sans doute. Il s'agit de faire écrire au Roi de Naples qu'il veut renvoyer Acton par déférence pour son père, ce qui est un mensonge, et le Roi d'Espagne doit répondre qu'il priait le Roi de Naples de le garder, le connaissant un bon et zélé ministre, autre mensonge. N'est-ce pas comique? La première lettre est partie. Dieu sait ce qui arrivera.

Les préparations anatomiques en cire viennent d'arriver, selon le rapport qu'on m'en fait, parfaitement bien à Vienne, sans dommage. C'est une obligation continuelle que je vous ai, mon cher ami, de permettre que je les fasse copier. Je ne compte retourner à Vienne que pour une demi-journée et partir tout de suite pour la Moravie et Bohème, d'où vers le 12 d'octobre je serai de retour.

Adieu, je vous embrasse tendrement et vous prie de me croire pour la vie votre . . . .

Prague, le 4 octobre 1786

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre par le courrier; je ne cesserai pas à vous faire des excuses et des remercîmens de ce que vous avez bien voulu me continuer vos chères nouvelles, pendant que, depuis tant de temps, je n'ai pu y répondre. Quant à ce que vous me marquez de Naples, tout est inconcevable, et la lettre que je viens de recevoir de la Reine a l'empreinte de la plus parfaite confusion et indécision. Après

avoir fait toutes les démarches pour se réconcilier, elle en paraît fâchée et désirer que le Roi d'Espagne ne les accepte point. Elle ne peut rien décider pour leur projet de voyage non plus. En attendant, selon leurs premières intentions, je leur ai couché un itinéraire que je leur envoie en italien par ce courrier, et j'ose, mon cher ami, vous en joindre l'esquisse en allemand. De cette façon ils verraient et pourraient s'amuser en même temps. Je ne sais ce qu'ils feront, mais je crois que de tout ceci il ne s'en fera rien.

Je n'ai plus entendu le mot de Saxe, et Marcolini, autant que je sais, n'est point encore revenu. Ce sont tous des fripons, et nous faisons très-bien de les voir venir et de ne pas nous laisser achalander au plus offrant. Je verrai néanmoins de presser la chose et d'avoir une réponse de probabilité au moins. En attendant ménagez la Cour de Turin, que je ne crois pas plus sincère au reste que l'autre.

Je me porte à merveille de toutes mes courses; le froid commence à se faire sentir. Je pars demain d'ici pour Budweis, Linz, d'où dans dix jours à peu près je serai à Vienne. En attendant je vous embrasse de tout mon coeur; croyez-moi pour la vie votre . . . .

Voudriez-vous faire agréer à votre chère épouse mes hommages et mes excuses; faute de temps je ne puis avoir le plaisir de lui écrire.

Ce 23 octobre 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je puis vous donner part que cette fièvre que j'ai eue, n'a été qu'éphémère, et que dès le lendemain je me portais déjà parfaitement bien. Mon frère Ferdinand et son épouse sont arrivés avant-hier en parfaite santé; il est un peu maigri, ce qui ne lui fait point de mal. Je ne sais combien de temps qu'ils comptent rester ici, mais je crois quelques semaines. Pourquoi ne puis-je avoir cette satisfaction de vous posséder avec votre chère épouse aussi comme cela chez moi? J'en sens fort bien les difficultés, mais mon désir n'en est pas moins vrai et sincère.

Aujourd'hui le nonce s'est mis en public, et aura son audience solennelle. Adieu . . . .

Ce 26 octobre 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je puis me remercier de votre chère lettre, et en même temps me réjouir que votre fluxion à la tête soit passée. J'espère qu'elle n'était qu'aux dents et qu'elle ne tenait pas du genre d'érésipèle, car sans cela, vu que cela revient volontiers, je vous plaindrais beaucoup. Pour moi, j'en ai été tourmenté longtemps, mais à cette heure voilà presque deux années que je n'en ai plus le moindre ressentiment, et ma santé est parfaite.

Voici les papiers du moment; j'ai fait aussi quelques changemens dans les gouvernemens de mes provinces.

Heister*) en Tyrol et Thürheim**) ont été jubilés; à la place du premier Sauer***) et à Linz Rottenhan****) vont être placés; des subalternes ont été changés aussi dans d'autres provinces.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse de tout mon coeur; croyez-moi pour la vie votre . . . .

Ce 2 novembre 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les papiers de la semaine; le temps est tourné à la pluie, par conséquent je doute fort que la chasse de St. Hubert aura lieu. Mon frère et ma belle-soeur en veulent être, et il y aurait eu beaucoup de monde. Ils me paraissent tout engoués de l'Angleterre, et ils ne cessent de parler des objets curieux et intéressants qu'ils y ont vus, au point qu'ils me font venir l'eau à la bouche, de voir un jour encore cette seule partie intéressante de l'Europe qui m'est inconnue, mais Dieu sait si j'en aurai jamais le temps et l'occasion.

Pour le voyage de Cherson dont je suis menacé, j'attends d'un jour à l'autre des nouvelles. J'avoue que ce ne sera que par gageure et bien malgré moi que je le ferai, si je ne trouve de prétexte plausible pour m'en dégager, car l'amour-propre de l'Impératrice s'y trouve en jeu.

*) Johann Gottfried Graf Heister.
**) Christoph Graf Thürheim.
***) Wenzel Graf Sauer.
****) Heinrich Graf Rottenhan.

Je suis enchanté, mon cher frère, que votre fluxion soit passée, et que vous alliez faire un petit tour avec votre chère épouse. De Naples je n'entends plus rien, ni de France ou d'Espagne; l'on se flatte toujours d'un accommodement, mais il tarde, et la chose deviendra encore plus difficile, si cette première bonne volonté du Roi de Naples est rebutée par des nouvelles chicanes.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Ce 9 novembre 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les nouvelles de la semaine. Je vois par votre chère lettre que vous avez le même froid que nous ici, qui est aussi extraordinaire qu'il est fâcheux pour les arbres, vignobles et champs. J'ai eu un très-désagréable événement en Transylvanie; la peste s'est manifestée dans un village sur les frontières de la Valachie; mais par les bonnes dispositions prises et qu'on a bien entouré l'endroit infecté, il n'est mort que vingt-six personnes toutes déjà infectées au moment qu'on l'a découvert. Cela ne fait plus de progrès, par conséquent il y a tout lieu de se flatter que cela s'éteindra.

De Naples j'ai reçu la singulière nouvelle que le Roi d'Espagne n'avait point voulu répondre à la lettre dont les Français étaient convenus, et que par conséquent toute négociation était rompue, et que père et fils se trouvaient dans la même position qu'auparavant. Il n'est pas possible de sortir du dédale de toutes les démarches

de ces bonnes gens. En attendant on m'assure qu'à bon compte de la réussite la Reine a fait faire de beaux présens à Paris et que le chevalier de Brissac a été avancé, et à cette heure tout cela est nul.

Ferdinand avec son épouse comptent rester jusqu'à la fin de ce mois, et ensuite retourner à Milan, en voyant la Marianne et l'Elisabeth en chemin.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur. Mes respects à votre chère épouse . . . .

Ce 16 novembre 1786.

Très-cher frère. Je ne vous dirai rien le lendemain des voeux que mon coeur forme pour vous à chaque occasion, et dont la Saint-Léopold en était hier une nouvelle occasion, mais soyez bien persuadé que mon amitié pour vous est au-dessus du temps et des événemens. Je vous joins ici les extraits de la correspondance ministérielle; mais, en même temps, je veux vous informer d'un singulier événement qui pourra se rencontrer et qui exige que vous me fassiez connaître vos intentions. Je sais de science certaine que Mme l'Electrice Palatine*) est malade à la mort, et que même elle peut déjà ne plus exister quand je vous écris. L'Electeur est parti subitement de Munich pour Mannheim, et avant son départ il a encore fait connaître au baron de Lehrbach, mon ministre, qu'en cas de mort de son épouse il penserait à se remarier

Joseph an Leopold.

*) Elisabeth Auguste Prinzessin von Sulzbach, Gemalin des Kurfürsten Karl Theodor. Sie starb jedoch erst im Jahre 1794.

tout de suite, et que votre fille Thérèse, qu'il connaissait de Florence, lui avait infiniment plu. Je ne vous décrirai ni la figure ni l'âge de l'Electeur; vous le connaissez, c'est tout dire. Sa santé est assez bonne, et il est amateur du sexe. L'importance d'exclure par un mariage dont il naîtrait encore des garçons, la personne et la lignée du duc de Deux-Ponts, vous la sentirez vous-même. Etre Electrice est une belle place, en prenant soin d'un bon établissement en cas de veuvage, et surtout la liberté de pouvoir en jouir là où bon semblerait à votre fille, me paraît très-avantageux, d'autant plus que les autres épouseurs sont incertains et n'ont que des espérances vagues de parvenir à ce qu'on deviendrait tout de suite. Instruisez-moi donc, mon cher ami, après avoir consulté votre chère épouse et la Thérèse, si vous le jugez convenir, de ce que je dois répondre au cas que l'on m'en fasse ouverture. A tout événement, si quelque chose arrivait avant d'avoir votre réponse, je ne donnerai aucune réponse, et je vous enverrai un courrier tout de suite.

Ferdinand et son épouse partent le 4 décembre d'ici, et ils verront la Marianne et l'Elisabeth en chemin. De Naples le Roi et la Reine me mandent que tout est rompu avec l'Espagne, mais la lettre que le Roi de Naples avait écrite, n'est pas rendue encore, ce qui fait une singulière chose. Ils assurent de vouloir venir me voir après l'ascenso; le reste du voyage est encore incertain.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse, de même que votre chère épouse . . . .

Les préparations en cire viennent d'arriver; elles ont un peu souffert par des chutes que des mulets ont faites.

Ce 21 novembre 1786.

Très-cher frère. Le courrier ordinaire qui va relever l'autre à Naples me procure la satisfaction de vous écrire celle-ci, en vous joignant le peu d'extraits du moment de la correspondance ministérielle. Je compte pour la nouvelle année arranger pour tous les jeudis où est le courrier assuré, des extraits suffisants pour vous tenir de semaine en semaine au courant de toutes les affaires quelconques internes. Joseph an Leopold.

J'ai bien de l'occupation pour le présent, vu le courant des affaires et les différentes réformes que l'Italie et les Pays-Bas sont actuellement en mouvement de subir. La Hongrie m'occupe aussi beaucoup, enfin vous connaissez mes instrumens; il faut toujours battre six fois à la même place pour éveiller ces endormis et pour plier leur mauvaise volonté.

Les quatre archevêques d'Allemagne m'ont adressé leurs plaintes et leurs projets pour la réforme des abus dans le disciplinaire que la Cour de Rome par ses nonces s'arroge. Je leur ai répondu et les ai animés à se concerter avec leurs évêques suffragants, afin de secouer ce joug tout d'un commun accord. Je ne sais ce qui en arrivera, mais Rome intrigue beaucoup contre.

Je viens de recevoir un courrier de Pétersbourg, et son contenu me fait bien voir que je ne pourrai me dispenser d'aller voir l'Impératrice dans le mois d'avril à Kiew et Cherson. Elle est tellement entichée de cela, et si gâtée que tout ce qu'elle désire réussisse, que, sans me brouiller avec elle, je ne pourrais rétracter ma

promesse, quelque incommode et gênant que cela soit pour moi.

Le Roi et la Reine de Naples m'assurent toujours qu'ils viendront après l'ascenso à Vienne. Cela viendra à point nommé pour mon retour de Cherson, et j'aurai vu dans trois semaines de temps l'Impératrice de Russie et le Roi de Naples, qui sont pourtant assez loin l'un de l'autre.

L'Electrice Palatine est entièrement remise, ainsi il n'en est plus question pour le présent. Je ne comprends rien de la Saxe. Est-ce que Marcolini est un fripon ou est-ce qu'il n'a pas de crédit? Voilà ce que je ne pourrais définir de la marche ridicule de toute cette affaire, pourvu que vous ne manquiez le Piémont en attendant. Pour ici tout reste au projet que nous avons fait ensemble; après Pâques de 1788 tout de suite le mariage de François et de la princesse se fera, et ils partiront en droiture pour Florence, où ils s'arrêteront tant que vous voudrez, et reviendront de même sans autre tournée de voyage derechef droit ici. Je croirais que de s'expatrier conviendrait infiniment à tous vos fils, et que plus que vous tardez, plus ils acquerront d'Italianisme, qui n'est pas ce qui peut leur convenir pour leur bonheur ni utilité future. Vous savez, mon cher ami, que ma maison et mes soins sont à votre disposition; ce que vous croirez comme père convenir à vos enfans, faites-le, et je serai prompt à les recevoir et à les former de mon mieux, qu'il y en ait peu ou beaucoup, sans complimens.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse tendrement et croyez-moi pour la vie votre . . . .

Ce 23 novembre 1786.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je n'ai pas grand' chose à vous marquer, vous ayant écrit par le courrier. Le temps est toujours abominable, pluie continuelle. Les préparations en cire sont arrivées, à quelques petites avaries près, fort heureusement, et je les trouve très-belles; aussi font-elles tout l'ornement de l'Académie. Nous avons des bals que je donne pour mon frère. Le premier a été uniquement pour la noblesse; aujourd'hui il y en a un pour la classe des nobles, conseillers et secrétaires, et dimanche enfin il y aura une redoute masquée gratis, pour laquelle j'ai fait distribuer trois mille billets. Adieu . . . . Joseph an Leopold.

Ce 28 novembre 1786.

Très-cher frère. J'ai reçu votre très-chère lettre du 16 de ce mois, et les papiers qui y étaient joints et que j'ose vous renvoyer. J'ai été pénétré, de même que ma femme, de la plus vive reconnaissance de vos bontés pour ma fille Thérèse. Je m'étais bien aperçu, lorsque l'Electeur a été ici la seconde fois, qu'il la recherchait et lui parlait avec plaisir, mais jamais je ne me serais imaginé qu'elle lui eût pu faire une impression aussi favorable. Je sens bien comme vous tout l'avantage d'un pareil mariage; pour peu que l'Electeur vive et puisse avoir des enfans, la situation de ma fille sera toujours bien avantageuse, et l'exclusion de la maison de Deux-Ponts de Leopold an Joseph.

cette importante succession serait un coup de bonheur unique de toute façon. D'ailleurs l'établissement de toutes façons est bien agréable et avantageux, et pour le pays, le local, etc., et c'est l'unique parti même qui, pour le moment, se présente, ceux de Saxe et de Turin ne se déclarant pas et me paraissant moins bons et équivoques et peu sûrs, en pouvant assurer à ma fille, vu l'âge avancé de l'Electeur, un établissement convenable en cas de veuvage et la permission d'en jouir où elle voudrait, conditions qui n'ont pas échappé à votre sagacité et à votre bonté et amitié pour nous et nos enfans. Cela est très-convenable de toutes les façons, et naturellemont dans le cas que l'Electrice meure, l'Electeur pressera tout de suite à se marier. J'en ai parlé selon vos ordres d'abord à ma femme, qui vous y répond elle-même par la lettre ci-jointe, ensuite ensemble à ma fille. Je lui ai représenté toutes les circonstances, l'âge et figure de l'Electeur, les autres établissemens qu'elle pourrait espérer en Saxe ou à Turin, les avantages et désavantages de chacun d'eux et le plus ou moins de probabilité de leur réussite, et après l'avoir laissée mûrement délibérer et réfléchir, elle m'a assuré qu'elle n'aurait pas de difficulté du tout d'épouser l'Electeur, que le parti lui paraissait convenable et qu'elle l'acceptait avec plaisir, étant un parti sûr et avantageux et n'ayant rien contre sa figure et personne.

Nous remettons donc de ce moment cette affaire entièrement entre vos mains avec notre plein consentement de toutes façons, connaissant vos bontés pour nous et sachant bien que les intérêts de ma fille ne sauraient être en de meilleures mains que les vôtres. Répondez

pour nous et, en notre nom, traitez, convenez, faites des conditions comme vous voudrez, enfin nous nous remettons pour tout à ce qu'il vous plaira de fixer et convenir, étant entièrement d'accord sur ce point.

De Naples j'ai appris le projet du voyage du Roi en Allemagne, et celui de France, ils veulent le réserver à une autre année. Les négociations avec l'Espagne sont rompues, et toute cette affaire s'est terminée aussi singulièrement qu'elle avait commencé.

Ce 5 décembre 1786.

Très-cher frère. Je vous rends mille grâces de votre chère lettre du 23 du mois passé, et je suis enchanté que les préparations en cire soient arrivées heureusement à Vienne et que vous en ayez été content. Comme c'est aujourd'hui la poste sûre, j'ose en profiter pour vous remercier de votre gracieuse et longue lettre du 21 du mois passé, que j'ai reçue par le garde, et vous remercie d'avance de la promesse que vous voulez bien m'y faire, de me faire avoir dorénavant toutes les semaines l'extrait de tout ce qui se fera de plus important dans les affaires internes, qui me sera d'une utilité infinie. Je puis aisément me figurer les peines que doit vous causer l'introduction des nouveaux systèmes en Italie, aux Pays-Bas et surtout en Hongrie, le travail étant toujours pour faire exécuter les projets comme on le désire, et contre la mauvaise volonté des exécuteurs, que pour idéer les projets. Leopold au Joseph.

Les propositions des évêques d'Allemagne me paraissent de la plus grande importance et décision dans ce moment. Je crois que déjà qu'ils sont recourus à vous, voilà la vraie occasion de gagner toutes les Cours ecclésiastiques et de secouer pour toujours en Allemagne le joug intéressé et despotique de la Cour de Rome, en soutenant et animant les évêques d'Allemagne, les appuyant de toute votre force, en abolissant pour toujours toutes les nonciatures en Allemagne, commençant par celle de Vienne, et les réduisant à de simples ambassadeurs, comme ceux des autres puissances, leur ôtant tout tribunal et juridiction et n'acceptant jamais d'ecclésiastiques dans ces postes, et en engageant les évêques et princes ecclésiastiques d'Allemagne à s'assembler et former un concile ou synode national, dans lequel, délibérant eux-mêmes dans leurs griefs contre la Cour de Rome, ils revendiquent leur autorité et se rétablissent dans tous les droits primitifs que Rome leur a usurpés, et auxquels leurs prédécesseurs n'ont jamais pu renoncer au préjudice de leurs successeurs futurs, et établissent des maximes uniformes pour ces matières, et la discipline selon celles que vous avez établies chez vous et auxquelles, permettez-moi que je vous le dise, il ne manque que la sanction d'un synode national, composé de tous les évêques vos sujets, pour qu'elles soient stables, constantes et uniformes partout, et qui est la seule chose que la Cour de Rome craint au dessus de tout, ne pouvant y rien objecter. A présent je sais pour sûr qu'il n'y a sorte d'intrigue qu'on ne mette en oeuvre pour empêcher les affaires des évêques d'Allemagne et l'abolition des nonciatures, que le nonce

Caprara à Vienne en est spécialement chargé, et qu'on se flatte, qu'ayant beaucoup d'esprit et étant bien accrédité, il y réussira. Je crois enfin que voici le moment décisif pour Rome, et qu'on y fera tout pour se sauver.

Pour ce qui regarde votre voyage à Cherson, je sens bien combien cela doit vous être incommode, surtout au mois d'avril, mais j'ai toujours été persuadé que l'Impératrice de Russie, qui en est spécialement flattée, n'en démordrait pas, et qu'on risquait à se brouiller avec elle à ne pas le faire, ce qui était trop important pour oser le risquer.

De Naples on écrit toujours que le Roi et la Reine comptent aller pour l'Ascension à Venise et de là à Vienne, en Bohème, faire un tour en Allemagne et revenir en novembre à Naples, sans aller cette fois-ci aux Pays-Bas ni en France. Les affaires avec l'Espagne sont rompues; le Roi a eu la lettre de celui de Naples, mais n'a pas voulu faire la réponse promise, et il était bien singulier que, sans son aveu préventif, on ferait écrire au Roi d'Espagne une lettre à son fils, dont on lui présentait la minute, comme s'il était un écolier. On assure que le Roi insiste toujours sur le rappel d'Acton; enfin c'est une affaire qui, considérée de toutes les façons, a été très-singulière.

J'ai vu la guérison de l'Electrice Palatine, et j'avoue que j'ai été fâché de perdre une si bonne et convenable occasion d'établir ma fille Thérèse, surtout puisqu'elle n'y avait point de répugnance. Elle a pris fort raisonnablement l'une et l'autre décision, mais pour ce qui regarde son établissement, je crois qu'il serait pourtant nécessaire

qu'on fût au clair, si de Saxe il y a de l'espoir ou non. On me fait toujours sonder sous main de Turin, et je tâche de différer ma réponse, mais il serait bien désagréable de perdre cette occasion pour attendre les réponses de Saxe et de Marcolini, qui peut-être ne viendront jamais. Oserais-je vous prier de faire parler et sonder en Saxe formellement, ou de me marquer si vous approuvez que j'écrive à Marcolini pour savoir seulement ce qui en est, et si on pense à ma Thérèse ou non, afin de pouvoir en tout cas répondre aux propositions qu'on fait de Turin? J'attendrai sur cela vos ordres. Je profite de cette occasion et des bontés que vous me témoignez pour mes enfans pour vous recommander ma seconde fille Marie-Anne. Elle est grande et sa figure ne lui permet pas d'espérer un mariage. S'il y avait moyen de pouvoir l'établir ou la placer dans quelque chapitre pour abbesse aux Pays-Bas ou autre part, ce serait assurément un grand bonheur pour elle.

Quant au projet du mariage de François après Pâques 1788, j'en suis entièrement d'accord. Je me flatte que vous me permettrez d'y venir, laissant ici ma femme avec ma petite famille. D'abord après les noces je pourrai mener les époux avec moi à Florence, et je suis persuadé que ce voyage leur sera fort agréable et fort utile pour les dépayser et leur ôter les premiers embarras et gênes d'un nouveau ménage. Ils y resteront tant que vous le jugerez à propos, et pourront ensuite revenir tout droit à Vienne. Toute autre tournée en Italie serait gênante pour eux, et jusqu'alors ils auront déjà vu tous leurs parens d'Italie à Vienne ou à Florence.

Je suis on ne peut plus pénétré de tout ce que vous me dites d'obligeant et de gracieux relativement à mes autres enfans. Ils sont les serviteurs de l'Etat et les vôtres; vous en pouvez donc disposer à votre gré, et je ne désire autre chose sincèrement que de combiner en tout avec vos désirs et intentions; mais pour y réussir je vous prie de me dire franchement vos intentions pour eux, et cela uniquement pour les prévenir et y concourir de mon mieux. Marquez-moi, je vous supplie, si vous en voulez à Vienne, quand, combien et qui, si vous les voulez cet été ou seulement lorsque je viendrai au mariage de François; cela, j'ose vous le demander pour pouvoir régler en conséquence leurs études et les plier vers la partie à laquelle vous les destinez. Oserais-je pour cela vous prier de me dire vos intentions pour eux, quelles études vous voudriez qu'ils aient faites ou non, si vous voulez que quelqu'un des messieurs qui sont avec eux, reste avec eux à Vienne ou non, ou au moins quelque valet de chambre allemand, qui les sert à présent et dont je répondrais, et qui retourneraient volontiers dans leur patrie? Enfin sur tout cela j'ose vous supplier de me donner vos ordres et de confier vos intentions, étant sûr que je ne les désire que pour m'y conformer en tout et préparer tout d'avance pour y concourir.

Mon fils Ferdinand a la santé beaucoup plus forte à présent, mais a encore besoin de beaucoup de soins et ménagemens et d'un climat doux, étant délicat. Il a terminé ses études, au droit près qu'il étudie à présent. Son caractère est bon, doux, mais pas capable de beaucoup de travail assidu, sa complexion n'étant pas des

plus fortes, d'ailleurs de caractère franc et ouvert. Si vous me permettez de dire mon sentiment, je crois qu'il aurait besoin du climat d'Italie, et si jamais avec le temps il était destiné à faire le gouverneur dans ce pays-ci, vous nous feriez une grâce de nous le laisser.

Charles depuis quelque temps a la santé forte, agile et robuste; il ne manque pas de talens, a beaucoup d'application, plein de point d'honneur; il s'est entièrement remis en santé, et je crois que, si vous le prenez, vous en serez content. Il est en état d'être pris, et si jamais il se voyait laissé en arrière, il en serait au désespoir et on n'en ferait plus rien.

Léopold, sain, fort et robuste, d'un caractère ouvert, mais ferme et décidé, quoique un peu rude et violent, fort appliqué, avec beaucoup de talent, surtout pour les mathématiques, fera, je me flatte, de toutes façons une bonne réussite. Ces deux à présent étudient, outre les mathématiques et histoires, la philosophie, métaphysique et physique qu'ils termineront l'automne prochain.

Joseph est sain, agile et fort; il ne manque pas de talent ni de vivacité, de caractère plus dissimulé et moins appliqué que les autres, mais il a besoin d'être tenu en sujétion.

Voilà tous ceux dont j'ai cru devoir vous faire en deux mots le caractère; ils sont à vous comme tous les autres. Choisissez, ordonnez, faites ce que vous voudrez; mais, je vous supplie, faites-moi savoir vos intentions, afin que je puisse les préparer et diriger leurs études selon vos intentions, et le temps auquel vous comptez de les prendre, pour ne pas leur faire commencer quelque

étude qu'ils devraient laisser après peu de mois, et plutôt leur faire employer ce temps pour les affermir dans des études qui leur seraient plus nécessaires.

Pardonnez-moi ce verbiage et cette longue lettre; ma femme, qui est entièrement d'accord avec moi, me chargo do vous présenter . . . .

Co 7 décembre 1786.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et j'ai senti, comme je le dois, votre confiance et amitié, de même que celle de votre chère épouse, à laquelle je vous prie de présenter mes remercîmens. Votre fille a parfaitement bien jugé cet établissement qui, pour sa situation, serait réellement le plus avantageux; mais malheureusement nous en sommes encore bien loin, car l'Electrice est guérie et l'Electeur vieillit et baisse de jour en jour, de façon que, si cet événement n'arrive bientôt, je crains bien que cela sera trop tard. En attendant, pour tous les événemens possibles, votre amitié et confiance m'autorisant, je n'enverrai que dans des cas pressés et tâcherai de ne rien négliger d'essentiel. Joseph au Leopold.

Je vous joins ici les objets courants de la semaine. Nous avons le plus beau temps, ce qui est fort heureux pour Ferdinand, qui est en route.

Adieu, mon cher ami. Pour aujourd'hui je n'ai pas d'autre nouvelle à vous donner et vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vio votre . . . .

Ce 11 décembre 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. La poste n'est pas arrivée, par conséquent je ne puis vous annoncer votre chère lettre. De nouveau je ne sais rien à vous mander que l'heureuse arrivée du prince et de la princesse Dietrichstein. Cette dernière est absolument dans le même état qu'elle est partie, et je doute que l'on puisse espérer qu'elle se rétablisse jamais. Nous n'avons pas de froid, mais de grands brouillards, ce qui donne le spleen, ce vilain mal que vous connaissez. Le pauvre Starhemberg, fils de celle qui a été Aya chez vos enfans, unique même, vient de mourir subitement d'une colique à Clagenfurt, où il était devenu capitaine de cercle*). Il donnait les plus grandes espérances et avait esprit, activité, application et talent; c'est une vraie perte.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

*) Nach Schwerdlings Geschichte des Hauses Starhemberg, S. 366, war die Witwe des im J. 1763 verstorbenen Grafen Guidobald Starhemberg, Maria Innocentia, geborne Gräfin Auersperg, bis zum Jahre 1784 Aya der Kinder des Grossherzogs von Toscana, wonach meine eigene Angabe: Maria Theresia und Joseph II. I. S. 323 zu berichtigen ist. Nach dem citirten Werke aber besass diese Gräfin Starhemberg nicht einen, sondern zwei Söhne, von denen der eine, Joseph, am 4. Dezember 1796, der zweite, Emanuel, im Jahre 1822 als Domherr zu Raab starb. Wahrscheinlich ist hier der Erstere, Joseph gemeint, und beruht die Angabe, dass er am 4. Dezember 1796 gestorben, auf einem Druckfehler der Jahreszahl, welche 1786 heissen soll.

Ce 14 décembre 1786.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère et longue lettre; je vous en suis infiniment obligé, et en vous envoyant les extraits de la semaine, je puis vous assurer être parfaitement d'accord avec vous que c'est le moment où les évêques d'Allemagne pourraient faire par leur union un grand coup et s'affranchir à jamais des chaînes de la Cour de Rome; mais s'ils le feront, quoique ma réponse les y autorise et anime, c'est ce dont je doute. La plupart de ces seigneurs ne savent le mot de leurs affaires; ils sont guidés par des subalternes aveuglément, et ceux-là ont différents intérêts et vues. Un synode national ne finirait jamais, et certainement que l'on s'y occuperait plus d'autre chose que de réformes ecclésiastiques. L'exemple de la visitation de Wetzlar en a fait preuve, qu'il a fallu dissoudre de vive force, et qui pendant des années qu'elle a été assemblée, n'a jamais fait ce qu'elle aurait dû, savoir revoir les procès. Joseph an Leopold.

Quant aux arrangemens ecclésiastiques de la monarchie, comme je n'ai touché à rien qui regardait ni le dogme, ni le rite, ni la discipline interne, et que revenus et emplois des individus ont été les objets que j'ai eu en vue et de rendre toute la hiérarchie de mes Etats gagistes, ce que je parviens peu à peu à obtenir, pour cette sanction il ne me faut pas de synode, et j'avoue que je craindrais l'assemblée générale de mes évêques, puisqu'ils sont bien éloignés encore d'être dans les principes raisonnables et convenables, dans lesquels je les souhaiterais.

Je n'ai plus rien de nouveau de Russie ni de Naples, mais j'ai pressé beaucoup Richecourt, afin qu'il m'obtienne une certitude si Leurs Majestés viendront ou non pour me voir cet été; j'en attends la réponse. Quant à vos enfans, leur nombre exige, je crois, que l'on pense dès à présent à ne les pas faire croire qu'ils doivent avoir des établissemens. L'exemple de tous les princes et princesses royales fait preuve que les filles qui ne trouvent point de mari, restent dans les maisons paternelles vie durant, de même que les princes, si l'on ne trouve pas moyen de les former à être, soit militairement, soit civilement, utiles à employer. Si ce principe leur est bien inculqué, ils no trouveront que très-simple ce qu'autrement ils regarderaient pour une injustice, pour un grand malheur. Il n'est pas dit pour cela qu'ils ne puissent, et les filles et les garçons, les premières trouver quelque chapitre, et les seconds des commandemens, des gouvernemens même dans les provinces, mais c'est leur bonheur et leur aisance personnelle qu'il faut seul y avoir, en les établissant, en vue, et non le titre d'archiduc, d'archiduchesse. Par conséquent point de Cour, point de cavaliers ou dames de suite, car sans cela la dépense deviendrait trop onéreuse à l'Etat, et on ne pourrait penser qu'à un ou deux, sans que l'apparence et l'éclat les rende plus heureux. Je suis convaincu que vos fils dans les objets militaires et d'administration ne peuvent qu'ici acquérir les connaissances nécessaires. Le plus tôt dans cet objet paraîtrait le plus sûr; mais comme mon absence à Cherson, le voyage du Roi de Naples, ensuite le mariage de François approchent, je crois moi-même que

l'on pourra, si vous le trouvez bon, en fixer l'époque à quand vous viendrez à Vienne. Le nombre de vos fils que vous amèneriez alors dépendra de vous, mais je ne crois pas que même les trois, savoir Charles, Léopold et Joseph, soient de trop. Ce dernier est plus jeune, mais fort en âge de pouvoir être stylé déjà à ce que l'on en voudrait faire un jour. Avec cela ils auraient la facilité d'apprendre des langues nationales des pays auxquels on les destinerait. Leur destination même ne peut se déterminer, puisqu'il faut commencer par les connaître et les éprouver. Je serai très-charmé si vous voulez leur laisser quelques messieurs ou valets de chambre, puisque l'on a sans cela mille peines de trouver des gens capables. Quant à Ferdinand, quoique cela ne me regardera jamais, néanmoins, si vous croyez à l'avantage de la réunion inséparable de la Toscane avec la monarchie, alors il a peut-être plus besoin qu'aucun autre à être dépaysé, sur l'idée que certainement il a, et qu'on lui fera venir par tous ceux qu'il est dans le cas de voir, que la Toscane ne lui doive pas appartenir un jour; si l'on néglige ce moyen, d'heureux qu'il se croirait d'en devenir le gouverneur, il se croira malheureux.

Adieu, mon cher ami, voilà mes réflexions. Je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Ce 28 décembre 1786.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Nous n'avons pas reçu encore la poste d'Italie; apparemment que les neiges qui viennent de tomber en sont cause. Je vous joins ici les extraits de la semaine et la copie de la dernière lettre d'O'Kelly, notre ministre à Dresde. Vous verrez que l'on est sur le point de la demande formelle à faire; on ne peut les presser davantage, vu le caractère soupçonneux de l'Electeur, et qui, instigué par les Prussiens et le ministre Stutterheim*), croit entrevoir de la politique dans ce qui n'est qu'un arrangement de famille. J'attendrai les nouvelles ultérieures avec impatience, et j'imagine qu'on s'adressera plutôt à vous qu'à moi pour cela; mais je suis autorisé à tout événement par vous, et je me tiendrai à cela exactement.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

*) Der sächsische Cabinetsminister und Staatssecretär für die auswärtigen Angelegenheiten, Heinrich Gottlob von Stutterheim.

1787.

Ce 7 janvier 1787.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. C'est par le retour du garde qui revient de Naples que j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre. La Reine, je crois, vous donnera part que, sa grossesse étant sûre, son voyage au printemps ne pourra plus avoir lieu; mais il paraît que le Roi a envie d'aller au mois d'octobre, après ses couches, en France, Hollande et Angleterre, et ensuite venir l'année suivante à Vienne. Vous saurez déjà mieux que moi que toute la négociation faite en Espagne par la médiation de la France pour réconcilier la Cour de Naples avec celle d'Espagne a entièrement manqué. Quoique le Roi de Naples ait écrit et envoyé la lettre soumise qu'on avait exigée de lui, le Roi d'Espagne n'a jamais voulu écrire la sienne et exige que, pour lui donner satisfaction et des motifs secrets de conscience qu'il ne veut pas dire, on éloigne du ministère Acton. Ainsi tout est rompu, et les choses en restent sur le même pied qu'elles étaient. A Naples on prétend toujours qu'en Espagne le Roi veuille changer l'ordre de la succession en faveur des filles du

prince des Asturies, dont le seul fils*) a une fort mauvaise santé, de même que sa mère, ce qui rend toute cette affaire fort singulière et embarrassante.

Permettez-moi, je vous prie, que je profite de cette occasion pour répondre à votre lettre du 14 du mois passé, et à ce que vous avez bien voulu m'y marquer relativement à mes enfans et aux idées pour leurs établissemens futurs. Je vous prie d'abord d'être persuadé que, bien loin d'avoir mis en tête à mes enfans qu'ils devront avoir des établissemens tous, ou y être avec suite, cavaliers, etc., ou des airs d'archiduc et d'archiduchesse, nous avons constamment dirigé leur éducation et tous nos discours et propos de façon qu'ils sont tous persuadés qu'ils doivent s'appliquer et se rendre capables pour être employés avec le temps selon leur capacité, et s'ils le seront comme de simples particuliers et serviteurs de l'Etat, qu'ils devront tout à vos bontés et à leur capacité, et certainement aucun d'entre eux n'a la moindre idée de hauteurs ou de projets sur ce point, et ils seront trop heureux d'être employés de quelque façon vous le jugerez à propos. Mes filles, c'est-à-dire les aînées, qui seules encore sont capables de ces discours et réflexions, sont persuadées que, pour elles et leur âge, il est presque impossible de trouver des partis convenables. Jamais elles n'ont pensé à avoir des chapitres ou établissemens, et bien loin de là elles sont bien persuadées de devoir rester dans leur maison et chez leurs parens et en sont

*) Der nachmalige König Ferdinand VII. Sein jüngerer Bruder, der spätere Thronprätendent Don Carlos, wurde erst am 29. März 1788 geboren.

fort contentes; mais cela pourtant, à ce que vous me permettez, n'empêche pas que nous, comme parens, ne désirerions qu'elles puissent se marier, surtout la Thérèse, et la Marie-Anne trouver place dans quelque chapitre, et que par conséquent, obligé comme père à penser à eux, j'aie osé vous les recommander à cet effet.

Quant à mes fils, j'ose me flatter que vous n'en serez pas mécontent, et je vous les enverrai quand vous le jugerez à propos, pour les noces de François, ou quand vous le voudrez, et selon vos ordres ce sera Charles, Léopold et Joseph, qui sera encore plus arriéré dans ses études que les autres, mais ce sera la faute de son âge, étant très-bien en état, surtout d'ici à un an, à faire le voyage. A son temps vous les verrez et pourrez mieux que personne leur faire faire les études nécessaires pour les former, et, après les avoir éprouvés, les destiner à ce que vous jugerez à propos et convenable. Dès que je vous les aurai amenés, je les remets entre vos mains et à votre disposition, sachant bien qu'ils ne sauraient jamais être mieux que sous vos ordres de toutes façons, et à votre disposition. J'oserai à son temps vous proposer de me permettre de leur laisser quelqu'un des messieurs qui les environnent et qui sont sans cela encore à votre service actuel. Quant aux valets de chambre, j'en ai chez eux quatre ou cinq Allemands ou Français qui connaissent, qui sont sûrs et affidés pour le service et aucunement intrigants, même sans talens, et parmi lesquels il n'y a aucun Italien, que j'oserai vous prier à son temps de me permettre de leur laisser avec eux pour les servir, ainsi que vous me l'avez bien voulu permettre dans votre lettre.

Quant à mon fils Ferdinand, j'ai vu ce que vous voulez bien me marquer sur l'idée de le dépayser. Je vous assure, promets et réponds qu'ici tout le monde, par ce que j'ai constamment dit, et lui-même est bien persuadé que la Toscane doit être réunie à la monarchie, et qu'il n'a pas même l'idée d'y pouvoir rester comme gouverneur, et que ni nous ni ceux qui l'approchent ou l'environnent, lui avons jamais donné de pareilles idées ni parlé seulement de l'idée d'être établi, ainsi que sur ce point vous pouvez être tranquille, mais que vous nous feriez une grande grâce, et surtout à ma femme qui aime beaucoup ce fils, qui lui sert de compagnie, ayant déjà presque fini ses études, si vous le lui laissiez ici; surtout dans le temps où elle perdra ses trois autres fils grands, il lui servira de ressource et consolation, d'autant plus que l'air et le climat de ce pays sont très-utiles et nécessaires encore une couple d'années pour finir d'affermir sa santé stablement. C'est ce que j'ai cru devoir vous représenter, toujours prêt pourtant à faire ce que vous croirez plus à propos et avantageux pour le bien-être de mes enfans, qui se portent tous, grâce à Dieu, on ne peut pas mieux.

Ce 9 janvier 1787.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu votre très-chère lettre du 28 de ce mois avec les papiers qui y étaient joints, que j'ose vous renvoyer et vous fais mes plus humbles et sincères remercîmens des bonnes nouvelles que vous me

marquez relativement aux projets d'établissement de ma Thérèse en Saxe. Elle devra tout à vos bontés, et vous pouvez bien vous figurer combien ma femme, qui me charge de vous remercier de sa part et de vous présenter ses respects, sera enchantée si cette affaire pourra réussir. J'ose me flatter qu'on aura tout lieu d'être content de ma fille; reste à voir quand à présent et à qui on s'adressera. Si c'est à vous, nos affaires ne sauraient être en de meilleures mains, et vous n'avez qu'à tout arranger pour le temps et la façon comme vous le jugerez le plus convenable. Si c'est à moi, je me réglerai selon les instructions que vous m'avez données, lorsque Marcolini est venu ici, pour ôter tout soupçon qu'on veuille mêler de la politique dans cette affaire, et pour le reste je ne ferai pas un pas sans prendre vos ordres et savoir vos intentions sur tout, voulant et par devoir et par attachement dépendre entièrement de vos ordres.

Mes enfans, grâce à Dieu, se portent tous à merveille, et on ne parle que des présens que le Pape fait quasi faire au cardinal son neveu*), n'avançant les employés et prélats qu'en proportion des présens qu'ils ont faits, ce qui en vérité est scandaleux.

Ce 15 janvier 1787.

Très-cher frère. Ce courrier en retour de celui qui vient d'arriver de Naples, vous remettra ces lignes et en Joseph an Leopold.

*) Der Cardinaldiacon Romualdo Braschi Onesti.

même temps une petite caisse contenant les livres de toutes les ordonnances publiques depuis l'année 1740 jusqu'à aujourd'hui qui existent et sont en vigueur. C'est une collection un peu volumineuse, mais utile à s'y rafraîchir la mémoire dans les occasions.

Le voyage du Roi et de la Reine de Naples est remis à l'année prochaine; mais de la façon qu'ils ont envie de le faire, il me paraît sujet encore à bien des difficultés. L'arrangement avec l'Espagne est fini, et dès que le Roi d'Espagne a pris un *impegno* de faire sauter Acton sans dire de raison, il n'y a plus qu'à attendre des événemens de mort de l'un ou l'autre parti pour en voir la fin.

Quant à ce que vous me marquez au sujet de vos chers enfans, je suis convaincu que de se dépayser ferait grand bien à Ferdinand, et que même le climat plus tonique d'Allemagne contribuerait à renforcer ses nerfs et son ostomac; mais comme il n'y a rien qui presse et que cela dépendra absolument de vos volontés, je vous assure seulement que, quant à Charles, Léopold et Joseph, tout sera prêt dès l'automne de cette année pour les recevoir ici, lorsque vous trouverez bon ou de les amener vous-même ou de les envoyer d'avance ici. Ils logeront tous trois dans les appartemens qu'occupe à cette heure François et ceux à côté qu'occupait feu ma femme, puisque François au mois d'octobre pourra déjà habiter dans son nouvel appartement, qui a été arrangé pour être marié. Les messieurs que vous leur laisseriez, les valets de chambre ou autres gens, seront reçus à la Cour, et dès que vous m'en marquerez le nombre, je pourrai faire

choix de ceux que je croirai encore devoir y ajouter, s'ils n'étaient suffisants. Quant à leur destination, pour Charles sa santé en décidera, si l'état ecclésiastique, civil ou militaire lui conviendra davantage, et selon elle, combinée avec son goût, son éducation sera dirigée. Pour Léopold je crois qu'il veut se vouer au militaire, et c'est dans cette partie, et surtout étant hussard, c'est aux connaissances de la Hongrie et de son gouvernement que je crois pouvoir le destiner. Joseph doit encore plus se développer, et comme beaucoup plus jeune, on aura plus de temps à y penser. En attendant il continuera ses études et exercices ici avec succès. Si Ferdinand venait, ayant fini ses études, il pourrait être employé à la connaissance détaillée des différentes branches du gouvernement, voir tous les objets, et même commencer avec François à mettre la plume en main et à avoir des opinions et tracer leurs idées sur différentes choses, soit civiles, politiques, militaires.

Pour vos deux filles, vous savez que pour Thérèse il y a des espérances de l'établir, mais qui traînent tant à se décider que je ne sais presque plus qu'en croire; de mon côté toute occasion qui rendra un établissement possible, ne sera certainement pas négligée.

Quant à la Marianne, il faudra aussi attendre des événemens, soit si la Princesse Cunégonde*) venait à mourir, ou qu'une de mes soeurs lui fasse place, savoir de la Marianne ou Elisabeth. En attendant, elle ne peut être mieux que chez vous.

*) Von Sachsen, Aebtissin zu Essen und Thorn.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon coeur, et croyez-moi pour la vie votre . . . .

Ce 25 janvier 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre avec les incluses de la Reine de Naples. J'ai l'honneur de vous renvoyer votre lettre, et d'y joindre les pièces ci-jointes de la semaine. Vous pouvez garder les extraits et copies, celles de la correspondance ministérielle exceptées, que je rassemble de toute l'année. Cette nouvelle histoire de Naples est inconcevable; je n'ai point vu de lettre encore de Richecourt, hors qu'il annonce en deux mots que la Reine voulait prendre son secrétaire à son service et qu'il priât qu'on lui en envoie un autre capable et sûr. Par conséquent cet homme était tout disposé à le céder. Je ne vois pas, par conséquent, quelle dispute ils peuvent avoir eue à ce sujet, et encore moins que Richecourt, un homme sage et froid, ait pu s'échauffer au point de manquer à la Reine de respect, criant avec indécence et disant des choses ambiguës que la Reine relève avec sa méfiance ordinaire au delà du probable et possible. Outre cela, ce secrétaire Reiner n'est point arrivé de mon su ni de celui de la chancellerie ici, comme la Reine le croit. Je compte donc tout uniment marquer à la Reine que cet homme était fort à ses ordres, et que je ne pouvais imaginer que Richecourt, que je connais pour un homme sage, ait pu s'oublier à ce point. Il n'y a rien à faire dans ce pays-là, ni avec le Roi, qui ne se soucie de ce qui

arrive, ni avec la Reine, qui agit par boutade et n'a confiance en personne. Est-il croyable que, vu les sentimens qu'elle et le Roi et leur Acton manifestaient au sujet des Français, ils aient changé du tout au tout, et que ce sont eux qui, les soufflant de conseils et leur faisant bonne mine pour les attirer et sacrifier, les dirigent et leur inspirent même défiance de nous, car la Reine me soupçonne, moi, d'être d'accord avec le Roi d'Espagne, sans savoir pourquoi. Cela est pitoyable, et il faut les abandonner à leur propre sort.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . ... .

Voici ma réponse à la Reine de Naples que je vous prie de lui envoyer, de même que celle à Richecourt, où je lui dis simplement de céder à la Reine sans la moindre difficulté son secrétaire.

Ce 8 février 1787.

Très-cher frère. Je vous joins ici les objets de la semaine, et en même temps j'annonce la bonne reçue de deux de vos chères lettres à la fois, la poste ayant manqué un jour d'arriver. Tout ce que vous me marquez au sujet de vos chers enfans me fait grand plaisir. Vos quatre fils seront reçus ici à bras ouverts, lorsque vous voudrez bien les amener l'année prochaine. Je suis intimement convaincu que le séjour d'ici leur sera utile et avantageux de toute façon, mais surtout pour les former à ce Joseph an Leopold.

que, vu leur nombre, ils doivent se décider de devenir un jour, et ponr leur satisfaction et pour l'avantage de l'Etat et du chef de famille *). Tous les messieurs que vous voudrez bien leur laisser, comme Manfredini, Warnsdorf et autres, seront également reçus et continueront leurs fonctions. Je tâcherai en attendant de faire choix de quelques autres encore, qui pourront leur servir de compagnons et de guides. Quant aux valets de chambre et garçons de chambre, tous ceux que vons me nommez me paraissent, sans les connaître, très-bons, et si même vous trouviez encore quelques Italiens, il n'y aurait pas de mal et peut-être moins d'inconvénient que dans leur patrie. Ainsi ceci vous l'arrangerez absolument à votre bon plaisir. Je compte en gros que Manfredini resterait en chef, et qu'il lui faudrait quatre cavaliers ou officiers en sous-ordre, et en valets de chambre deux à chaque fils, et un garçon de chambre. Quand vous me marquerez le déficit de chaque classe, déduits ceux que vous pouvez leur donner, je chercherai à remplir les lacunes par tout ce que je pourrai trouver de mieux.

Le Roi de Prusse vient enfin de déclarer Mlle de Voss sa maîtresse en pied, et il lui a fait pour début

*) Am 26. Jänner hatte Leopold hierüber an Joseph geschrieben: „Je crois comme vous que peut-être l'état ecclésiastique pourra à son temps le plus convenir à Charles; pour Léopold le militaire sera la partie qui certainement lui pourra convenir le plus; il est décidé sur ce point .... La compagnie de Ferdinand, travaillant avec François, pourra être fort utile à ce dernier. Ils s'aiment beaucoup, Ferdinand a du crédit sur François, et il pourra quelquefois lui donner quelque bon conseil et saura toujours les donner avec tant d'égards et prudence, qu'il n'y paraîtra point."

une assignation de deux millions; c'est payer cher le même plaisir qu'on peut avoir à bien meilleur marché. Le prince de Ligne, arrivé ici de Paris, m'assure que la Reine de France compte aller cet été voir ma soeur à Bruxelles; cela me surprendrait beaucoup. Mon voyage pour Cherson reste toujours fixé pour la moitié de mars.

Adieu; c'est en vous embrassant tendrement, de même que votre chère épouse, que je vous prie de me croire pour la vie votre . . . .

Ce 15 février 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et je vous envoie ici les affaires courantes de la semaine. De nouvelles intéressantes je n'en sais point; l'on dit que la Reine de France viendra au mois de juin à Bruxelles pour quelques jours, voir la Marie. Ce n'est pas la grande intimité qui règne entre elles qui fera faire cette visite, mais l'envie d'avoir un prétexte de passer à Spaa. On dit aussi que le Roi ira à Metz pour un grand camp qui s'y doit tenir, mais cela n'est pas sûr. L'assemblée fameuse des notables est retardée par la maladie des deux ministres Vergennes et Calonne; le premier était très-mal. La gouvernante des enfans de France, Mme de Polignac*), a donné sa démission par raison de santé; elle a fait ses choux gras, et pourvu que celle qui la

*) Die bekannte Favorite der Königin Marie Antoinette, Yolande Herzogin von Polignac.

remplace n'ait pas le même appétit. De Naples ni d'Espagne je ne sais rien. Dès que ce secrétaire de Richecourt sera arrivé ici, je le renverrai à la Reine par le premier courrier, et je vous confie que je m'occupe de trouver quelqu'un qui puisse convenir au poste de Naples, puisque je suis convaincu que Richecourt n'est aucunement propre à une mission étrangère.

J'ai fait partir hier mon courrier pour m'arranger les stations et disposer des gîtes et chevaux pour ma route de Cherson.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse tendrement, de même que votre chère épouse . . . .

Ce 22 février 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les papiers de la semaine que je vous envoie. Vous y trouverez entre autres que j'ai enfin obtenu de mon conseil aulique de faire une démarche sérieuse et voyante dans l'affaire des Nonces en Allemagne en faveur des désirs de mes archevêques. Je crois que peu à peu l'on pourra parvenir à un bon arrangement pour l'archevêque de Laibach. Le Pape me traîne d'un jour de poste à l'autre; il travaille à une déduction qui ne finit pas, et qui doit toucher l'orthodoxie, qui n'a rien à faire dans cette question. Il faudra voir, mais je suis décidé à tenir bon.

Le carnaval est fini; nous avons eu force de bals que je n'ai point vus. Une troupe de libertins anglais qui se trouve actuellement ici, a fait parler d'eux par

leurs débauches et impertinences. Ils se soulent toute la journée et puis ils allaient à la redoute; on en a dû mener à la garde le dernier jour. Adieu . . . .

Ce 5 mars 1787.

Très-cher frère . . . . *) Je ne vous envoie que ce livre, qui est la continuation de la compilation des ordonnances; les affaires courantes je les réserve pour jeudi, m'étant arrangé en conséquence. Pour mon voyage, il y a toujours beaucoup d'incertitude, et je crois presque que je pourrai rester tout ce mois ici et peut-être ne partir qu'après Pâques, mais il faudra attendre d'ultérieures nouvelles. En attendant, je suis entièrement prêt, mais je ne partirai pas d'ici que je ne sois sûr de ne pas devoir attendre inutilement dans quelque endroit. Joseph an Leopold

Il vient de m'arriver une singulière nouvelle de Mayence par courrier. L'Electeur, ce fou enragé, vient d'imaginer de vouloir donner un canonicat vacant au second fils du Roi de Prusse, calviniste et âgé de treize années**), et c'est pour le faire coadjuteur. On dit le Roi de Prusse d'intelligence avec le Pape, qui lui donnera *breve eligibilitatis* pour le convertir.

*) Erneuerte Aufzählung der schon in dem Briefe vom 8. Februar erwähnten Begleitung und Dienerschaft der Erzherzoge.

**) Prinz Ludwig, geboren am 5. Nov. 1773, wurde 1793 Coadjutor des Herrenmeisterthums des Johanniterordens, und starb am 28. Dezember 1796.



De Saxe je n'apprends rien; cela est ennuyant et fait bien voir combien il y a de mauvaise volonté. Ce Stutterheim est un des plus acharnés ennemis de la maison; il forge, invente et répand partout les mensonges les plus atroces.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur . . . .

Ce 6 mars 1787.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre du 22 du mois passé avec les papiers qui y étaient joints, dont j'ose vous renvoyer ceux qui regardent les affaires étrangères. J'ai vu la résolution que vous avez prise pour les affaires des évêques d'Allemagne, mais tant que tous ne seront pas d'accord à soutenir et revendiquer de fait les droits qu'ils ont et que Rome leur a usurpés ou extorqués, et qu'on ne prendra pas le parti d'abolir toutes les nonciatures et ne les traiter que comme des simples ministres étrangers sans juridiction quelconque, rien ne sera obtenu. L'obstination et l'entêtement du Pape à ne pas vouloir nommer l'évêque de Laibach archevêque, est inconcevable; il fera faire par quelque mauvais avocat une déduction qui ne finira jamais pour s'excuser, et qui, faite par le jésuite Zaccaria ou le dominicain Mamachi, n'aura pas plus le sens commun que sa défense du livre d'Eybel*) qu'il a publiée si solennel-

*) Joseph Valentin Eybel, früher Professor des Kirchenrechtes in Wien, seit 1779 als Rath bei der Landesbehörde in Linz angestellt. Er starb daselbst im Jahre 1805.

lement; mais il ferait mieux de se souvenir, que dans les premiers siècles de l'Eglise les évêques étaient nommés par le peuple et les représentans des diocèses et commissaires des Souverains, que les Métropolitains les consacraient, et qu'ensuite ils envoyaient seulement une lettre de reconnaissance et catholicité à l'évêque de Rome et puis aux Papes, qui n'ont jamais été que les premiers d'entre eux et jamais leurs maîtres ou souverains spirituels absolus, comme on le prétend à Rome, surtout avec le serment indécent et absurde qu'on y fait prêter aux évêques à leur sacre.

Ce 8 mars 1787.

Très-cher frère. Voici les affaires de la semsine. Joseph an Leopold.
Votre chère lettre, je viens de la recevoir; vous avez parfaitement raison au sujet de Richecourt. J'ai même déjà fait écrire à Thugut, qui est à Paris, pour savoir s'il veut accepter ce poste. J'en attends la réponse par le premier courrier; il y sera très-propre et on ne se moquera pas de lui. Il pourra aussi donner de bons conseils à la Reine, si elle veut l'écouter, puisqu'il a et esprit et connaissances. Quant à Hadrawa*), c'est une si pauvre espèce, et il est plus au service du Roi avec sa vieille qu'au mien; je ne pourrai par conséquent bonnement l'en retirer, mais Thugut se prendra un autre secrétaire et lui n'aura que le nom. Du voysge projeté de la Reine de

*) Norbert Hadrawa, kaiserlicher Legationssecretär in Neapel.

France je ne sais rien encore, et je lui ai écrit pour en être informé, mais je ne puis encore avoir la réponse. Mon voyage par les derniers avis venus de Kiovie pourra encore être un peu remis, et je crois que, si je pars la troisième fête de Pâques, je pourrai encore être avant l'arrivée de l'Impératrice un ou deux jours à Cherson, mais je dépends absolument des nouvelles ultérieures, et je suis tellement prêt, que je puis partir peu d'heures après la lettre d'avis qui m'arrivera.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de tout mon cœur, de même que votre chère épouse . . . .

Ce 12 mars 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je n'ai rien à vous marquer d'intéressant; la neige est revenue ici après que le printemps s'était déjà annoncé. Les mémoires imprimés à Paris de l'assemblée des notables, vous les aurez déjà lus; ils sont singuliers, et beaucoup d'objets sont conformes à ce que j'ai déjà fait et veux faire encore ici, sans y mettre tant d'appareil.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse . . . .

Dans ce moment je reçois votre chère lettre et vos complimens pour ma fête, de même que celles de vos chers fils. Recevez mes remercîmens et embrassez-les, je vous prie, pour leur souvenir de ma part.

Ce 15 mars 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les papiers de la semaine. J'ai reçu votre chère lettre; vous avez parfaitement raison sur ce que vous dites au sujet de l'ensemble qu'il faudrait aux évêques d'Allemagne, mais de la façon que ces places sont occupées, on ne peut en rien espérer de bon. Chacun se laisse guider ou par son intérêt ou par ses entours, qui ont chacun ses vues, et voilà pourquoi tout va de travers. Pour moi, je n'ai aucune nouvelle ultérieure de Kiovie, et par conséquent je reste toujours encore décidé à ne partir qu'après Pâques.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Ce 16 mars 1787.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. Je vous rends mille grâces pour deux de vos chères lettres que j'ai reçues par la poste et par le garde qui est allé à Naples. Je me flatte que vous voudrez bien nous en envoyer encore un avant votre départ pour Cherson, pour lequel je souhaite bien que vous ayez beau temps, bon chemin, et que les affaires avec les Turcs restent tranquilles.

La conduite de l'Electeur de Mayence de donner un canonicat au fils du Roi de Prusse protestant, est inconcevable, mais encore plus celle du Pape qui le lui accorde et lui donnera bref d'éligibilité et tout ce que l'on voudra. Cela ne m'étonne pas avec le Pape présent

qui, ignorant et mené par la France, généralement méprisé et vendant tout pour de l'argent, est entièrement dominé par la haine qu'il a vouée à toute notre maison, dont lui et ses alentours ne se cachent pas, le disant publiquement, et le témoignant dans toutes les affaires d'Allemagne, Pays-Bas, Naples, et jusque dans celles d'Espagne, où vous aurez vu par la relation de Kageneck que le nonce du Pape est mêlé dans l'intrigue pour changer l'ordre de la succession et faire par là du tort aux enfans du Roi de Naples, uniquement parce qu'il a de l'amitié pour vous.

Quant à mes enfans, je vous rends mille grâces de tout ce que vous voulez bien me dire de flatteur pour eux. Je dirige leurs études de façon qu'au printemps de l'année prochaine Ferdinand aura tout fini. Charles et Léopold auront fini leurs études hors le droit, et Joseph ne sera qu'à la moitié des cours qu'il doit faire; tous quatre, mais surtout Ferdinand et Charles, qui craignaient toujours que vous ne les prendriez pas, sont enchantés de venir sous vos ordres et en attendent le moment avec la plus grande impatience . . . . *). Le marquis Manfredini est on ne peut pas plus flatté de la confiance que vous voulez bien avoir en lui, en le laissant en chef pour l'éducation de mes fils. Il leur est on ne peut pas plus attaché et utile, ils l'aiment, l'estiment et ont toute leur confiance en lui; il est droit et honnête, et je réponds qu'il leur sera fort utile et que vous en serez très-content. Le baron Warnsdorf est aussi enchanté de re-

*) Bedeutungslose Details über die Dienstleute der Erzherzoge.

tourner en Allemagne, et en subalterne il est exact à faire son devoir et honnête. Le capitaine Spanocchi a désiré de rester ici à mon service avec les enfans qui me restent, de même que le capitaine Derichs. Je suis fort content de tous les deux, et j'ai été surtout bien aise de garder ici Spanocchi, étant d'une famille distinguée du pays et d'un âge qui a déjà besoin d'un peu plus de repos.

Ce 22 mars 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et suis charmé que les incommodités de vos enfans soient passées, et surtout le mal de gorge de Joseph. Pour ici voici ci-joint les nouvelles du jour. Vous y verrez entre autres qu'enfin l'Electeur de Saxe s'est déterminé à m'annoncer formellement par son résident Clemens, le ministre étant absent en congé, qu'il vous avait écrit pour vous demander votre fille Thérèse en mariage pour son frère Antoine. Il demande le secret jusqu'à ce qu'il ait votre réponse. Vous verrez la réponse que j'y ai fait faire; ne sachant un mot des conditions, je m'en suis rapporté à ce que vous aurez soin de régler pour votre fille, et me suis borné à un compliment amical.

J'attends avec empressement vos nouvelles pour savoir si vous êtes content des conditions, et sur le temps et la façon que ce mariage devra se faire. Pour mon départ rien n'est changé; je n'ai pas reçu des nouvelles ultérieures de Kiovie, et si je n'en reçois, je partirai toujours la troisième fête de Pâques.

Adieu, mon cher ami; présentez mes complimens à votre chère épouse; je lui rends mille grâces pour sa chère lettre et je serai toujours votre . . . .

Ce 5 avril 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Quoique la journée d'aujourd'hui soit bien remplie par les dévotions et fonctions du jeudi saint, néanmoins je ne puis que me réjouir avec vous de la nouvelle assurée que votre fille Thérèse a été demandée par l'Electeur de Saxe pour son frère, et dont vous venez de m'envoyer la lettre. Je vois qu'il n'y a encore rien d'arrangé ni pour son établissement ni pour le temps auquel ce mariage aura lieu, et le voyage, et je crois même que vous aurez encore quelques mois à écrire, vu les distances, jusqu'à ce que tout soit décidé, et par conséquent je serai facilement de retour de Cherson jusqu'à ce que cela ait lieu. Je vous prie de continuer à me donner de vos chères et intéressantes nouvelles, et de me les adresser comme toujours ici, d'où j'ai pris des arrangemens pour qu'ils me parviennent promptement et sûrement. Je pars toujours le 11 de ce mois et je vous joins même une liste de ma marche-route. J'attendrai à Léopol d'avoir la nouvelle positive du départ de l'Impératrice de Kiow. C'est en vous embrassant tendrement, de même que votre chère épouse, que je me dis pour la vie votre . . . .

Ce 9 avril 1787.

Très-cher frère. Voici que je prends tout de bon congé, partant demain soir ou après-demain matin. Continuez-moi vos chères nouvelles qui m'intéressent tant, et restez persuadé de mon inviolable et tendre amitié. Remerciez aussi votre chère épouse de la lettre qu'elle a bien voulu m'écrire pendant votre absence. Je crois que probablement ce ne sera guère avant l'automne, rien n'étant réglé encore, que se pourra célébrer le mariage de votre fille. Si c'était pour la moitié de septembre, où il y a le camp de Prague, cela serait encore plus beau, puisque si elle venait à Prague avec vous, vous verriez l'armée et les nouvelles forteresses et le propriétaire François à la tête de ses carabiniers. Enfin arrangez-le tout à votre commodité et marquez-le moi seulement pour me régler en conséquence. Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse . . . . . Joseph an Leopold.

Léopol, le 23 avril 1787.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre un peu tard, ayant été à faire une tournée à Samosk pour y voir différents nouveaux villages qui y avaient été établis. Je m'empresse à répondre à vos questions. Le mariage de votre fils François avec la Princesse ne se laisse point avancer; tout est disposé pour Pâques, et ils ne pourraient ni loger ni la Princesse aurait son trousseau plus tôt. Le mieux serait si tout se traînerait jusqu'alors, Joseph an Leopold.

et que Thérèse allât à Dresde par Prague, lorsque François irait avec sa femme à Florence. Je suis persuadé que vos fils et votre fille auront bon besoin de votre présence, mais François et la Princesse ne l'auront pas moins, surtout pour entreprendre leur voyage, où il est presque absolument nécessaire qu'ils aient quelqu'un qui les conseille, les décide et les présente. Ainsi, mon cher frère, faites ce qu'il vous plaira. Pour vos fils, dès que vous me l'annoncerez, il n'y aura pas de difficulté de les loger et fournir de tout encore l'été ou l'automne, s'ils viendraient, et à Prague surtout; si c'est en septembre pour le temps du camp, le mariage pourra parfaitement s'y faire. Le reste s'arrangera quand vous aurez des nouvelles de Saxe, et que vous aurez terminé tous les arrangemens avec l'Electeur.

Adieu; je ne sais pas encore le départ de l'Impératrice de Kiow; je suis par conséquent en l'air encore de mes dispositions. Il fait depuis trois jours un froid excessif ici; glace, neige comme en janvier. Adieu . . . .

Cherson, le 15 mai 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. A mon arrivée ici je m'empresse de vous écrire ce peu de lignes pour vous assurer que je me porte avec toute ma suite à merveille, et très-heureux a été notre voyage, sans accident, beau temps, bon chemin, assez passables gîtes; enfin vous, que je voudrais toujours avec moi, en auriez été content, car c'est un genre de pays et de façon d'être qui ne res-

semble pas à un autre connu. L'Impératrice, retardée par les vents dans sa navigation, n'arrivera point de plusieurs jours. Je repars tout de suite en petit équipage pour l'aller rejoindre.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Cherson, le 16 juin 1787.

Très-cher frère. Me voici de retour de ma tournée dans la Crimée avec l'Impératrice. Je viens de la quitter; elle retourne par Moscou et moi je suis venu ici prendre mes gens, que j'avais laissés, et je pars demain par Kaminiec, le long des frontières turques, pour retourner à Léopol et chez moi. Il ne me faudra que quatre jours de Cherson en Galicie par ce chemin. Je suis très-satisfait d'avoir fait cette tournée; j'y ai vu des choses infiniment curieuses et intéressantes. Le temps nous a parfaitement servi; point de chaleurs excessives et beau pourtant. Je me porte à merveille; j'ai été très-content de l'amitié de l'Impératrice, et elle, je crois, de moi. Je vous ferai voir ou vous enverrai mes notates qui sont toutes confuses, puisque je n'avais ni temps ni écrivains avec moi. Tout ce qu'on peut dire, c'est que c'est un beau pays qui attend seulement des bras pour le faire valoir, mais de cette façon ils n'en feront rien. J'ai trouvé plusieurs colons et fabricans étrangers, des Toscans, un jardinier de Pise et Livourne, qui y a encore ses poderi et ses frères, et elle soupire bien d'y retourner. Adieu . . . . Joseph an Leopold.

J'ai trouvé ici votre chère lettre et suis bien charmé qu'enfin le mariage avec le prince Antoine prenne couleur, mais la grossesse de votre chère épouse vraiment m'afflige. Est-il possible de ne pas ménager davantage une femme si précieuse pour vous et vos enfans? Si les fâcheuses histoires des Pays-Bas ne m'empêchent, je serais charmé que même l'automne le mariage puisse se célébrer.

Léopol, le 23 juin 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Dans ce moment j'arrive très-heureusement ici de Cherson en six jours de voyage par un autre chemin plus court le long des frontières turques. Je me porte très-bien; mais j'ai été bien étonné des nouvelles inconcevables que j'ai trouvées ici des Pays-Bas; vous les saurez sans doute et les apprécierez. Je tâcherai de combiner les choses de façon à ne pas perdre dans votre opinion ni dans celle de l'univers. J'en suis vraiment affecté et vous en écrirai bientôt plus au long. En attendant je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur.

Vienne, le 6 juillet 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Je vous envoie ce courrier pour vous mettre au fait en détail de tout ce qui vient de se passer depuis mon absence aux Pays-Bas. C'est d'un genre sans exemple et de la plus grande importance pour la monarchie. Il ne s'agit plus de leur constitution ou

de remettre les choses telles qu'elles avaient été il y a six mois. Non; échauffés par la réussite vis-à-vis du gouvernement dans toutes leurs demandes, voyant qu'ils sont les maîtres, ils veulent se rendre indépendants, ou autant vaut, en faisant une nouvelle constitution et en voulant que je donne plein pouvoir à Leurs Altesses Royales et au gouvernement, qui n'ont fait que des sottises et qui sont intimidés et leurs prisonniers, de traiter là-dessus définitivement avec eux sous la garantie de deux puissances étrangères qu'ils ne nomment point. Je vous laisse juger si je pourrais jamais me prêter à une chose pareille. Vous verrez par la lettre très-modérée que j'ai écrite aux Etats de Brabant la porte ouverte que je leur ai laissée et que, si, comme il est probable, ils ne l'acceptent point et n'envoient point les députés, ils se mettront au moins parfaitement dans leur tort. J'ai fait en attendant leur réponse les dispositions que vous trouverez également pour la marche du corps nécessaire. Les rapports du prince Kaunitz en originaux vous informeront en détail, et mes lettres. Je vous laisse juger, mon cher ami, de ma peine. Je suis le seul qui tient bon et qui doit tout faire. On ne se remue pas plus à la chancellerie d'Etat que s'il n'y avait rien. D'aide je n'en ai point, comme vous savez. Les réponses, les lettres, je les ai dû toutes coucher moi-même. Quelle affreuse chose qu'une rébellion dans l'éloignement, et devoir perdre en triomphant. Je me soumets néanmoins à mon malheureux sort, et j'y irai en personne pour être à même de faire finir le plus tôt possible cette malheureuse et destructive guerre intestine. Jamais rien ne m'a accablé

à un tel point; c'est une douleur mêlée d'offense qui ne se peut décrire. Comme je ne puis plus m'absenter, hors pour partir, quand l'armée arrivera aux Pays-Bas, j'ai aussi contremandé tous les camps, et par conséquent il faut changer le projet du mariage de votre fille à faire à Prague, car je ne pourrais en être, et si vous ne venez pas non plus, cela serait impossible; il faudra donc faire le mariage par procuration à Florence ou le traîner jusqu'au printemps, où vous auriez plus de loisir et jusqu'où les affaires pourront être éclairées des Pays-Bas. Il en est de même de vos quatre fils; dans cette bagarre et mon absence ils ne pourraient venir ici; il faudra donc tout remettre au printemps, et alors la chose devra être décidée. Ou soumettre ou périr, voilà ma devise, et si les forces que je viens de commander ne suffisent pas, j'enverrai d'autres. Je souhaite, mon cher frère, que vous approuviez le parti que j'ai pris; il est le seul et l'unique, si l'on ne veut faire détacher les Pays-Bas de la maison d'Autriche, car les esprits sont tournés à cela, et ils ont mis en esclavage troupes et gouvernement, et sans doute qu'argent, artillerie, munition, tout sera pris par la négligence et la pusillanimité du gouvernement, qui n'a rien rassemblé à temps et a tout laissé à l'abandon. Ma situation n'est pas à décrire, mais mon courage me soutient.

Adieu; présentez mes complimens à votre chère épouse. Si vous voulez me répondre tout de suite, vous pouvez me renvoyer ce courrier au lieu de le faire passer à Naples; les dépêches pour la Reine peuvent être envoyées par le courrier d'Espagne. Adieu . . . .

Ce 9 juillet 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis que vous annoncer la bonne reçue de votre chère lettre. Quant au mariage de votre fille, je vous ai marqué par le courrier mes embarras. Au mois d'octobre, de ces trois choses il en doit arriver une: les députés des Etats viendront à Vienne, je dois donc m'y trouver; ils capituleront pour venir, je ne puis donc m'absenter un moment d'ici, où je suis le seul qui tient tout ensemble; ou enfin ils s'y refusent, ils déclarent l'indépendance, ils lèvent l'étendard de la révolte, et alors il faut que je me rende avec l'armée aux Pays-Bas. Il m'est donc impossible de pouvoir espérer ou imaginer de me rendre cette année à Prague. Comme vous ne pouvez venir à cause de votre chère épouse, vous sentez bien que sans l'un des deux cela ne peut se faire. Il faut donc arranger avec la Cour de Saxe, ou de faire le mariage à Florence, ce qui serait le plus naturel, en la faisant voyager incognito avec votre Cour et la mienne jusqu'aux frontières de Saxe. Il n'y aurait donc que Marcolini ou un autre ministre de sa part à envoyer comme témoin, ou enfin le remettre pour le printemps, ou même le déterminer, ce mariage, par procuration à Vienne, où je pourrais peut-être être présent. Dans tous les cas, si cela se fait ici, François fera les fonctions, et à Florence ce pourra être Ferdinand. Je suis au désespoir que ces malheureuses histoires des Pays-Bas, qui me rongent sans cela de peine, vous occasionnent aussi cette confusion, mais

je suis un homme de l'Etat, et je dois par conséquent me destiner avant tout à son service.

Les conditions dont vous me faites mention, je les trouve très-généreuses de votre part, mais la Saxe ne fait pas de grands efforts. Dix mille florins est bien peu de chose pour une princesse l'année. J'imagine que vous aurez soin que la dot que vous lui donnez soit placée dans quelque fonds public ou chez moi ou en Toscane, pour qu'on ne puisse l'engager à l'avancer ou à y toucher que de notre avis, car les Saxons sont désireux d'argent, et pour des promesses d'un plus haut intérêt il ne faut pas perdre la certitude du capital, et votre fille doit être bien sûre de pouvoir comme veuve revenir, s'établir là où bon lui semblera. Les personnes de sa suite me paraissent très-bien; je ne connais pas M[me] Bolland; mais croyez-vous que la Colloredo*) voudrait jouer un rôle secondaire avec cette femme?

Quant à la route, je crois celle que vous préférerez égale; par Mantoue et le Tyrol, elle serait plus dans nos Etats et elle verrait mes soeurs en passant. A Vienne, de l'une ou l'autre façon, soit qu'elle s'y marie ou qu'elle y arrive déjà mariée, je crois qu'il sera convenable qu'elle s'arrête une quinzaine de jours. Il faudrait donc qu'elle parte à la moitié de septembre au plus tard, pour arriver vers la fin d'octobre à Dresde. Il serait préférable que, pour les chemins, elle parte les premiers jours de septembre, pour arriver à la moitié d'octobre, car je

*) Maria Eleonora, geborne Gräfin Wrbna, Gemalin des Grafen Franz Colloredo, Ajo des Erzherzogs Franz.

compte à peu près douze jours de voyage, douze à quinze jours de séjour à Vienne, et au moins cinq jours ou six pour aller de Vienne à Peterswalde, sur les frontières de la Saxe. Vous déduirez de là le temps qu'elle devra partir de Florence. Marquez-moi le chemin que vous choisirez, et le temps à peu près qu'elle arrivera ou à Ala ou à Gradisca, et alors avec le nombre de chevaux qu'elle a besoin à chaque station, je réglerai le tout. J'enverrai cuisine, service, domestiques, masculins s'entend, à mes frontières, et les vôtres, si vous le voulez, pourront retourner ou continuer comme bon vous semblera. Si vous envoyez d'avance des équipages ou des malles du trousseau, ils pourront être adressés à la Bourg, où vos vetturini pourront les déposer, et je les ferai passer avec sûreté par des rouliers à Dresde.

Je vous envoie, mon cher ami, cette estafette pour que vous soyez plus tôt au fait de tout et puissiez vous arranger en conséquence. J'en fais en même temps prévenir l'Electeur par mon ministre, savoir que, vu les circonstances, il ne pouvait plus être question de célébrer le mariage par procuration à Prague, et qu'il fallait choisir entre Florence, qui serait le plus convenable, ou Vienne, et que néanmoins elle pourrait voyager incognito, sans cérémonie, étant en famille.

Adieu, je vous embrasse et vous prie de présenter mes hommages à votre chère épouse . . . .

———

Ce 19 juillet 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Je vous joins ici les nouvelles de la semaine. Celles des Pays-Bas sont encore douteuses, quoiqu'elles s'approchent un peu plus de la raison et de la convenance. Il faut voir ce qu'ils décideront pour les députés; en attendant j'ai fait changer en cela avantageusement par ma fermeté, entremêlée de bonté, la face des choses, que la première effervescence est passée, que le militaire est instruit et décidé à se réunir et à se battre s'il le faut, que le gouvernement a eu un démenti formel, que les Etats commencent à avoir peur, lorsque auparavant ils voyaient qu'on avait peur d'eux, que dans le monde leurs fanfaronnades seront mises à découvert, qu'enfin la perte des caisses de l'artillerie, des munitions que le gouvernement assurait pour certaine, est mise sans des accidens imprévoyables en sûreté. En attendant je continue pourtant mes dispositions, et les troupes destinées à y marcher se rassemblent en trois colonnes sur les frontières. J'attends dans peu un courrier décisif, et je puis en attendant être content de la situation du moment. Quant au Pape et aux prêtres et moines, je vois bien qu'ils y influent beaucoup, mais leur tour viendra; en attendant que j'ai un peu disposé les esprits fanatiques, il faudra avoir patience.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur; croyez-moi pour la vie votre . . . .

Ce 19 juillet 1787.

Très cher frère. J'ai reçu le 15 au matin le garde que vous avez bien voulu m'envoyer avec votre longue lettre du 6 de ce mois, et les deux considérables et importants paquets qui y étaient joints. J'ose vous renvoyer ci-joint ceux qui regardent les affaires étrangères et les affaires des Pays-Bas, ayant gardé à l'ordinaire les résolutions sur les affaires internes. Le garde ayant été malade en chemin, je l'ai fait reposer ici quatre jours et vous le renvoie directement à Vienne, pour pouvoir vous renvoyer plus promptement et plus sûrement ces importants papiers, et profitant en cela de votre permission, qui m'assure qu'il n'a rien d'important pour Naples, j'y ai envoyé un de mes gens avec les dépêches dont il était chargé, me flattant que dans peu vous voudrez bien m'envoyer un autre courrier pour continuer à me tenir informé de la façon dont les importantes affaires des Pays-Bas finiront. Leopold an Joseph.

J'ai lu tous les papiers qui y sont relatifs, et j'ose croire que toute cette affaire n'est pas l'effervescence du moment, mais est une chose préparée, disposée et concertée de longue main, fomentée sous-main visiblement par la France, qui s'est servie de la guerre avec la Hollande et de l'échange projeté des Pays-Bas, pour indisposer peu à peu par ses émissaires la nation, et surtout par la Cour de Rome, dont le Pape et le secrétaire d'Etat Buoncompagni*) avec leurs créatures se vantent

*) Der Cardinaldiacon und Staatssecretär Ignazio Buoncompagni.

publiquement de la haine qu'ils ont vouée à vous et à notre famille, se vantant de fomenter des soulèvemens pour vous causer de l'embarras, et se servant à cet effet des prêtres et moines, mais surtout des Capucins et de la voie du confessionnal, pour ameuter le bas peuple sous prétexte de zèle de religion, tandis qu'eux sont les premiers à afficher publiquement de n'en avoir aucune. Par les demandes mêmes des députés, qui roulent surtout sur le rétablissement des églises, confréries, jubilés, processions, le rétablissement des couvents supprimés, le retour des deux gardiens des Capucins et autres choses semblables, on voit quels sont les objets qui tiennent à coeur au peuple. Rome a animé tout ce feu pour troubler les affaires de l'Allemagne et empêcher la continuation des réformes qu'à votre exemple les évêques y voulaient faire, pour se soustraire des abus d'autorité de Rome, et des escroqueries d'argent que cette Cour fait continuellement. Ce qui m'a le plus étonné, c'est que les députés des Etats ne demandent pas seulement le redressement de quelques griefs en particulier. Ils se plaignent de tout, ils sont mécontents de tout le système, de tous les ministres; ils croient, feignent de craindre et soupçonnent les choses les plus absurdes, dans toutes les démarches du gouvernement; même lorsqu'on leur a accordé et publié tout ce qu'ils voulaient, ils ne sont pas contents. Ils cherchent à tout expliquer en mal, à y chercher des prétextes pour continuer à être mécontents, enfin ils cherchent querelle, surtout paraissent décidés et résolus à vouloir rompre, se rendre indépendants et chercher chicane au gouvernement et à faire des demandes

toujours plus fortes et excessives, afin qu'on ne puisse pas les leur accorder et qu'ils aient le prétexte du refus pour autoriser leur révolte ouverte, déjà concertée et résolue, et sur laquelle ils ne parleraient pas si haut qu'ils le font, s'ils n'avaient pas des espoirs fondés d'être soutenus et protégés par des voisins ou prétendus alliés. J'avoue qu'il n'y a pas d'exemple dans l'histoire d'une affaire semblable. Le comble du malheur, si cela n'a pas été fait exprès, est que cette affaire a éclaté justement pendant votre voyage de Cherson, qu'éloigné à une si grande distance de la capitale, vous n'avez pas pu donner vos ordres à temps pour y remédier dès le commencement, et que le gouvernement n'a pas eu le temps ou le courage de pouvoir remédier sur les lieux. Le pays était sans troupes, hors des régimens nationaux éparpillés dans les garnisons, composés d'étrangers et pas trop disciplinés ni subordonnés. La marche des troupes aurait dégarni les villes de province, exposé à les perdre les magasins et les caisses et aurait servi de prétexte pour le soulèvement général. Le gouvernement a cédé, n'osant pas prendre sur lui de prendre des mesures capables à faire soulever tout le pays. Le peuple, à mesure qu'il a vu le gouvernement disposé à céder, a toujours été plus insolent et a formé de plus fortes prétentions. La chose a pris corps, et à présent tous les états et classes de personnes se sont unis et ont pris parti et un système et des mesures conséquentes, suivies et réfléchies, ce qui rend toujours l'affaire plus sérieuse et dangereuse, d'autant plus qu'au cas qu'aucun accommodement ne puisse avoir lieu, et qu'il soit nécessaire de recourir à la force, les

Pays-Bas, par leur voisinage avec la Hollande, la France et l'Angleterre, auront tout le temps nécessaire pour émigrer avec leurs capitaux, fonds, et surtout les négocians pour s'établir dans ces autres pays et éviter les risques d'une guerre civile avec un préjudice perpétuel et constant pour le pays et le peuple, et les malintentionnés auront toujours plusieurs mois à se préparer pour la résistance, à piller les caisses et effets royaux, et à se procurer les appuis et secours des puissances voisines, soit en accédant à l'union des provinces unies, soit en se jetant entre les bras de la France, et implorant son secours pour former une seconde géniture aux fils du comte d'Artois, avant que les troupes puissent y entrer en force, lesquelles trouveraient ensuite bien de la peine à subsister, et devant servir dans une guerre civile, cela n'entraînerait qu'une guerre générale funeste à la monarchie, ou une guerre civile longue, très-coûteuse et ruineuse, et qui finirait par réduire le pays, mais en le dévastant, l'appauvrissant et le ruinant pour une longue suite d'années, et obligeant même ensuite à y tenir toujours une armée avec de grands frais et dépenses. Tout cela posé, il serait bien à désirer que cette malheureuse affaire puisse s'accommoder convenablement, au moins en traitant et traînant l'affaire en longueur, sans avoir besoin de troupes ni de forces, pour laisser passer la première effervescence du peuple. A cet effet je crois l'unique moyen la lettre que vous avez écrite aux Etats, et la proposition que vous leur faites d'envoyer leurs députés à Vienne pour y traiter, en y faisant venir en même temps le prince, ma soeur et le ministre. Cette

démarche sera la pierre de touche, à laquelle vous reconnaîtrez leurs intentions. Si cette lettre tranquillise le public, si les députés viennent et commencent à traiter de bonne foi et exposer leurs griefs, je me flatterai qu'ils sont de bonne foi et que l'affaire allant en longueur, le premier feu s'amortira et tout pourra s'accommoder, mais que si, comme à vous dire la vérité, je le crains, ils ne désirent point de s'accommoder, mais ne cherchent qu'un prétexte pour rompre tout à fait, alors ils ne voudront point envoyer des députés, ils exigeront qu'avant tout vous approuviez absolument et simplement tout ce qu'ils ont déjà extorqué au gouvernement, et qu'on les a flattés que vous approuveriez entièrement, et ils ne laisseront pas partir le prince et ma soeur, et se porteront même à quelque violence, et alors je crains bien, vu l'état des choses, qu'une fois le premier pas éclatant et violent fait, il n'y aura plus d'espoir que de les réduire par la force, ce que je considère de toute façon comme un vrai malheur et calamité pour la monarchie, et une perte, sinon totale, au moins en grande partie, par leur détérioration d'une si belle, riche et importante partie de la monarchie.

Attaché comme je vous le suis personnellement, et connaissant votre façon de penser, votre activité, vos travaux, et les peines que vous vous donnez pour faire le bien, faire bien aller les affaires et le bonheur de vos sujets, vous pourrez aisément vous figurer combien sincèrement je partage les justes peines, chagrins et inquiétudes que cette affaire vous doit causer, et l'agitation et affliction dont je vois les expressions les plus fortes dans

votre lettre. Vous n'avez d'ailleurs que peu ou point d'employés qui vous secondent dans votre esprit et vos vues, et qui facilitent votre travail, et c'est surtout dans ces sortes d'occasions qu'on voit souvent qu'ils sont bien aises, lorsqu'on est embarrassé et qu'on a des affaires bien désagréables sur les bras; enfin croyez, je vous prie, que je connais bien tous les désagrémens de votre présente situation, et que je la partage bien sincèrement de toutes façons, considérant surtout les suites que cette affaire peut avoir, et pour le mauvais exemple dans les autres provinces, et pour la considération politique de votre personne et de la monarchie dans toute l'Europe, et pour l'avenir.

Oserais-je vous prier de vouloir bien continuer à me faire informer des suites qu'aura cette importante affaire, si le prince et ma soeur auront pu partir, si les députés viendront ou non à Vienne, et si la marche des troupes sera nécessaire, et permettez en même temps que je vous prie de ménager votre santé et sensibilité surtout dans cette occasion, où vous en aurez plus besoin que de coutume.

Quant à mes fils, ils seront à vos ordres quand vous les voudrez. Il est bien naturel que dans les circonstances présentes vous ne les vouliez qu'au printemps prochain, et j'aurai alors moi-même le bonheur de vous les amener.

Quant à ma fille Thérèse, comme de Saxe on presse beaucoup pour célébrer ce mariage au mois d'octobre, et que tout est déjà arrangé pour ce temps, je crois qu'il serait peu convenable de différer cette affaire au printemps prochain. Vos raisons sont trop justes pour ne plus faire le mariage à Prague, surtout si vous n'y étiez

pas, et il serait également alors peu convenable que ma fille passe par Vienne. Si vous l'approuvez, je compterais donc écrire à l'Electeur pour lui proposer de faire le mariage de ma fille à Florence, d'y envoyer son commissaire et la suite qu'il lui destinerait. Je la lui consignerais à Florence, et elle ferait le voyage sans fonctions ni cérémonies de consignations, etc., de la façon que l'Electeur le jugerait le plus convenable. Si vous approuvez cette idée de ma part, je vous supplie de me le faire savoir tout de suite, pour que je puisse d'abord le proposer à l'Electeur qui, je crois, n'y fera pas de difficulté, cela étant bien moins embarrassant et dispendieux que de faire le voyage en public, et la consigne en quelque ville ou pays étranger.

Après avoir écrit ma lettre jusqu'à ce passage, je reçois par estafette votre chère lettre du 9 de ce mois, qui m'est une nouvelle preuve de la bonté avec laquelle vous vous intéressez à tout ce qui me regarde, par la promptitude avec laquelle, quoique accablé d'affaires dans le moment présent, vous avez d'abord voulu répondre par estafette et en détail à ce qui regarde le mariage de ma Thérèse. Je suis enchanté que, comme vous verrez par ce que je vous avais déjà écrit sur ce point avant de recevoir votre dernière lettre, j'avais déjà prévenu votre décision en vous proposant de faire le mariage à Florence, et de la faire voyager incognito par Vienne aux confins. Je ne croyais pas alors qu'il convenait qu'elle allât par Vienne, comme vous n'y étiez pas, mais à présent je suis entièrement d'accord comme vous voulez bien me le proposer Je vous rends bien des grâces que,

pour gagner du temps, vous ayez bien voulu faire faire la même proposition directement à l'Electeur de Saxe, auquel j'écris par ce même courrier en conséquence, et me flatte qu'il n'y fera pas de difficulté. Le mariage se ferait à Florence, où mon fils Ferdinand représenterait l'époux, et l'Electeur pourra envoyer un commissaire qu'il jugera à propos pour y assister. La fonction pourrait se faire le 8 de septembre, et elle partirait le 12 ou le 15 d'ici, mettrait dix ou douze jours à aller à Vienne, s'y arrêterait une quinzaine de jours ou autant que vous le jugerez à propos, mettrait cinq ou six jours à aller jusqu'aux confins de la Bohème, et ne serait que vers le 15 ou 20 d'octobre à Dresde, ce qui est ce que l'Electeur désirait. En conséquence de la permission que vous m'accordez, que ma fille voie nos soeurs en chemin, je lui ferai prendre la route du Tyrol, et vous enverrai ci-joint la note des voitures et personnes de service qu'elle aura avec elle, et des chevaux dont elle aura besoin, vous priant de vouloir bien permettre qu'elle puisse aller avec mes gens de service, domestiques, cuisiniers jusqu'à Vienne. Cela la gênera et embarrassera moins, et ils pourront revenir de Vienne ici, déjà que vous voulez avoir la bonté de la faire accompagner par des gens à vous ensuite aux confins. Quant à son trousseau et à ses équipages, je les enverrai directement par des agresti à Vienne, selon vos ordres.

Quant aux personnes qui l'accompagneront, je crois que Thurn s'en chargera volontiers et Mme Bolland, dont je suis persuadé que vous serez content quand vous la connaîtrez, et quant à prier Mme Colloredo de l'accom-

pagner à Vienne et jusqu'aux confins, je suis persuadé qu'elle n'y fera pas la moindre difficulté, étant très-bien avec Mme Bolland. Quant aux conditions de mariage, il est vrai que dix mille florins par an ne sont pas grand' chose, mais l'Electeur a fait voir que c'étaient les mêmes conditions qu'on avait faites à la première épouse*) du prince Antoine, fille du Roi de Sardaigne, et il ne m'a pas paru de vouloir exiger davantage. Quant au cas de devenir veuve, il est stipulé expressément dans le contrat qu'elle sera en pleine liberté de pouvoir se retirer et vivre où elle voudra, et pour la dot je la lui donne en obligations de banque de Vienne, et je tâcherai d'arranger cela de façon qu'elle puisse les y laisser pour être sûre du capital, parce qu'il me paraît qu'on exigeait quo la dot fût payée en argent comptant en Saxe.

Ma femme compte d'envoyer à Vienne seulement la partie du trousseau et habits dont ma fille aura besoin à Vienne et en voyage, envoyant tout le reste directement en Saxe pour ne pas être obligé à le dépaqueter sans nécessité. Quant à Mme Colloredo, ma femme lui a déjà écrit pour lui proposer d'accompagner ma fille à Vienne et de là aux confins avec Mme Bolland, mais nous sommes presque sûrs qu'elle l'acceptera. Oserais-je vous prier d'ordonner que la lettre ci-jointe pour l'Electeur de Saxe lui soit envoyée sûrement et promptement, contenant les points sur le mariage de ma fille en conséquence de vos ordres?

---

*) Caroline, Prinzessin von Sardinien, geb. 1764, gest. 1782.

Au moment que j'allais envoyer cette lettre, j'apprends de Rome que l'on s'y vante que, par le moyen des moines et surtout des ex-jésuites, on fera entièrement révolter les Pays-Bas pour donner un exemple de ce que risquent les souverains à toucher aux moines et aux affaires de Rome, et pour se venger du renvoi du Nonce de Bruxelles. En attendant les courriers de Berlin à Rome sont continuels, et on se vante qu'on cherche à vous susciter des ennemis aussi de ce côté-là, et le Pape et le Cardinal Buoncompagni ont des sessions continuelles avec le marquis Lucchesini*), et se sont mis en correspondance directe avec le Roi. Il y a trois jours qu'un chasseur du Roi est passé ici en courrier pour Rome, qui a été arrêté à Mantoue à son passage comme suspect, s'étant donné pour voyageur sans passeport; il a été obligé ensuite de se faire connaître.

Les lettres particulières d'aujourd'hui des négocians des Pays-Bas assurent que le 6 il y a eu une émeute à Bruxelles, qu'on y a arrêté le prince et la Marie qui voulaient partir, et que les Etats n'avaient plus d'autorité, le peuple faisant ce qu'il voulait, dirigé par des moines, et qu'ils avaient fixé le 12 ou le 15 juillet de déclarer formellement leur indépendance et de se jeter entre les bras de la France, qui assemble à Givet un camp de seize mille hommes commandés par M. de Rochambeau**). Je me flatte et souhaite bien que tout cela ne soit pas

*) Der bekannte preussische Diplomat Hieronymus Marquis Lucchesini.

**) Johann Baptist Graf Rochambeau, berühmt durch seine Betheiligung am nordamerikanischen Freiheitskriege.

vrai, et désire ardemment d'être bientôt tiré de cette incertitude par les nouvelles positives que vous voudrez bien me faire savoir de vos résolutions et de ce qui se sera passé, ceci étant trop intéressant pour qui vous est attaché comme moi de toutes façons. Ce serait bien à présent le moment où la Russie devrait et pourrait montrer si son amitié, sincérité et bonne volonté pour vous sont sincères et efficaces.

Pardonnez à mon attachement cette longue lettre et digression, et soyez persuadé du sincère, tendre et respectueux attachement avec lequel je serai toute ma vie . . . .

Ce 22 juillet 1787.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et j'espère que mon courrier, malgré l'accident qu'il a eu en Tyrol et qui l'a obligé de s'arrêter à Mantoue, sera arrivé heureusement chez vous. Rien de déterminé encore des Pays-Bas; j'attends un courrier à tout moment, pour savoir si les députés que j'ai demandés, viendront ou non. En attendant le gouvernement qui entasse sottise sur sottise, leur a encore écrit d'un style si pitoyable que cela tourne l'estomac, et ma soeur avec le prince et Belgiojoso ont différé derechef leur départ, de façon que je ne sais plus rien de leur départ. Non plus les nouvelles de la France sont très-satisfaisantes, et pour la prêtraille il est bien sûr qu'elle y est pour beaucoup. Joseph an Leopold

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse. . . . .

Ce 26 juillet 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu hier le courrier que vous m'avez renvoyé. Je puis vous dire aujourd'hui que l'envoi des députés a été unanimement décidé le 18 à Bruxelles, comme vous verrez de la lettre ci-jointe de ma soeur et du gouvernement. Elle-même arrivera à dîner ici aujourd'hui, ayant couché à St-Pölten. J'ai été enchanté de tout l'intérêt que vous m'avez témoigné par votre chère lettre, et de la justesse avec laquelle vous avez saisi tous les objets. Je vous tiendrai exactement au courant de tout ce qui se passera. Jusqu'à présent je crois avoir encore depuis le moment que j'ai parlé et agi, fait tout ce qu'il y avait de plus convenable pour le moment.

Je vous joins ici les différentes pièces de la semaine; vous verrez entre autres une lettre de la Reine de France, une du comte Mercy, qui contiennent des assurances si positives et si naturelles que l'on ne peut oser en douter. Le Roi de Prusse, comme vous verrez également, vient de me faire donner part du rassemblage de troupes, qu'il a disposées au secours du Stadhouder à Cleve. La façon en est très-amicale, et il y a à espérer que cette démarche le brouillera avec la France, ce qui sera toujours bon.

Au sujet du mariage de votre fille, j'ai tout de suite fait partir votre lettre pour l'Electeur par estafette, et je vous joins ici copie de la note ministerielle que Stutterheim a remise en réponse de ce que directement j'avais

fait parvenir à l'Electeur à ce sujet. Les choses paraissent donc par là prêtes à être arrangées. Pour le voyage et le temps de l'arrivée de la Thérèse ici et pour sa suite je trouve tout à merveille, et vous prie *mutatis mutandis* de vous arranger selon votre convenance. La route du Tyrol que vous avez choisie, fera grand plaisir à mes soeurs. François sera de retour avant son arrivée, et quelconque chose qui arrive, je serai encore à Vienne à la fin de septembre ou au commencement d'octobre pour l'y recevoir.

Adieu; présentez mes respects à votre chère épouse et croyez-moi, en vous embrassant tendrement et pour la vie, votre . . . .

Dans ce moment vient d'arriver ma soeur et le prince en parfaite santé. Elle a bon visage et dit seulement souffrir de rhumatisme parfois à la hanche. Belgiojoso arrivera demain, et les députés au nombre de quarante dans la quinzaine.

Ce 1[er] août 1787.

Très-cher frère. J'ai vu avec le plaisir le plus sincère par votre chère lettre du 19 du mois passé, que les affaires des Pays-Bas prennent un meilleur pli, et me flatte que vous ne serez plus obligé d'y faire marcher des troupes. On voit que votre lettre aux Etats (qui en vérité ne pouvait être ni plus modérée, ni plus convenable) a fait l'effet désiré, qu'elle leur a ouvert les yeux et les a fait revenir du fanatisme et aveuglement dans lesquels les prêtres et les Leopold an Joseph.

moines, chargés de la Cour de Rome, les avaient plongés. Dès qu'ils donnent du temps, qu'ils réfléchissent, voient qu'on n'a pas peur d'eux, qu'on peut et veut agir avec rigueur, et qu'on s'en abstient seulement pour leur bien, et qu'ils sont sûrs de n'être pas appuyés par la France, que les caisses sont assurées de même que l'artillerie, et que les troupes sont disposées à faire leur devoir, comme vous me l'écrivez, tout est gagné. Je crois qu'ils ont laissé partir tranquillement les gouverneurs, et qu'ils sont déjà résolus à envoyer des députés. Quand on est parvenu à ce point, et qu'on commence à mettre l'affaire en délibération, le feu est passé et tout est fini, et j'ose vous en faire mon sincère compliment, quoique je connaisse bien que l'ouvrage et les suites de cette affaire seront longues, ennuyantes et délicates, pour ménager les esprits en les accoutumant à l'obéissance, en ne cédant pas sur bien des points, sur lesquels on ne peut pas céder, et pour déraciner les mauvaises impressions que ces affaires auront laissées dans l'esprit du peuple: le fanatisme, l'esprit de défiance du gouvernement, et déraciner et éloigner les personnes ou corps qui les auront fomentées, et étouffer par là le germe de toute autre affaire semblable pour l'avenir, en remettant sur le pied ordonné ci-devant tout ce qui a été changé arbitrairement par le peuple, et leur a été accordé dans cette occasion.

J'ose vous prier de continuer à me faire savoir comment ces affaires finiront, qui sont trop importantes de toutes façons pour ne pas m'intéresser infiniment. J'ose vous renvoyer les papiers accoutumés, et une copie

de lettre du comte Trauttmansdorff*), qui m'avait été envoyée par méprise.

Nous attendons toujours ici les réponses décisives de Saxe, d'où je n'ai pas eu de lettres depuis six semaines et depuis celles dont je vous ai rendu compte, lorsque vous étiez à Cherson.

De Naples je crois que nous aurons dans peu de jours les nouvelles des couches de la Reine, qui a dû encore se faire saigner par précaution.

Le parti espagnol de Rome avec Azzara**) à la tête, poussé par le comte de Florida-Blanca, continue toujours à inquiéter et faire la petite guerre à la Reine et au général Acton, qui s'en inquiète beaucoup, engageant des officiers à quitter le service. Vous aurez déjà su que la princesse de Yaci, dame de Cour d'Espagne, a été arrêtée, lorsqu'elle voulait y aller de Naples, et enfermée dans un couvent, le prince Caraffa Colubrano, colonel au service d'Espagne, exilé de Naples, son frère mis dans un château, le prince de Marsico, ministre de Naples à Turin, rappelé et envoyé en Danemarc. Comme tout cela intéresse les plus grandes familles de Naples, cela fait beaucoup de bruit et du tort à la Reine. L'accommodement de la Cour de Naples avec celle de Rome en affaires ecclésiastiques a manqué, et Galeppi, malgré sa douceur, sa bassesse et ses intrigues, retournera à

*) Graf Ferdinand Trauttmansdorff, geb. 1749, bevollmächtigter Minister in den österreichischen Niederlanden. Im Jahre 1805 in den Reichsfürstenstand erhoben, starb er 1827.

**) Joseph Nicolaus d'Azzara, geboren 1731, Botschafter Spaniens in Rom und als Kunstfreund bekannt. Er starb im J. 1804.

Rome, sans avoir rien conclu. A Rome le mécontentement est universel, l'humeur du Saint-Père est toujours pire, et il n'y a sortes d'avanies, d'injustices, ni de violences qui ne se fassent pour faire avoir de l'argent au neveu. Le manque des espèces est général, les marais pontins sont dans leur premier état, et le moment de la banqueroute des monts et de la chambre apostolique est bien proche. Le Pape et le Cardinal Buoncompagni intriguent avec la France pour les affaires de Naples, avec l'Espagne pour fomenter la division entre le père et le fils, et avec le Roi de Prusse par le moyen du marquis Lucchesini, qui reçoit continuellement des courriers du Roi avec des lettres de main propre du Roi pour le Pape, pour vous susciter des embarras en Allemagne. Le triomphe et la joie indécente, avec laquelle à Rome on exalte la conduite des habitans des Pays-Bas, et on se vante de les avoir fomentés et procurés, pour vous causer de l'embarras, scandalise même les étrangers les plus indifférents.

Ma femme qui avance heureusement dans sa grossesse, vous présente ses respects, mais je vous prie d'être persuadé . . . .

Ce 2 août 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Je vous annonce la bonne reçue de votre chère lettre, et je vous joins ici les objets courants du moment. Ma lettre au général Murray*) et sa réussite

*) Joseph Jakob Graf Murray, Feldzeugmeister, commandirender General und damals interimistischer Statthalter der Niederlande.

décidera sur quoi il faut compter, et donnera un grand jour sur leurs vues, projets et mauvaises ou bonnes intentions. Les députés arriveront ici vers le 12 ou 13 de ce mois. Je crois toujours qu'après bien des criailleries l'assemblage des troupes aura néanmoins lieu, car il me paraît qu'on commence à avoir peur, et c'est un moyen dont je puis me servir avec avantage, car si quelqu'un tirerait avantage de l'impertinence, on ne serait jamais sûr que cela ne recommence, mais comme cela, s'ils se convainquent du poids de l'autorité, alors ils goûteront tous les bienfaits qu'on leur fera, et les recevront pour grâce.

Ma soeur et le prince vont et viennent; ils font la vie qui lenr plaît. Je loge à l'Augarten; c'est le seul moyen de vivre en tranquillité, et pour moi nous nous voyons presque tous les jours, et j'évite autant que possible de parler des choses qui sont arrivées, car les faits ont prouvé combien ils avaient mal vu, mal combiné et mal agi, et ce qu'il y aura à disposer pour l'avenir, je ne puis le prévoir et me réglerai uniquement après les circonstances et la convenance de l'Etat.

Adieu; je vous embrasse de même que votre chère épouse . . . .

Ce 6 août 1787.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et la liste des bijoux qu'aura votre fille Thérèse. En vérité, il y en a une si grande quantité, qu'il faudra vraiment étudier pour trouver quelque chose qu'elle n'a pas. Le Joseph an Leopold.

ministre de Saxe actuellement à Vienne, M. de Schönfeld*), est nommé de sa Cour pour aller à Florence et pour accompagner ensuite votre fille jusqu'en Saxe. Je suis charmé qu'on l'ait choisi; c'est un très-joli homme, sage, point chicaneur et, hors une singulière voix rauque, tout à fait aimable en société. L'on assure que l'Electeur n'attend votre fille que pour le 15 ou 16 d'octobre; par conséquent elle ne partirait de Vienne que le 10, et par conséquent vous réglerez son départ et le jour du mariage en conséquence, pour qu'elle arrive ici les derniers jours de septembre.

Des Pays-Bas il n'y a rien de nouveau; les députés arriveront le 12, les régimens défilent tous sur les frontières, et tout le corps va être prêt à partir. Il paraît que la raison commence à reprendre, et que la peur succède à l'impertinence; il faudra voir jusqu'au bout.

Je vous embrasse en attendant, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Je vous joins ici un projet de voyage pour votre fille; marquez-moi, je vous prie, si vous l'approuvez.

Ce 7 août 1787.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre du 26 du mois passé avec les papiers y joints,

*) Johann Hilmar Adolph von Schönfeld, sächsischer Gesandter in Wien, wurde im J. 1788 von Joseph II. in den Reichsgrafenstand erhoben.

dont j'ose vous renvoyer ceux des ministres aux Cours étrangères, comme de coutume. Les lettres de France sont bien consolantes, et telles à devoir rassurer parfaitement, à moins qu'ils ne veuillent absolument renoncer à toute bonne foi. La démarche du Roi de Prusse d'assembler des troupes vers la Hollande, qui selon moi est bien fausse et imprudente, est très-bonne pour nous; elle le brouillera avec la France, et la communication amicale qu'il vous en a fait faire, est des plus obligeantes.

Permettez-moi que je vous fasse mon plus sincère compliment sur les affaires des Pays-Bas. Votre lettre aux Etats, et la fermeté et activité que vous avez montrées à temps, ont tout sauvé dans le moment le plus critique, car ma soeur et le prince étant arrivés, Belgiojoso de même, les députés de tous les Etats et provinces venant à Vienne, l'affaire va en délibération et longueur, la première effervescence finit, les têtes se calment et se tranquillisent, et on s'aperçoit des sottises qu'un aveugle fanatisme aurait pu faire faire dans le premier moment. Je suis enchanté que ma soeur et le prince soient arrivés en bonne santé, et vous rends mille grâces de la bonté avec laquelle vous voulez bien me promettre de me tenir au courant de la façon dont vous terminerez les affaires des Pays-Bas, dont la conservation sera due au parti que vous avez saisi et exécuté dans le moment, et qui était l'unique vrai, bon et possible . . . .

Ce 13 août 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis que vous marquer que les députés sont tous arrivés en bonne santé, et que dans une couple de jours probablement ils auront leur audience. Je crois que jeudi je pourrai vous en donner des détails. Les régimens marchent toujours, et c'est le plus sûr véhicule pour les porter à ce qu'ils doivent.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur . . . .

Ce 14 août 1787.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre du 2 de ce mois avec tous les papiers qui y étaient joints et dont je vous renvoie ceux relatifs aux affaires étrangères, et vous en rends mille grâces. Je suis bien curieux de voir les propositions que vous feront les députés des Pays-Bas. Quant à rassembler les troupes, je crois qu'il n'y aura aucune difficulté, et que personne ne s'y opposera, mais cette circonstance est fort délicate, car il s'agit de montrer de la fermeté, de ne pas trop céder, mais en même temps de ne pas pousser à bout ni aigrir les esprits, et d'éviter tout ce qui, par un malentendu, pourrait donner occasion à du bruit, qu'on ne serait ensuite plus dans le cas de pouvoir décemment dissimuler. Je me flatte et souhaite bien que vous sortiez bientôt et soyez délivré de toute inquiétude sur une affaire aussi impor-

tante et délicate, et dont on ne peut point prévoir encore les conséquences.

La dispense de Rome pour le mariage de ma fille est venue, et nous nous préparons tout doucement pour cette fonction et son départ.

Ce 16 août 1787.

Très-cher frère. Par ce courrier je vous envoie tous Joseph an Leopold
les objets du moment. Vous verrez comment tout s'est passé jusqu'à présent aux Pays-Bas, et je crois que le gros une fois fait, le reste s'arrangera aussi. C'était une épineuse occasion, et je puis bien dire d'avoir été le seul qui ait sauvé l'honneur et la considération de l'Etat, et cela sans tuer jusqu'à présent personne. Quant aux détails, permettez que je me rapporte à une lettre que j'écris à l'Electeur mon frère et que je vous joins copiée, n'ayant pas le temps de récrire toutes ces choses*).

---

*) Joseph an den Erzherzog Maximilian, Kurfürsten von Kölu.
16 août 1787.

Très-cher frère. J'ai reçu par le courrier Streins votre chère lettre. Je vous en suis infinimeut obligé, et je sens une vraie et juste satisfaction de l'approbation que vous voulez bien douner aux démarches que j'ai faites dans les fâcheuses affaires des Pays-Bas; elle me flatte parce que j'ai uue juste opinion de votro esprit et clairvoyance. Selon mes uouvelles le rassemblage des troupes devait se faire le 11 et le 12 de ce mois; je n'ai point encore des nouvelles de sa réussite, mais selon toutes les apparences elle se sera faite sans difficulté.

Les députés au nombre de 31 ont été hier chez moi à l'audience; ils m'ont lu un grand discours rempli de verbiage et sans excnses ou promesses pour l'avenir; je leur ai répondu ce que je

Je vous prie de faire passer ce courrier jusqu'à Naples pour relever celui qui s'y trouve stationné. Quant au mariage de votre fille, j'ai reçu la marche-route et suis parfaitement d'accord qu'elle arrive ici ou le 22 de septembre ou le 26, comme je l'avais marqué dans mon projet d'itinéraire. C'est égal, pourvu que vous me le marquiez positivement; nous resterions alors une couple de jours de plus à Laxenbourg. Quant au contrat de

---

vous joins sur cette feuille. Le courrier porte les ordres au gouvernement, que pour préalable tout soit remis comme cela était au mois d'avril de cette année, et qu'avant que tout ne soit rentré dans l'ordre, je ne voulais entrer en délibération quelconque; cela sera un peu dur à digérer, mais il le faut. En attendant je vais demain commencer à causer avec les députés sur tous les différents objets de leurs plaintes; ce ne sera point pour conclure quelque chose avec eux, mais seulement pour m'instruire et les instruire, et pour leur faire voir clair sur nombre de préjugés et de fantômes qu'ils se forment. J'ai eu tant de raisons d'être mécontent de la marche que le gouvernement a tenue dans cette occasion, le fait a si parfaitement contredit tout ce qu'il avait donné pour des sûretés, que j'ai trouvé bon de changer le ministre comte de Bolgiojoso, et j'ai choisi Trauttmansdorff pour prendre sa place. Je l'ai appelé ici pour l'instruire; je crois qu'il aura au moins le liant pour réussir dans ce pays, et le bon sens et la docilité pour bien exécuter ce dont il sera chargé. C'est un homme honnête, intègre, patient; voilà les qualités principales.

Je ne puis comprendre comment les gazetiers ont pu imaginer que je viendrais à Bonn sous une autre vue que de vous embrasser et revoir, cher frère, et que sur les frontières je négocierais avec mes sujets, comme s'ils devraient me donner la permission auparavant de me rendre chez moi, ou que j'en eusse peur. Je ne suis pas décidé moi-même encore de ce que je ferai, puisque cela dépendra de la tournure que prendront toutes ces affaires. Si je vois qu'il y a à faire quelque chose de bon, alors je pourrais bien avec Trauttmansdorff me rendre à Bruxelles pour le commencement de l'hiver, et dans deux mois on arrangerait plus de choses qu'en les écrivant en deux ans, mais si je ne vois pas cette probabilité, je resterai chez moi.

mariage, je le trouve très-avantageux pour l'Electeur, et en vérité, il traite votre fille bien mal. Faire payer 500,000 florins argent comptant sur des hypothèques, c'est lui donner la facilité de faire de bonnes affaires avec cet argent. Le douaire est si modique que je ne crois pas qu'il se soit fait jamais un contrat pareil, car dans les 40,000 florins et dans les 30,000, si elle sort du pays, comprendre les rentes de sa dot, c'est ne donner de la part de la Saxe que 10,000 florins d'entretien en cas de veuvage à votre fille, et cela pour tout, en n'entretenant ni sa Cour, ni sa table, ni écurie, ni rien. Le comte Kinsky va épouser à cette heure la fille du grand-écuyer, le prince Dietrichstein*). Eh bien, il lui promet en cas de veuvage 12,000 florins de douaire, et votre fille n'en aura que 10,000; c'est en vérité acheter bien cher et avec une triste perspective l'honneur d'être la femme d'un prince Antoine, qui est un cagot et un ennuyant, à ce qu'on dit. Si j'avais été chargé de cet arrangement, l'Electeur n'en aurait pas eu si bon marché, et ses lettres sont si cavalières qu'il vous écrit, comme si c'était une grâce qu'il nous fait.

Schönfeld est un joli homme raisonnable; si par des instructions de ce diable de Stutterheim l'on ne le force d'être séant, vous en serez content.

En attendant je n'ai rien décommandé, et les trois colonnes, l'une en Bohème à Egra de trente escadrons, l'autre à Schärding de seize bataillons avec toute l'artil-

---

*) Maria Theresia, geboren 1768, vermält am 27. August 1787 mit dem Grafen Philipp Kinsky, Josephs Reisebegleiter nach der Krim. Die Ehe blieb kinderlos und wurde bald getrennt.

lerie, et la troisième en Tyrol à Bregenz de dix bataillons avec leur artillerie sont en place déjà prêtes à marcher au premier ordre. Le régiment de Bender *) est déjà marché à Luxembourg. Me voilà donc en règle et je puis attendre, surtout après que j'ai sauvé aux Pays-Bas mes régimens et mon artillerie, munitions et les millions du trésor royal, tranquillement l'événement, mais je crois qu'ils sont fort revenus de l'idée de pouvoir jouer les maîtres, et que la peur qu'ils avaient inspirée au gouvernement, vient de passer dans les individus des Etats. Adieu . . . .

Ce 23 août 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Je vous joins ici les pièces de la semaine; j'ai eu deux longues conférences de trois heures chacune avec les députés; ce sont pour la plupart des gens très-bornés, et le peu d'instruits n'osent pas dire tout ce qu'ils pensent devant les autres; il y en a déjà de partis et ils se suivent de jour à autre. Les troupes sont enfin rassemblées aux Pays-Bas sans bruit ni difficulté. Je crois que tout le reste s'ensuivra aussi et constatera que le gouvernement a très-mal vu, mal jugé et combiné, et que par ses faux rapports il a failli me prosti-

---

*) Joseph Blasius Freiherr von Bender, damals Feldzeugmeister, später Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens, durch die Vertheidigung Luxemburgs im J. 1795 berühmt geworden. Er starb drei Jahre später als commandirender General zu Prag.

tuer à jamais et renverser tout l'ordre des choses, si je n'avais seul résisté à confirmer ce qu'il représentait pour si nécessaire, si on ne voulait tout perdre. Les choses ont pris une tout autre couleur, et sans troupes d'Allemagne je leur ai prouvé, qu'en le voulant, on pouvait être leur maître et les faire obéir malgré leurs fanfaronnades.

Les affaires des Turcs avec les Russes s'embarrassent toujours davantage, et je ne prévois point comment cela finira. Quant aux noces, je ne puis rien ajouter à ce que je vous ai écrit par le courrier, et en vous embrassant, de même que votre chère épouse tendrement, je suis pour la vie. . . .

Ce 28 août 1787.

Très-cher frère. C'est par cette poste sûre que j'ose derechef vous remercier pour votre chère lettre du 16 de ce mois, et tous les papiers relatifs aux affaires des Pays-Bas, que vous avez bien voulu m'envoyer et que j'ai osé garder comme de coutume, vous renvoyant seulement ci-joint les extraits des rapports des ministres aux Cours étrangères. Je considère les affaires des Pays-Bas comme entièrement terminées, vu le parti que je vois qu'elles prennent; à l'heure qu'il est, tout est sûrement entièrement rentré dans l'ordre, et l'effervescence est finie. Je suis persuadé qu'à présent vous pourrez arranger tout comme vous le voudrez, et c'est à la résolution que vous avez prise, de montrer toute la vigueur, en offrant les Leopold an Joseph.

voies de la douceur en même temps, qu'on doit ce changement subit qui est d'une si grande importance, surtout dans le moment présent, où l'état des affaires politiques et surtout celles de la Hollande peuvent donner lieu à des combinaisons et à la réussite de projets bien avantageux, vu les dispositions du Roi de Prusse et la faiblesse de la France dans ce moment, tant dans son ministère que pour les affaires internes et son manque d'argent.

Quant à ma fille, selon vos derniers ordres elle partira d'ici le 15 septembre et sera rendue à Vienne le 25 du même mois, et il est certain que l'Electeur de Saxe n'a pas fait de grandes conditions à ma fille, mais il faut considérer le manque de partis pour une personne de son âge, et que les conditions sont les mêmes que celles qui ont été faites à la fille du Roi de Sardaigne lors de son mariage, et j'ai cru que cet argument n'avait point de réplique. Nous attendons ici Mr. de Schönfeld que tout le monde assure être un bien joli homme, et qui, à ce que l'on croit, sera ici le 4 de septembre.

Ma femme a vu avec bien de la reconnaissance la permission obligeante que vous lui accordez, de venir avec moi et mes fils ce printemps à Vienne. Elle compte d'accoucher vers le 12 janvier, et par conséquent nous ne pourrons partir d'ici que vers la fin de mars. Oserais-je vous prier à son temps de vouloir bien nous faire savoir à peu près, quand vous comptez faire célébrer le mariage de mon fils François, combien de temps vous comptez de nous garder à Vienne, si vous êtes toujours intentionné de faire venir avec nous à notre retour François et son épouse en Italie, quel tour que vous voulez

qu'ils y fassent, combien de temps ils devront s'y arrêter, et quand vous voulez qu'ils soient de retour à Vienne? Tout cela j'ose vous en prier à peu près, non par curiosité, mais uniquement pour pouvoir faire à son temps ici nos dispositions pour nos enfans, leurs gens, quartiers etc. . . . .

Ce 30 août 1787.

Joseph an Leopold

Très-cher frère. Pour aujourd'hui ayant des courriers importans à expédier en France et en Russie, je serai fort court. Je vous joins ici les pièces de la semaine. La guerre que ces maudits Turcs viennent de déclarer à la Russie, et l'emprisonnement du ministre Bulgakow aux sept tours, malgré toutes les menaces et instances de mon Internonce*) et de l'ambassadeur de France, me mettent dans le cas absolu du *casus foederis*, car ils attaquent la Russie. A peine avais-je un peu rapiéceté tout ce que dans mon absence on avait gâté aux Pays-Bas, ne voilà-t-il pas un bien autre embarras, une guerre à faire dans ces maudits pays et avec toutes les maladies, la peste, la faim, et pour peu gagner. Enfin il faut se vouer à passer sa vie dans les troubles et les peines. Quant au mariage et à l'arrivée de votre fille, tout me conviendra ce qui vous agréera. L'Elisabeth s'est derechef décidée à aller à Botzen la voir, ainsi cela restera aux journées marquées.

---

*) Peter Philipp Freiherr v. Herbert.

Adieu, je vous embrasse de même que votre chère épouse de tout mon coeur . . . .

Ce 3 septembre 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous en suis très-obligé, de même qu'à votre chère épouse. Vous aurez vu par la dernière occasion sûre les nouveaux embarras avec les Turcs; cela pourra nécessiter un changement total dans nos arrangemens pour le printemps, car la guerre venant, vos fils ne pourront venir à Vienne, si je n'y suis pas, et le mariage de François devra peut-être s'anticiper, pour qu'ensuite il puisse faire la campagne, et sa femme peut-être pourrait rester à Vienne ou aller voir sa belle-mère à Florence.

Quant à votre fille, je l'attends avec empressement. Ferdinand me marque qu'il viendra à Mantoue pour la voir; cela pourrait donc retarder son arrivée d'un jour. J'ose en ami, et qui désire le bien sans autre vue quelconque, vous avertir de la prévenir un peu, qu'elle ne se jette aveuglément entre les mains de notre soeur Marie. Vous connaissez la chaleur de sa tête qui est plutôt augmentée que diminuée. Sa façon d'intrigue, d'impériosité, de bavardage, tout cela ne conviendrait aucunement à votre fille à copier à la Cour et dans le pays où elle va. Je sais que ma soeur veut entièrement la diriger, la conseiller, que même elle pense de se rendre à Dresde, quoique l'Electeur, à qui elle en a fait la proposition, l'ait poliment éludé. Elle croit Mme

Bolland toute à ses ordres, elle lui donnera cent préventions. Enfin gardez-la par vos conseils de s'abandonner aux siens; elle a intrigué en Saxe pour faire aller Mme Bolland à Dresde pour quelque temps; tout cela ne vaut rien, et les effets auprès de nos soeurs ont fait voir que de pareilles complaisances ne produisent que des inconvénients. Voilà franchement mon avis, faites-en, mon cher ami, l'usage que vous croirez le plus propre pour le bien de votre fille. Adieu . . . .

Ce 6 septembre 1787.

Très-cher frère. Je vous envoie ci-joint les objets de la semaine; vous y verrez les détails des dispositions que j'ai faites pour l'assemblée d'une armée en Hongrie et sur toutes les frontières turques. J'attends vers le moment de l'arrivée de votre fille ici les premières réponses de Pétersbourg. Peut-être que dans peu nous en aurons de Constantinople plus décisives, même pour nous, puisque l'Internonce Herbert a été invité à une audience publique, et que peut-être on exigera de lui des assurances qu'il ne pourra donner, et que par conséquent on l'enfermera aussi peut-être. Des Pays-Bas j'attends à tout moment des nouvelles sur l'exécution du préalable que j'ai exigé, et ensuite je tâcherai d'arranger la chose promptement. Joseph an Leopold.

J'ai reçu votre chère lettre; vous sentez bien que, vu les circonstances, je ne puis vous rien marquer des objets sur lesquels vous désirez avoir des renseignements;

peut-être que cet automne encore les hostilités et quelques entreprises auront lieu. Peut-être la paix se fait l'hiver, ou nous devons être les premiers en campagne. Enfin c'est après ces objets primitifs que se règlera le mariage de votre fils qui est destiné à faire la campagne. Si effectivement la guerre aura lieu pour le printemps, alors j'avancerai son mariage et il pourrait se faire à la nouvelle année, pour que les époux puissent vivre deux à trois mois avant la campagne ensemble, ce qui après Pâques se réduirait à peu de jours. Alors votre chère épouse ne pourrait point en être, et il serait à voir si vous pourriez venir. Quant à vos fils, comme je ne crois pas Ferdinand en santé ni en goût de faire le soldat, ils ne pourront venir à Vienne, les autres étant trop jeunes pour faire campagne, et moi absent, que feraient-ils à Vienne? Il vaut beaucoup mieux qu'ils restent jusqu'à la paix ou autres circonstances sous vos yeux à Florence.

Voilà jusqu'à présent tout ce que je peux vous dire; il est bien fâcheux de ne pouvoir faire aucun projet, qui m'aurait fait tant de plaisir, sans le voir dérangé par des événemens imprévus. Adieu . . . .

Présentez mes complimens à votre chère épouse. Quel contretemps au charmant projet de la voir ici!

Ce 10 septembre 1787.

Joseph an Leopold. Très-cher frère. Je pars dans ce moment, à quatre heures du matin, pour la Bohême. Je vais faire le tour

des forteresses et voir l'expérience des mines que j'ai fait arranger, ainsi je ne pourrai vous écrire quelques jours de poste. Le 20 je serai de retour et je ramènerai votre fils François avec moi. Jeudi vous aurez les nouveautés de la semaine. J'ai préféré ce moment, croyant ensuite être plus nécessaire ici. Adieu, je vous embrasse de même que votre chère épouse de tout mon coeur . . . .

Ce 17 septembre 1787.

Très-cher frère. C'est par le garde qui retourne de Naples et que j'ai osé arrêter ici quatre jours, que j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui, et de vous renvoyer les papiers ci-joints, en vous répondant en même temps à vos deux très-gracieuses lettres du 30 août et du 3 de ce mois. J'ai été bien étonné de la nouvelle que vous m'y donnez de la rupture des Turcs avec la Russie. Il ne paraît pas que dans le moment présent ils auraient pu ni dû faire une démarche aussi avancée et hasardée, surtout dans un moment où la France par son manque d'argent et ses troubles intérieurs n'est pas en état de les aider efficacement. Je souhaite seulement que, déjà que la Russie est obligée de leur faire la guerre, elle la fasse avec vigueur et tout de bon, et que la première irruption des Turcs ne les surprenne pas au dépourvu, et surtout dans la Crimée, vu la faiblesse de l'armée russe qui y est présentement, parce qu'un premier avantage considérable, obtenu dès le commencement par les Turcs, Leopold an Joseph.

rendrait ceux-ci hardis et découragerait les Russes pour la suite.

Par vos lettres je vois que vous serez obligé de vous en mêler aussi, et qu'outre le corps de troupes promis par les traités, vous voulez agir efficacement et faire vous-même la campagne et la faire faire également à mon fils François. Je suis persuadé que vous serez assuré des avantages réels que cette guerre pourra produire à la monarchie, et qui pourrait compenser les grandes dépenses, pertes de gens, peste, maladies, etc. auxquelles on sera exposé, d'autant plus, qu'outre les troupes et armées qui agiront, il en faudra un bon nombre pour faire les cordons nécessaires pour empêcher toute irruption des Turcs dans vos provinces. Je crois pourtant que, la saison étant si avancée, cette année se passera à faire les préparatifs pour la guerre et la campagne future.

Quant aux changemens que ces circonstances pourront apporter à la venue de mes fils à Vienne, c'est un point sur lequel vous n'avez qu'à ordonner entièrement et librement ce que vous voulez. Ils viendront quand vous voudrez et comme vous voudrez, et si les circonstances ne le permettent pas cette année, ce sera pour une autre, vous priant seulement de m'en avertir à temps, pour pouvoir disposer leurs études en conséquence, si leur venue ce printemps ne devrait plus avoir lieu.

Quant à mon fils François, il est entièrement à vos ordres, et vous pouvez en disposer comme vous le croirez le plus convenable; faisant la campagne sous vos yeux, il ne saurait être en meilleures mains. Si vous croyez nécessaire qu'il se marie avant que d'y aller, vous

n'avez qu'à le faire comme vous le jugerez à propos et ordonner ce que vous voudrez. Si je dois venir y assister, surtout si vous voulez ensuite pendant la guerre me laisser la princesse ici chez moi, alors je la pourrais conduire avec moi ici. Enfin nous ferons tout ce que vous voudrez et jugerez le plus convenable.

Quant à ma fille, nos fêtes sont finies, le bagage et trousseau est parti et elle partira d'ici demain, s'arrêtera un jour à Mantoue, un à Botzen et un à Klagenfurt, et sera le 26 à Märzzuschlag, où elle attendra vos ordres. Mr. de Schönfeld, dont nous avons tout lieu d'être contents, ne nous a fait ni difficulté ni étiquette. Il part le 16 et sera le 23 à Vienne.

J'ai vu ce que vous voulez bien me marquer de prévenir ma fille sur la Marie, et n'ai pas manqué d'exécuter vos ordres. Elle lui est fort attachée, lui ayant toujours témoigné beaucoup d'amitié, et lui ayant en partie l'obligation de son établissement, et quoique je sois persuadé que ma soeur ne lui donnerait jamais des conseils qui pourraient lui faire du tort, je puis vous rassurer sur ce point. Le caractère de ma fille n'est certainement pas ni de se livrer facilement, ni de vouloir intriguer ou se mêler d'aucune affaire. Elle pense solidement et ne désire que de tâcher de se rendre la vie heureuse dans son ménage, en s'adaptant à la volonté des autres, et tâcher de se faire aimer de toute la famille. Sur cela nous lui avons assez prêché et je lui ai renouvelé les avertissements que vous m'avez marqués. Quant à M[me] Bolland, c'est l'Electeur qui l'a fait inviter, de même que le comte de Thurn, par Mr. de Schönfeld, à venir pas-

ser quelques jours à Dresde, et nous en avons été bien aise pour les conseils qu'elle y pourra donner, au moins les premiers jours, à ma fille. Je ne sais pas si c'est ma soeur Marie qui a ménagé cette affaire; ce que je puis vous assurer, c'est que, quoique M[me] Bolland lui soit fort attachée, lui ayant beaucoup d'obligations et surtout celle de l'avoir placée chez nous, M[me] Bolland est d'un caractère si doux, timide et réservé, enfin si éloignée de tout esprit de tracasserie et d'un si grand et solide mérite, que vous serez vous-même convaincu, lorsque vous apprendrez à la connaître, qu'il n'y a pas le moindre danger qu'elle puisse intriguer ou lui donner de mauvais conseils. Malgré cela en conformité de votre lettre, je n'ai pas manqué de l'avertir également, ainsi que ma fille, sur ce point, et j'ose vous répondre que vous n'aurez rien à craindre d'aucun de ces côtés.

Ce 20 septembre 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Dans ce moment j'arrive avec votre fils François de ma tournée en Bohème aux forteresses. Je trouve votre lettre par le courrier. J'attendrai votre fille le 27 à Laxenbourg, puisqu'elle n'arrive que le 26 à Märzzuschlag. Vous verrez les objets ramassés à la hâte ci-joints du moment; autre chose je ne puis vous dire et vous écrirai après l'arrivée de votre fille par un courrier. Je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Laxenbourg, le 27 septembre 1787.

Très-cher frère. Dans ce moment j'arrive ici de Märzzuschlag avec votre fille en parfaite santé. J'ai été avec votre fils à sa rencontre, elle a très-bien débuté, je ne la trouve pas embarrassée et pleine de courage pour son nouvel état. J'ai reçu par elle votre chère lettre, de même qu'une autre par Stephani; je compte le faire partir dimanche quand nous serons arrivés en ville. Joseph an Leopold

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur et vous prie de bien présenter mes hommages à votre chère épouse, et de lui faire agréer mes excuses que je ne lui écris point, mais il est impossible, vu la brièveté du temps. Je serai toute ma vie votre . . . .

Je vous joins ici les lettres de toute la famille.

Vienne, le 30 septembre 1787.

Très-cher frère. Stephani vous remettra celle-ci et vous pourra en même temps faire les détails de l'arrivée de votre fille ici. Notre séjour de Laxenbourg, très-court, s'est très-bien passé; la Thérèse s'en est très-bien tirée, tout le monde en est content, et on la trouve même bien de figure. Je me flatte qu'elle sera heureuse, puisqu'elle paraît avoir d'avance le bon esprit de vouloir tout faire pour cela. Joseph an Leopold.

Je vous joins ici les pièces importantes de cette semaine, mais je me vois obligé de vous représenter que,

si vous en faites usage et que vous commettiez les secrets de l'Etat, comme je viens de m'en convaincre dans deux occasions, je ne pourrai plus vous rien communiquer; mon devoir, qui passe devant mon sentiment, exigera à regret cette réticence. Le ministre russe Mocenigo a été informé déjà plusieurs fois par vous de choses que je vous avais écrites et qui n'étaient aucunement faites à lui être communiquées, et encore moins à sa Cour, à laquelle il n'a pas manqué d'en rendre compte. M. de Schönfeld vient de revenir de Florence, instruit par vous de tous les détails de ce que je vous avais écrit au sujet du contrat de mariage très-misérable que vous aviez fait faire à votre fille; il sait par vous toute ma lettre. Vous lui avez en outre par une effusion de coeur dit apparemment tout plein de choses dont il a régalé tous les ministres étrangers ici, et qui tous tendaient à les convaincre que vous pensiez sur maints objets politiques tout différemment que moi. Que cela soit ou ne soit pas, vous sentez bien que cela ne dérange pas ma marche, et en ne vous faisant ni du côté de la reconnaissance ni de celle de l'opinion honneur, elle marque un caractère dont les ennemis de notre maison voudraient profiter un jour, et une dissension qui de mon su n'existe ni dans mon coeur ni dans les actions et preuves continuelles que je ne cesse de vous donner. Enfin recevez cet avis amical, mon cher frère; que votre marche soit droite, loyale, et si vous avez une opinion différente, marquez-la moi avec la plus grande franchise. J'aime la vérité d'un chacun, et de vous elle me sera doublement chère, puisqu'elle me prouvera en même temps votre

clairvoyance et amitié, mais que le public n'imagine jamais que nos volontés soient différentes, et vous en sentirez vous-même la nécessité, quand vous réfléchirez à sens rassis à ce que vous avez dit, et à ce que vous auriez mieux fait de taire.

Adieu, je vous embrasse tendrement et vous prie de me croire pour la vie votre . . . .

Ce 8 octobre 1787.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. Accoutumé à recevoir avec le plus vif empressement et le plus sensible plaisir toutes vos lettres, tant par l'attachement que j'ai pour vous, que par les bontés flatteuses et les marques d'amitié que j'étais accoutumé à y voir de votre part, je ne saurais assez vous exprimer combien j'ai été pénétré, mortifié et affligé de celle que vous m'avez écrite par mon courrier en date du 30 du mois passé, tant par la chose que par le ton et le style de méfiance, mécontentement et aigreur de votre part, qui y règnent et que je ne crois pas avoir mérité. Vous me marquez que je vous commets et les secrets de l'Etat que vous me communiquez, en informant de ce que vous m'écrivez dans les affaires, et communiquant tous les détails de vos lettres aux ministres étrangers et nommément à Mocenigo, ministre de Russie, qui l'écrit à sa Cour, et au comte de Schönfeld relativement au contrat de mariage de ma fille, et que j'affecte dans les affaires et objets politiques de témoigner par mes discours que je pense tout différemment que

vous, et que par conséquent mon caractère n'étant pas droit et mes démarches pas loyales, vous ne pourrez plus rien me communiquer. Attaché comme je vous le suis, délicat, sensible, réservé, aucunement porté à me mêler de ce qui ne me regarde pas ni où je ne suis pas appelé, réservé à ne jamais me mêler de dire mon sentiment sur rien, à moins qu'on ne me le demande expressément, et encore alors à regret, j'osais me flatter que vous me connaissiez assez pour être persuadé que je n'étais pas capable ni de parler des affaires que vous me communiquiez, et bien moins de critiquer vos opérations, ou d'affecter d'avoir un sentiment contraire au vôtre, cômme je vois qu'on vous a persuadé. Je n'avais aucune raison ou motif de le faire, comblé de vos bontés et marques de confianee; je n'étais pas en état de le faire, car ne sachant les affaires qu'après qu'elles sont résolues, et ne voyant pas toutes les pièces qui y sont relatives, quand même je voudrais, je ne pourrais pas en dire mon opinion, et surtout une différente à la résolution.

Tout le monde peut me rendre justice sur mes discours, et tout le monde est bien persuadé que je suis toujours de votre avis, au point qu'ici en Italie et surtout à Rome on me fait l'honneur de croire que c'est moi qui vous propose ce qui se fait en affaires ecclésiastiques, et que cela m'a attiré la haine personnelle du Pape et de la Cour de Rome. Je sais trop ce que je vous dois, mon coeur vous est personnellement trop dévoué et par attachement et par reconnaissance et par devoir, pour jamais oser de me permettre de pareils propos, et quoique je ne compte pour rien, je sens très-bien

combien une pareille conduite serait malhonnête en moi, imprudente, dangereuse et de mauvaise conséquence. Lorsque vous avez bien cru de vouloir me demander mon avis sur quelque affaire, vous savez que je vous l'ai toujours marqué avec sincérité et vous ai dit clairement mon sentiment, et l'affaire de la dot de ma fille en a été une preuve. Dans toutes autres occasions j'en ferai de même, et vous marquerai avec la franchise et honnêteté qui, j'ose dire, font la base de mon caractère, toujours mon sentiment de même. Quant aux papiers que vous m'envoyez, personne ne les voit, je les ai toujours sous clef moi-même et moi seul, et ai toujours été sur ce point d'une méfiance et délicatesse extrêmes. Quant à ce que vous me marquez que j'ai communiqué au comte Mocenigo des affaires, je puis franchement vous assurer qu'il peut bien s'en être vanté à sa Cour, mais que cela est faux. Son caractère intrigant, faux et menteür est connu, et personne ne le connaît mieux que moi, qui en ai fait porter des plaintes plusieurs fois à sa Cour. Je ne le reçois pas chez moi dans aucune occasion, et pas dans ma loge au théâtre, et ne le vois que quand fort rarement il a quelques étrangers à présenter. Depuis huit mois je ne l'ai vu qu'à l'occasion du mariage de ma fille, où je lui ai seulement dit que la guerre avait été déclarée par la Porte à la Russie et M. de Bulgakow enfermé aux sept tours, et cela en présence de ma femme, nouvelle qui n'était aucunement secrète, et dont toutes les gazettes parlèrent quatre jours après, sans y ajouter un seul mot; hors cela tout est faux absolument.

Quant à M. de Schönfeld, je me suis cru obligé de lui dire que vous n'aviez pas approuvé la remise des argents de la dot de ma fille à Dresde en nature, et auriez cru plus convenable de les laisser employés à Vienne, pour voir s'il y avait moyen d'arranger encore cette affaire au gré de vos désirs, mais il avait des ordres positifs sur ce point, et je n'ai point pu le faire changer. J'ai dû dire que c'était vous qui ne l'aviez pas approuvé, puisque dans tout le traité avec l'Electeur je n'avais jamais touché à cette difficulté, qui aurait paru, après le contrat signé, singulière de ma part. Je ne lui ai parlé d'ailleurs absolument de rien et d'aucune affaire, et justement exprès, pour qu'il ne puisse pas me faire des tracasseries à Vienne, connaissant comme sont ces messieurs, et ai poussé la délicatesse au point de ne jamais lui parler même des affaires de Saxe et de ne jamais l'avoir vu ni parlé qu'en présence de témoins et de plusieurs personnes, et ne lui ai jamais nommé les affaires de Vienne.

J'ose me flatter que cette justification, les faits que j'ai marqués ci-dessus et que je puis en cas de besoin prouver par témoins, et plus que tout le reste la connaissance que vous avez depuis tant d'années de mon honnêteté, prudence, droiture et même réserve à parler, et surtout de mon sincère, tendre et respectueux attachement personnel pour vous, suffiront pour dissiper tous les soupçons que des personnes malintentionnées, dont je crois qu'il y en a ici chez moi, même dans ma maison, auraient pu vous faire concevoir contre mon honneur, caractère, prudence et attachement pour vous, car il ne

s'agit de rien moins dans cette affaire, et que vous voudrez bien, en me rendant justice, me continuer à l'avenir comme par le passé la même confiance, bonté, amitié et tendre affection dont vous m'avez toujours favorisé, et dont je me suis glorifié en toute occasion, et qui a fait le bonheur de ma vie. Dans cette lettre je vous ai dit la vérité toute unie; il n'y a rien de plus ni de moins; dans une matière aussi grave il ne doit point rester des soupçons. Si vous en avez sur mon compte, marquez-les moi, je rendrai toujours témoignage à la vérité, quand ce serait même contre moi-même, mais rendez-moi votre confiance et amitié qui m'est nécessaire, chère et précieuse comme ci-devant, et n'écoutez pas des rapports des personnes qui, connaissant mon attachement pour vous, cherchent par malice, méchanceté et peut-être d'autres secondes fins à semer de la mésintelligence entre nous, en vous donnant des soupçons envers moi, ou des lettres de ministres étrangers qui, pour se faire valoir, se vantent de ce qui n'est pas vrai et qui sont bien mieux informés que moi des choses les plus secrètes, Moceuigo et bien d'autres personnes ayant ici des lettres de Vienne où, à mon grand étonnement, on leur marque bien souvent un jour de poste avant que je ne les reçoive de vous, les nouvelles que vous m'avez quelquefois écrites pour les plus secrètes, ce dont Veigl, que j'en ai averti plusieurs fois, aura pu vous représenter.

Quant aux papiers et aux affaires, je vous supplie à l'avenir, s'il vous reste le moindre doute ou soupçon, de ne plutôt m'en plus envoyer ni communiquer du tout. Je ne suis aucunement curieux; je serai par là plus tran-

quille et ne prétends aucunement d'être informé, mais si vous continuez à me les communiquer, soyez sûr dès à présent que, quoique je vois peu de monde et parle peu, je serai encore plus réservé à l'avenir, et que quiconque pourra se vanter de m'avoir entendu parler d'affaires ou nouvelles, sera bien habile.

Pardonnez ce long verbiage et cette longue lettre à l'affliction juste et fondée que m'a causé le soupçon que vous aviez de mon honnêteté, caractère et attachement pour vous, qui m'était trop sensible pour ne pas tâcher à en dissiper jusqu'au moindre nuage. Je me flatte que vous en serez convaincu, et voudrez bien être persuadé du sincère, tendre et respectueux attachement avec lequel je suis . . . .

Ce 11 octobre 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les nouvelles de la semaine; celles de Russie y sont contenues; l'on voit qu'ils ne s'attendaient pas à être attaqués cette année. La flotte de Sebastopol est sortie, mais des ouragans l'ont toute dispersée et démâtée, de sorte que le plus gros vaisseau de 80 canons a été chassé dans le canal de Constantinople où il a été pris avec 600 hommes d'équipage, un capitaine anglais, sans coup férir, tout démâté. Voilà une désagréable nouvelle; Dieu sait encore ce qui est arrivé des autres vaisseaux.

Votre fille est partie hier à huit heures et demie du matin avec François et sa suite en parfaite santé et avec

une tranquillité et courage sur son état futur inconcevables. Je souhaite de tout mon coeur, qu'en s'épargnant tout doute et inquiétude sur la réussite de son mariage, elle trouve par le fait son bonheur vérifié.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse de même que votre chère épouse de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Ce 18 octobre 1787.

Très-cher frère. En vous envoyant ici les objets de la semaine, je puis vous annoncer en même temps deux de vos chères lettres. Je suis vraiment affligé de la peine que vous a fait l'avertissement amical que je vous avais fait au sujet du secret qu'exigeaient les objets que je vous communique, mais il m'a paru que mon devoir et la tendre amitié qui nous lie, l'exigeaient. Je vous joins ici pour votre seule connaissance les pièces qui m'y ont déterminé. Elles ne sont pas les seules; plusieurs les ont précédé, et je crois que vous, mon cher ami, à ma place auriez fait la même chose que moi. Que tout soit dit, mais pour l'avenir soyez d'autant plus sur vos gardes. Au reste, ma tendre amitié, mon attachement et ma confiance vous sont connus de trop ancienne date, pour que vous puissiez croire que rien ne puisse me faire changer à ce sujet. Je vous aurais une obligation infinie si, comme moi je le fais, vous me marquiez aussi si vous apprenez quelque chose ou quelque propos de ma part à votre sujet qui puisse vous déplaire. Comptez que je regarderais Joseph an Leopold.

une franche sincérité pareille comme la marque la plus sûre de votre amitié et du ferme désir que vous avez, de n'y point souffrir le moindre ombrage, et envisagez donc ma démarche sous ce même point de vue.

Mes nouvelles de Prague de votre fils sont très-bonnes; tout le monde se portait bien. La Cour de Saxe avait d'abord disposé que le 16 votre fille, n'ayant qu'une poste à faire de Lobositz à Aussig, y serait échangée et irait à deux postes plus loin au château de Pillnitz de l'Electeur dîner et coucher. Cela vient d'être changé, et votre fille sera restée toute la journée du 16 à Aussig, et seulement le 17 elle sera partie pour Pillnitz, et aujourd'hui se célébrera le mariage à Dresde; tout cela pour avoir le temps non seulement de compter, mais même je crois de peser les ducats que vous leur payez de la dot. Les chicanes faites à ce sujet sont incroyables et révoltantes; Thurn vous en pourra faire son rapport. J'attends François ce soir de retour ici.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. . . . .

La pièce de Mocenigo a été brûlée, par conséquent je n'ai pu vous l'envoyer, mais je vous réponds de l'avoir lue. Les autres de Schönfeld et du ministre de Prusse, en voilà deux seulement pour échantillons.

Quant à votre odieuse affaire avec les feudataires d'Empire, Bardi, vous verrez ce que j'ai résolu. Le conseil aulique continuera sa marche juridique et vous ferez un recours à la diète qui suspend toute ultérieure démarche.

Ce 21 octobre 1787.

Très-cher frère. En vous renvoyant ci-joint les papiers que vous avez bien voulu me remettre avec votre chère lettre de l'onze de ce mois, j'ose vous en remercier, de même que de toutes les bontés que vous avez bien voulu avoir pour ma fille. La tranquillité et le courage qu'elle a montrés pour son état futur, sont dûs à son caractère, et je me flatte que, sachant s'adapter aisément aux volontés des autres, elle sera heureuse dans son nouvel état. Leopold au Joseph.

Le commencement de la campagne sur mer n'a pas été heureux pour les Russes, et on voit qu'ils n'étaient préparés ni disposés pour la guerre, ni sur terre ni sur mer, et il est seulement inconcevable que les Turcs n'aient pas profité de la première confusion pour faire une irruption en Crimée, et pour attaquer la flotte.

On assure que la flotte anglaise est sortie, et si les Français devront faire la guerre sur mer et être attaqués aux îles et aux Indes par les Anglais, ils se trouveront dans une position bien embarrassante, vu la fermentation intérieure des esprits, le manque d'argent et de ressources, et le peu de confiance et mécontentement du public envers le gouvernement, qui est sans tête et dans une position bien humiliante vis-à-vis de l'Europe entière, s'ils devront laisser finir à la Prusse les affaires de Hollande sans pouvoir s'en mêler, ni pour soutenir les patriotes, ni même comme médiateurs, et laisser faire la guerre à la Porte, sans pouvoir l'aider ni la secourir. Cela fait voir dans combien peu de temps un aussi grand Etat,

qui a de si grandes ressources, situation et moyens, peut perdre son crédit, influence, force et pouvoir, par le manque d'un chef capable et par le manque d'ordre.

Ce 22 octobre 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et je puis vous annoncer l'heureux retour de votre fils, qui s'est très-bien acquitté de sa commission de la remise de votre fille, où de son arrivée à Dresde nous n'avons pas la moindre nouvelle encore. S'il était possible de mettre plus de mauvaise façon, plus d'humeur et plus d'insolence dans des procédés, la Saxe n'y aurait pas manqué dans toute cette occasion de famille et non politique. Ces gueux ont fait voir qu'ils sont cent fois plus malintentionnés que les Prussiens même.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Ce 29 octobre 1787.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu votre très-chère lettre du 18 de ce mois, et les papiers qui y étaient joints, et que j'ose vous renvoyer. Je ne saurais vous exprimer, combien j'ai été pénétré et consolé des expressions de bonté, confiance et amitié dont vous voulez bien m'honorer. J'ose dire que je les mérite par le sincère, constant et parfait attachement, respectueuse et tendre amitié que je vous

ai vouée pour toute ma vie, et qui est à toute épreuve. La sensibilité que je vous avais témoignée dans mes lettres sur l'avertissement que vous avez bien voulu me faire, ne venait en moi que de la crainte de perdre en partie cette bonté et confiance de votre part, qui fait le bonheur de ma vie. A présent, que par votre chère lettre je suis entièrement rassuré sur ce point, permettez-moi que je vous dise sincèrement que je trouve très-juste et naturel l'avertissement que vous m'avez fait, et le considère comme une suite de votre amitié pour moi, surtout ayant vu des pièces semblables à celles que vous m'avez communiquées, dont je vous rends bien des grâces, mais permettez-moi en vous les renvoyant, n'en ayant fait usage vis-à-vis de personne, de vous assurer que tout ce qui est dans celle de M. de Podewils, et qui contient des discours que Schönfeld doit lui avoir faits, quant à moi est faux, que ce qui est contenu dans celle de Schönfeld, est vrai quant au discours relativement à la dot et à la désapprobation que vous avez donnée du voyage de Mme de Bolland à Dresde, mais jamais dans les termes insolens et la tournure maligne qu'il lui a donnée pour s'en faire un mérite, mais que tout ce qui regarde les discours relatifs à désapprouver ce que vous faites en matière de politique et gouvernement, ce qui regarde la disposition de mes argents à Vienne et les finances, et surtout ce qui regarde l'élection d'un Roi des Romains, succession ou rénonciation, est entièrement faux, controuvé, menti, et qu'il n'en a pas été ni question ni dit une parole, et il faut que Schönfeld, que je commence à croire un coquin, l'ait écrit exprès à sa Cour, dans l'es-

poir et intention que sa lettre puisse être ouverte, et par là vous donner des soupçons et mésintelligence contre moi, car il a dit ici à mon conseiller Seratti qu'il ne lui envoie pas nos lettres à Vienne par Dresde, puisqu'il savait très-bien que toutes ses lettres y étaient ouvertes, et qu'entouré d'espions, il ne disait et écrivait que ce qu'il voulait faire parvenir à votre connaissance.

Quant au comte Mocenigo, il y a quelque temps déjà que je m'étais aperçu qu'il cherchait à intriguer, et par des personnes de ma maison à être informé de ce qui s'y parle. J'ai pris sur cela mes mesures, et tâche de ne plus le voir, sachant qu'il est capable de tout et menteur de profession, surtout pour se vanter, et il est d'ailleurs très-bien informé de Vienne directement par le prince Galitzin.

Tout ce que je puis vous assurer, c'est que pour l'avenir je serai encore bien plus circonspect, et que vous n'aurez plus à vous plaindre de moi sur ce point. Je suis trop attaché, et je sais ce que je dois à vous et à l'Etat, pour lesquels je sacrifierais en toute occasion tout au monde pour justifier la confiance dont vous m'avez honoré toujours, mais ce que je vous prie pour l'avenir, c'est que si jamais il vous revient quelque chose de pareil, que quelque chose vous déplaise dans ma conduite, propos etc., que par des rapports de personnes ou des pièces interceptées vous appreniez derechef des choses pareilles, vous vouliez bien me faire l'amitié de me les communiquer directement et tout de suite. Je suis sincère, vous marquerai tout de suite avec la plus grande vérité ce qui en est vrai ou faux, me corrigerai volontiers, et alors

nous pourrons être tranquilles tous les deux, sans donner lieu aux malintentionnés de tâcher de semer avec malice et secondes fins de la mésintelligence ou défiance entre nous, ce qui serait mon malheur.

Quant à ce que vous me marquez de vous avertir, si jamais j'apprenais quelque chose qui vous regarde, vous pouvez être sûr que je l'aurais toujours fait tout de suite et le ferai de même, si j'apprenais quelque chose, mais cela est presqu'impossible; je ne fréquente que peu de monde familièrement, hors pour mes affaires d'ici, je ne parle presque jamais de pareilles matières, et mon juste attachement, respect et dévouement pour vous est tellement connu dans le public et de tous ceux qui passent ici, que personne n'a jamais osé parler ni oserait devant moi de ce qui regarde votre persoune et vos affaires.

Quant à ma fille Thérèse, j'ai eu un courrier de Dresde avec la nouvelle de son heureuse arrivée en cette ville; elle paraît fort contente du prince Antoine et de toute la famille. Il faudra en juger d'ici à un an, car les commencements ne prouvent rien. Je n'ai rien appris de ce qui s'est passé à Aussig et à la consigne, Thurn ne m'en ayant plus écrit depuis son départ à Vienne, et ce ne sera qu'à son retour que je pourrai en savoir les détails.

Quant à l'affaire Bardi, j'ai vu ce que vous voulez bien m'en écrire, et selon votre avis je ne manquerai pas de faire à son temps un recours dans les formes à la diète. Cette affaire, qui dans le fond ne vaut rien, est bien longue et ennuyante; elle ne m'intéresse aucunement, mais, sans y avoir ni intéret ni passion, je puis

vous assurer que la Toscane y a raison et que les friponneries du ci-devant référendaire La Solaje*) ont embrouillé toute l'affaire.

Ma femme vous présente ses respects; elle avance, grâce à Dieu, heureusement dans sa grossesse, se porte à merveille, de même que tous mes enfans, et moi je vous prie d'être persuadé du sincère et tendre attachement, avec lequel je suis . . . .

Ce 1[er] novembre 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. En vous envoyant ici les nouvelles de la semaine, j'ai en même temps à vous annoncer la bonne reçue de votre chère lettre du 21 octobre. Ce que vous dites des Français est parfaitement juste; ils sont eux-mêmes indécis encore de ce qu'ils feront, ou au moins de ce qu'ils paraîtront vouloir faire. Pour moi, je continue mes préparatifs, et cet automne il n'y aura plus rien à faire, vu que la saison est si avancée et que les Russes n'ont point encore avancé; avec cela nous avons actuellement une crue d'eau si terrible, que la Leopoldstadt, la Rossau sont depuis deux jours inondées. Le Danube est de huit pouces plus haut qu'aux inondations précédentes, ce qui cause des dommages infinis, en arrachant tous les ponts, ruinant des maisons et les champs. En bois de chauffage seul plus de vingt mille cordes

*) Karl Freiherr von la Sollaye, Hofrath und geheimer Reichshofreferendarius für die lateinische Expedition.

ont été emportées; le Danube était couvert de bois hier toute la journée. Les nouvelles de Hongrie, de Haute-Autriche seront encore plus fâcheuses peut-être. Il y a aussi à craindre pour nos magasins et nos bateaux de transport qui sont le long du Danube, et les troupes en quartier; enfin c'est une vraie calamité, à laquelle il n'y a pour le moment aucun remède.

Ma santé depuis la mi-août n'est pas bien bonne; j'y ai gagné une espèce de toux sèche et convulsive, comme la coqueluche des enfans, qui depuis tout ce temps me fait enrager. J'ai déjà avalé des drogues tout plein, et je ne puis m'en défaire. L'estomac, je ne sais si c'est de la violence de la toux ou des drogues, est gâté aussi depuis deux jours; j'ai même eu de la fièvre, mais aujourd'hui je n'en ai plus. Je voudrais bien être quitte de cela, pour la guerre au moins, car malgré que je vais mon train et que je sors et travaille comme toujours, et que même hier avec de l'altération, une purge dans le corps, j'ai été plusieurs heures à cheval et dans l'eau, je sens pourtant qu'à la longue cela me gêne beaucoup.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Ce 5 novembre 1787.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre; pour ici je reçois à tout moment des nouvelles plus fâcheuses de l'inondation horrible et des dévastations que le Danube Joseph an Leopold.

a causées. Au moment qu'on a pu passer le Danube, j'ai envoyé un conseiller de la régence avec 100,000 florins argent comptant pour tâcher de trouver avec les capitaines des cercles les moyens de soulager les inondés et de leur fournir les moyens de subsister. C'est la seule façon, vu la saison si avancée, de porter des secours et de faire subsister cet hiver ces pauvres gens.

Les Russes ont remporté un avantage près de Kinburn sur les Turcs, qui avaient fait une descente; mille Russes ont été tués, mais en revanche tous les Turcs, au nombre de 4000, un seul homme excepté, ont été massacrés; les deux généraux Suwarow et Reick ont été blessés.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Recevez, je vous prie ici, mon cher ami, les complimens les plus vrais, les plus sincères pour la fête de la Saint-Léopold, qui approche. Vous ne douterez pas de la réalité des voeux que je fais pour vous.

Ce 8 novembre 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les nouvelles de la semaine. Je viens de recevoir votre chère lettre; je suis enchanté de la franchise avec laquelle vous me parlez des pièces que je vous avais envoyées, et certainement cette franchise mutuelle est bien faite à écarter pour toujours toute zizanie que des âmes noires et viles voudraient

faire germer entre nous. Pour moi, je vous promets bien sûrement de l'observer, et je vous conjure d'en faire de même.

L'inondation est écoulée, mais elle a fait des dommages très-considérables dans tout le Marchfeld*). J'y ai envoyé tout de suite un conseiller actif avec 100,000 florins argent comptant pour soulager les plus nécessiteux et veiller à la restauration des maisons renversées. En Hongrie les dégâts seront encore plus considérables. La fuite du gibier existant dans les îles a été telle, que dans les faubourgs de Vienne il est entré et même des cerfs se sont réfugiés dans le jardin de Schönbrunn, entrant la nuit par la porte du château, puisque sur les champs les paysans les chassaient avec des chiens.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse, de même que votre chère épouse . . . .

Ce 12 novembre 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre avec plaisir, et vous serez actuellement par le retour du comte de Thurn informé plus en détail du voyage de votre fille. Ici il n'y a rien de nouveau; pour le moment les Français et les Anglais sont convenus de désarmer, par conséquent *vana sine viribus ira*, et la France a perdu la Hollande, pour laquelle elle s'était donnée tant de peine et de soins. Le Roi de Prusse a joué un beau

*) „Marchtfeld“ schreibt Joseph.

rôle, et si la France oublie l'avanie à laquelle il l'a soumise, il faut qu'elle ait l'estomac bon. A jeudi davantage; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Ce 15 novembre 1787.

Joseph an Leopold.

Mon cher frère. Ce courrier va relever l'autre qui est à Naples, et en même temps je vous envoie les pièces intéressantes de la semaine. Il est chargé aussi d'ordres pour le commandement général de Milan, de tenir prêts les cinq bataillons qui s'y trouvent pour marcher en Hongrie à l'armée. J'ai trouvé cette disposition bonne pour ne pas dégarnir la Bohème et la Moravie et en partie l'Autriche, qui ont leurs régimens ensemble pour tout événement. Aux Pays-Bas ils ont bien de la peine encore à se ranger à l'ordre et à remplir les préalables, mais pourtant avec la patience on en viendra à bout; c'est le clergé et les moines qui sont les plus revêches. Pour ici je ne pourrais vous rien dire de nouveau; nous attendons toujours d'apprendre des événemens du côté de la Russie. L'armée doit s'être avancée vers Oczakoff; c'est le moment d'apprendre quelque affaire décisive. La flotte a été bien maltraitée par un coup de vent, et elle ne sera pas avant l'été prochain en état de ressortir en mer. Adieu . . . .

Ce 19 novembre 1787.

Très-cher frère. Je ne vous ai pas écrit jeudi passé, le courrier étant parti le même jour, et j'ai oublié bien gauchement de vous envoyer par lui le papier ci-joint qui contient la minute du contrat de mariage de votre fils avec la princesse. Il est calqué en tout point sur le mien avec ma première épouse; il n'y a que pour la dot et la contre-dot que j'en fais seul les frais comme père des deux, les parens de la princesse ne pouvant rien lui donner. Il en est de même du trousseau que j'ai fait faire. Je vous prie de me marquer si vous l'approuvez et si vous autorisez que les ministres de conférence, savoir le prince Kaunitz, Colloredo, Starhemberg et Lacy le signent, comme on a fait aux autres, en votre nom. Les parens de la princesse dénommeront probablement le prince Galitzin. Je leur ai fait envoyer le même contrat pour avoir leur agrément et je crois qu'ils n'y trouveront rien à dire. Adieu . . . . Joseph an Leopold.

Ce 26 novembre 1787.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et suis enchanté des bonnes nouvelles que vous me donnez de votre santé et de celle de votre chère épouse. Je viens de recevoir une lettre de l'Electeur notre frère; il m'y promet de venir ici vers le 20 de décembre pour donner la bénédiction nuptiale à votre fils. J'en suis enchanté, puisque je l'aime et que je me fais une fête de le revoir. Joseph an Leopold.

Il m'écrit qu'il y aurait de la honte pour lui, si sa bénédiction ne fût aussi efficace que celle que l'Electeur de Trèves vous donna à Innsbruck. Pour la satisfaction et le bonheur il n'y a rien à désirer de mieux, mais pour la vingtième couche je crois que l'on pourra se contenter de beaucoup moins.

Adieu, mon cher ami; mon rhume se mûrit et paraît prendre congé. Je vous embrasse de même que votre chère épouse . . . .

Ce 29 novembre 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les nouvelles de la semaine. J'ai reçu votre chère lettre et suis bien sensible à toutes les assurances d'amitié que vous voulez bien m'y donner et qui m'est si précieuse. De nouveau il n'y a rien pour le moment; les Russes n'ont pas encore dépassé leurs frontières. Je l'avais prévu, parce que j'avais vu à Cherson et en Crimée qu'ils n'étaient aucunement préparés à faire la guerre. Les vivres leur manquent et leurs régimens sont fort au-dessous du complet. Pour nous, nous sommes en place et prêts. Les mauvaises années consécutives nous embarrassent beaucoup, pour les fourrages surtout. En farine nous sommes assez pourvus, mais l'avoine est d'une rareté incroyable et excessivement chère. Dans peu il faudra que nous nous déclarions, les trois mois écoulant, qui sont stipulés par mon traité défensif avec la Russie, après lesquels l'allié doit déclarer la guerre à celui qui attaque son ami. Cet hiver il n'y

aura plus rien à faire; si quelque coup heureux à entreprendre se présente, alors tout est disposé pour ne le pas négliger.

Je suis bien fâché qu'une vilaine fluxion vous ait empêché de partir pour Pise; vous y aurez une aimable femme, qui est Milady Pen, Bohème de naissance, autrefois Mlle Koelbel; elle est bien en mauvais état de santé, et je souhaite que sa poitrine se remette.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Ce 6 décembre 1787.

Très-cher frère. Voici les nouvelles de la semaine qui sont assez intéressantes. Je vous envoie tout ce que j'ai et vous verrez qu'en France*) tout est bien confus Joseph an Leopold

*) Folgendes bisher unbekannte Schreiben der Königin Marie Antoinette an Joseph vom 23. November 1787 liegt hier abschriftlich bei:

„Ce que vous me mandez sur ma soeur et son mari me fait grand plaisir, mon cher frère. Je crois bien qu'après tous ces mouvemens vous voudrez rétablir l'ordre avant de les renvoyer chez eux, et cela peut être avantageux même pour eux; mais connaissant l'impatience naturelle de ma soeur, elle aura de l'inquiétude tant qu'elle ne verra pas de terme. J'espère de votre amitié que vous le lui annoncerez aussitôt que vous le pourrez.

„On a donné ordre de faire revenir les Français qui sont en Turquie. Le Roi a été lundi au Parlement pour faire enregistrer deux édits; le premier pour des emprunts successifs nécessaires pour rembourser les emprunts qui ont une époque fixée pendant cinq ans. La pluralité des avis a été pour l'enregistrement; mais le Roi préside le Parlement comme il préside son conseil, sans être astreint à conclure à la pluralité; en conséquence, après que tout le monde en a dit son

et que, s'ils avaient plus de moyens, ils ne manqueraient pas de mauvaise volonté. En Russie *verba*, mais peu d'effets, et jusqu'à présent, malgré leurs gasconnades, ils n'ont rien fait et ne feront rien de cet hiver, et peut-être très-peu au printemps. Ce prince Potemkin, tant qu'il sera chargé de cette besogne, on n'en pourra rien espérer. Sans talens que pour l'intrigue et sans courage personnel, on ne fait pas des grandes choses à la guerre.

---

avis, le Roi, sans faire compter les voix, a dit: „J'ordonne l'enregistrement." Le duc d'Orléans a osé protester et dire que cette forme était illégale. Le Roi étant parti avec ses frères, le duc d'Orléans est resté au Parlement — c'est ce qui montre ses mauvais desseins — a tiré de sa poche une protestation écrite d'avance. Il n'a pu la faire adopter en entier, mais il est venu à bout de faire faire un arrêté qui déclare l'enregistrement illégal quant à la forme. Le Roi l'a exilé à Villers-Cotterets avec défense de voir autres que ses parens et les personnes de sa maison. Deux conseillers au Parlement, M. Freteau[1]) et l'abbé Sabatier, avaient parlé indécemment en présence du Roi; on les a conduits dans deux citadelles. Je suis fâchée qu'on soit obligé à des coups d'autorité; malheureusement ils sont devenus nécessaires, et j'espère qu'ils en imposeront.

„Le second édit est pour donner la liberté civile des mariages et baptêmes aux protestans; on croit qu'il passera sans difficulté. On n'a pas eu le temps d'opiner sur cet objet. Ce qui me fait beaucoup de peine, c'est que le Roi a annoncé qu'il tiendrait les Etats-Généraux d'ici à cinq ans. Il y a sur ce point une fermentation générale et telle qu'on a cru que le Roi devait prévenir une demande directe, et qu'en prenant ses mesures et se rendant maître du temps, il pourrait empêcher les inconvéniens de ces assemblées.

„Ma fille[2]) a la rougeole, mais si bénigne et déjà si avancée que je suis sans inquiétude. Mes petits garçons[3]) se portent à merveille. Adieu, mon cher frère, je n'ai que le temps de vous embrasser de tout mon coeur."

[1]) Emanuel Freteau de Saint-Just. Er wurde im Jahre 1794 guillotinirt.

[2]) Maria Theresia, geboren 1778, später Herzogin von Angoulême.

[3]) Der Dauphin, welcher schon im Jahre 1789 starb, und sein jüngerer Bruder, damals Herzog der Normandie, von 1789 Dauphin.

Nous avançons ici au terme des noces; dans un mois cela va se faire. J'attends l'Electeur pour le 20 à peu près. Le Prince et la Marie seront encore probablement ici; vous verrez comment Trauttmansdorff envisage les affaires aux Pays-Bas. Le mauvais exemple des voisins et la pitoyable façon comme s'y est pris le gouvernement et surtout le général Murray, ont tourné les têtes, et il faudra ou bien du temps ou une bonne occasion à frapper un coup d'autorité pour les remettre.

Adieu, mon cher ami, je vous laisse juger si je suis occupé. Ma toux ne me quitte pas non plus, et par conséquent je mène une vie misérable, ne sortant point, privé de l'exercice auquel je suis habitué, à cause de cette toux . . . .

Je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Ce 10 décembre 1787.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre avec le contrat de mariage de votre fils que vous approuvez. Je ne réponds pas de l'esprit de chicane du duc de Wurttemberg qu'il n'y trouve quelque difficulté. Ici le temps s'est mis au chaud, et toute la neige est partie. J'ai eu un désagrément qui m'a actuellement peiné, et je vous en parlerai tout au long jeudi. Ma santé, à la toux convulsive près, est bonne. Comme François n'a pas été confirmé encore, je crois qu'il serait convenable qu'avant

Joseph an Leopold.

son mariage il reçoive ce sacrement, et par conséquent dans les fêtes de Noël il le sera.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Ce 13 décembre 1787.

Joseph an Leopold

Très-cher frère. Voici les nouvelles de la semaine; il y en a une qui n'y est pas contenue et dont je dois vous informer. La guerre étant inévitable, le moment que les trois mois étaient écoulés, auxquels, vu mes engagemens avec la Russie, j'étais obligé de déclarer la guerre, les Turcs en étant informés, je voulus par un coup d'éclat et qui en même temps aurait été de la plus grande importance, la commencer. Une intelligence que je m'étais depuis cinq années ménagée dans Belgrade, me donnait toute raison de croire que je pourrai surprendre cette place importante et l'emporter dans une nuit. Toutes les dispositions furent prises en conséquence; douze bataillons hongrois y furent commandés avec l'artillerie et tout le nécessaire, et dans la nuit du 2 au 3 cela devait s'exécuter. Les barques étaient prêtes, le secret fut gardé, rien ne transpira. J'avais outre mes affidés dans la place encore un officier masqué; on s'embarqua effectivement à Panowsce, deux lieues au-dessus de Belgrade, sur le Danube. Les affidés ouvrirent, comme ils en étaient convenus, deux portes de la ville sans bruit pendant que les Turcs dormaient, et il n'y avait qu'à entrer, lorsqu'une nuit sombre avec du brouillard dérangea tellement la

conduite des bateaux, que non-seulement peu arrivèrent à temps au rendez-vous, mais que la plupart furent égarés dans des îles à l'autre rive; enfin rien ne se fit ni se tenta, même pas un coup de fusil ne fut tiré, et nos affidés, ayant attendu vainement, passèrent de ce côté en apportant les cadenas des portes qu'ils avaient ouvertes; par là les Turcs en sont avertis, et par conséquent toute espérance de jamais plus ravoir à temps et à si bon marché cette importante place est manquée. J'en suis au désespoir. Les généraux de Gemmingen*), Alvintzy**) et Nadasdy y étaient les commandans. Cela fait, comme vous imaginez bien, beaucoup de bruit et un bruit très-désagréable.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Ce 17 décembre 1787.

Joseph an Leopold

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre. Je suis parfaitement de votre avis que le quart de l'efficacité de la bénédiction du prince Clément à votre égard suffirait pour François; au moins j'espère que vous terminerez glorieusement vos travaux par cette dernière couche et que vous ne courrez pas la même lice avec votre fils.

*) Sigmund Freiherr von Gemmingen, damals Feldmarschall-Lieutenant; im folgenden Jahre Feldzeugmeister.

**) Joseph Freiherr von Alvintzy, geboren 1735. Er starb im Jahre 1810 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens.



Nous avons ici le plus beau temps; point de froid ni de neige. Je crois que le 20 arrivera l'Electeur; je l'attends avec grand plaisir; je voudrais que mes affaires fussent également agréables, mais ce malheureux coup manqué me met au désespoir. Aux Pays-Bas enfin les choses commencent à s'arranger, de façon que ma soeur et le prince pourront y retourner après les noces. Adieu...

Ce 17 décembre 1787.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. C'est par le garde qui revient de Naples que j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui. Je profite de cette même occasion pour vous remercier de votre chère lettre du 6 de ce mois et de tous les papiers importans qui y étaient joints, dont je vous renvoie, comme de coutume, la plus grande partie. Je suis très-fâché d'apprendre que votre toux continue encore; rien n'est si désagréable et incommode, et l'usage des opiats et du quinquina a été le seul remède qui m'en a délivré, en buvant beaucoup de bouillons d'orge le matin.

Quant aux affaires des Pays-Bas, quoiqu'elles soient terminées, on voit que les têtes échauffées par les ecclésiastiques fermentent sous main, et il faudra bien du temps jusqu'à ce qu'on pourra s'y fier entièrement, et que la confiance réciproque sera entièrement établie. On voit que, surtout vers la fin, le général Murray s'y est bien mal pris de toutes façons.

Les affaires internes de la France sont bien singulières; le désordre extrême des finances, les besoins de

l'Etat, et le ton avec lequel les Parlemens parlent, et la fermentation générale font prévoir des conséquences singulières. Les besoins de l'Etat, les résistances des Parlemens, le désir de convoquer les Etats-Généraux font prévoir peut-être un changement futur dans la constitution, qui ne pourra avoir lieu qu'avec beaucoup de bruit. En attendant pour longtemps la France est hors d'état de pouvoir nuire à ses voisins et ennemis, et il ne lui reste que la mauvaise volonté et la duplicité qu'elle a constamment mises en oeuvre vis-à-vis des autres Cours et dont vous avez eu des preuves assez fréquentes. Il est singulier que toutes les démarches que dans ces circonstances délicates on fait faire au Roi, comme son discours au Parlement, l'exil du duc d'Orléans et de deux membres du Parlement, sont toutes fausses, marquées au coin de la plus grande imprudence, surtout dans le moment présent, et affectant la dureté et le despotisme, qui surtout dans le moment présent ne sont aucunement de saison et ne font que finir d'aigrir et de lui aliéner tous les esprits, et de les faire aller au but qui paraît être celui de ceux qui le conseillent d'amener de la confusion, une révolution et effervescence générale et un changement dans la constitution.

La démarche inconsidérée et extravagante du Roi de Suède dans le moment présent est inconcevable, et il faut avoir sa tête pour faire une sottise pareille.

Quant aux Russes, j'aurai toujours présent ce que vous m'avez marqué de Cherson du mauvais état de leur armée, et je suis bien persuadé qu'avec la meilleure volonté de l'Impératrice rien ne se fera cet hiver et peu

au printemps, par l'indolence du prince Potemkin, le manque de dispositions et l'éloiguement dans lequel il est difficile de remédier si vite à ce qui manque, surtout en hiver. Votre déclaration de guerre, le commencement des hostilités et quelque coup que vous puissiez encore porter aux Turcs cet hiver, animera les Russes et intimidera les Turcs, toujours persuadés que vous n'agirez pas. Ils seront obligés de diviser leurs forces et perdront peut-être entièrement l'envie de faire la guerre. Quant aux propositions de la France pour l'alliance avec les deux Cours impériales, je crois que ce n'est que leur impuissance présente, l'envie de gagner du temps et de mieux tromper qui lui fait faire ces propositions.

De Saxe j'ai toujours de bonnes nouvelles de ma Thérèse; elle se porte bien, est contente et se flatte d'avoir bientôt espérance de succession, et elle gagne peu à peu sur son mari de lui ôter différentes dévotions superstitieuses et inutiles auxquelles il était fort attaché. Ayant vu par vos papiers que vous rappelez O'Kelly de Saxe et que vous n'en avez pas été content, j'oserai vous en demander les motifs, et qui sera nommé à sa place, pour ma règle.

Je profite de cette occasion pour vous faire mes tendres et respectueux complimens à l'occasion des couches de notre belle-soeur à Milan et des fêtes de Noël et de la nouvelle année, vous priant de les agréer et d'être persuadé du tendre attachement avec lequel je vous souhaite tous les bonheurs imaginables et l'accomplissement de tous vos désirs.

Nous avons ici M[me] Herbert*) avec sa famille, qui a été très-fatiguée, surtout ses petits enfans, de son voyage sur mer, qui a été orageux, M[me] Pen, que je n'ai pas encore vue, étant un peu incommodée, le baron Fries et le chanoine Casti**), qui viennent de Malte et Sicile, et le comte de Richecourt arrivera aujourd'hui. On attendait le comte Czernitscheff, mais on assure qu'il a eu une espèce d'attaque d'apoplexie à Rome.

De Naples je ne sais rien de nouveau; les affaires avec Rome ne s'arrangent point; le Pape ne nomme à aucun des quarante-deux évêchés vacants, sous main y fait susciter le peuple et surtout les grands, et la haute noblesse par Galeppi, et le peuple dans les provinces par les moines mendiants. On dispute sur la collation des abbayes que le Pape veut se réserver pour en gratifier ses créatures, et le Roi voudrait avoir pour en faire des commanderies militaires pour l'ordre constantinien, et pour l'exemption des moines de la juridiction des généraux à Rome. Le Pape l'accorde pour les ordres mendiants, mais pas pour les moines ni les congrégations qui possèdent ou sont composées de noblesso. On pense de donner sa retraito au marquis Caracciolo et de faire le général Acton premier ministre, en lui donnant tous les départemens. La Cour et le général, qui n'est pas aimé, sont entièrement entre les mains de la France, qui les flatte infiniment, et quoique la Reine assure qu'ello ne se fie pas et ne défère pas aux conseils de cette

*) Geborne von Collenbach.

**) Der bekannte Dichter Johann Baptist Casti.

Cour, tous les faits prouvent le contraire; on la flatte de donner à son temps ses deux filles en mariage au Dauphin et au comte de Normandie, ce qui la flatte infiniment. Les officiers français vont commencer à remonter leur militaire dans toutes ses parties, et quoique j'aie plusieurs fois touché l'article de ces officiers dans mes lettres à la Reine, elle ne m'a jamais répondu sur ce point. La réforme prochaine des gardes italiennes et des Liparots, dont tous les officiers étaient de la première noblesse, rend toujours plus odieux le général Acton à la noblesse. On avait répandu le bruit en Italie que la Reine comptait de donner sa fille en mariage au prince de Parme, et qu'elle voulait le prendre chez elle à Naples pour y finir son éducation, mais je crois ce bruit faux.

Ce 24 décembre 1787.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu deux de vos chères lettres dont l'une par la poste et l'autre par le courrier-garde. Je vous rends bien des grâces pour tout ce que vous me mandez; je suis enchanté que vous soyez content des nouvelles que vous avez de Dresde. Le cas de votre fille Marie*) ferait presque croire qu'on peut avoir après l'inoculation encore la petite vérole naturelle; après que vous la trouvez si chargée de celle qu'on appelle volante, je voudrais que vous eussiez essayé de faire inoculer d'elle quelques enfans pour voir s'ils prendraient la petite vérole naturelle, car pour lors la chose serait constatée.

*) Die Erzherzogin Marie Clementine, geb. 1780, gest. 1798.

Celui que j'envoie à Dresde à la place d'O'Kelly est un comte Hartig*), fils unique de celui qui était ministre à Ratisbonne, un petit bossu; il a du bien, a fait de bonnes études, n'est pas sans connaissances; ses façons sont un peu affectées. Il est marié à la fille**) de Colloredo, qui est grand-maître chez votre fils François; il a deux enfans; voilà tout ce que j'en sais, et je crois qu'ils conviendront.

Adieu, mon cher frère, je vous souhaite bien une bonne année, de même qu'à votre chère épouse, et en vous embrassant je suis pour la vie votre . . . .

Ce 27 décembre 1787.

Très-cher frère. Je vous joins ici les nouvelles de la semaine. Hier François, après avoir fait pendant deux jours une retraite spirituelle et une confession générale, a été confirmé par le cardinal comme archevêque***). Il a très-bien saisi l'esprit de la chose. Le mariage reste toujours pour le 6 janvier. Joseph an Leopold.

Adieu, mon cher ami; recevez, de même que votre chère épouse, les complimens les plus sincères pour la nouvelle année. Je vous embrasse et vous prie de me croire pour la vie . . . .

*) Franz Anton Graf Hartig, geboren 1758, gestorben 1797.
**) Eleonore, geboren 1764.
***) Cardinal Graf Christoph Migazzi, Erzbischof von Wien.

1788.

Ce 7 janvier 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Le colonel et adjudant général Rollin*) vous remettra celle-ci; je l'ai choisi expressément pour vous porter la nouvelle du mariage célébré hier de votre fils, puisque, ayant été attaché à sa personne, il pourra vous donner tous les détails de bouche que vous pourrez désirer et qui ne sont que satisfaisants. Les deux époux se conviennent, paraissent contents et tout s'est très-bien passé. J'ai été très-content de François; il s'est très-bien tiré de cette embarrassante cérémonie....

Je suis bien fâché contre ces maudits Turcs, qui m'ont privé par leur levée de bouclier du plaisir de vous voir avec votre chère épouse et vos autres quatre fils à cette cérémonie après Pâques ici. Cela aurait fait toute ma satisfaction; mais ainsi c'est partie remise pour

---

*) Franz Xaver Rollin, Oberst und Generaladjutant des Erzherzogs Franz.

plus tard, mais jamais plus une occasion si brillante ne se présentera.

L'Electeur a très-bien officié, et ils sont dûment et loyalement mariés. L'affluence du monde, tout cavaliers et dames, était prodigieuse, et comme il fait chaud au lieu du froid que la saison comporterait, le souper, qui n'a pas duré longtemps, a été terrible pour la chaleur. Enfin à sept heures la fonction a commencé et à huit heures et demie les époux étaient chez eux. . . . .

Ce matin à neuf heures l'Electeur nous a dit la messe accoutumée dans la chapelle privée. Nous dînerons en famille, et le soir il y a théâtre gratis et bal pour 4000 personnes, dont 500 soupent à la fois, tous invités.

Les époux paraissent contents; ils n'ont pas beaucoup dormi, mais cela se regagnera les autres jours.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur. . . . .

Ce 10 janvier 1788.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et suis charmé que vos enfans sont rétablis. Ici nous avons terminé hier nos fêtes avec un grand bal de cour tout à fait fort bien et en ordre, et il me paraît que toutes les classes des personnes ont été satisfaites et contentes. Votre fils paraît très-gai et content de sa femme, elle aussi. Joseph an Leopold.

Aujourd'hui il y a opéra et redoute masquée. L'Electeur part après-demain le 12, et la Marie avec le prince

le 13. Nous voilà seuls derechef; cela ne durera pas longtemps, car les derniers jours de février je partirai avec François pour l'armée, et pour disposer d'avance toutes les choses pour pouvoir à la fin de mars commencer nos opérations.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse, de même que votre chère épouse. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Ce 17 janvier 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. C'est avec bien de la satisfaction que j'ai reçu hier par le courrier Giorgi votre chère lettre et la bonne nouvelle de l'heureuse délivrance de votre chère épouse. Que le petit Rodolphe*) fasse la clôture de votre fertilité. Dix garçons vivants, dont un déjà marié, sont bien suffisants pour assurer la succession de la maison.

Je vous joins ici les nouvelles de la semaine. L'hiver est arrivé enfin; depuis deux jours nous avons de la gelée et de la neige. Les maladies sont si modérées à l'armée en Hongrie, que dans leurs quartiers, en pleine paix, les régimens en auraient eu autant. Mes équipages partiront à la fin de ce mois, et moi probablement les premiers jours de mars. Il faut que nous commençions le plus tôt possible la campagne; le 20 mars toute l'armée sera rassemblée en Peterwardein et Futak.

---

*) Dies war auch wirklich der Fall.

Adieu, mon cher ami; je suis très-content de François dans son mariage; il n'y a rien de trop ni de trop peu et ils s'aiment beaucoup. Vous seriez étonné du courage qu'il a pris à ce sujet.

Je vous embrasse tendrement et vous prie de me croire pour la vie votre . . . .

Je vous envoie ici le contrat de mariage que j'ai signé et que je vous prie de signer de même, en me le renvoyant ensuite.

Ce 24 janvier 1788.

Très-cher frère. Je suis bien étonné de voir par Joseph an Leopold.
votre chère lettre que le 14 vous n'aviez pas encore reçu mon courrier ni le colonel Rollin avec la nouvelle des noces; les mauvais chemins ou les neiges les doivent avoir arrêtés. Ici il n'y a rien de nouveau; le 9 février se fera à Constantinople la déclaration dont je vous joins copie, et par conséquent les hostilités pourront commencer. On avait imaginé une nouvelle entreprise sur Belgrade, mais lorsque les troupes étaient toutes en place, un ouragan de vent en a empêché l'embarquement, et par conséquent chacun est retourné derechef chez soi, sans coup férir. Cela est fâcheux, et voyant l'esprit de vertige, j'ai ordonné que l'on ne pense plus à autre expédition, et que l'armée elle-même au printemps s'en occuperait.

Adieu, mon cher frère; je vous prie de faire mes complimens à votre chère épouse et de me croire pour la vie votre . . . .

Ce 28 janvier 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai été enchanté de voir par votre chère lettre que vous avez été content de moi et de ma façon d'agir vis-à-vis de votre fils. J'avais exprès choisi le colonel Rollin, qui le connaît, pour qu'il puisse de bouche vous donner tous les détails que l'on ne pourrait jamais suffisamment rendre par la correspondance. Je suis sûr qu'il sera parfaitement heureux de la façon comme vous avez la bonté de le traiter, et qu'il ne pourra que rendre la même justice à vos fils que leur rendent tous les étrangers, dont j'ai vu plusieurs enthousiasmés, surtout de Ferdinand. Je désire bien de tout mon coeur que la santé de Charles se raffermisse au point à n'avoir plus de ces attaques; il promet infiniment, à ce que tout le monde m'assure.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse et vous prie de me croire pour la vie votre . . . .

Le 9 février 1788.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. C'est le garde qui revient de Naples, qui vous remettra cette lettre; je ne saurais assez vous

remercier de tout ce que vous voulez bien me dire d'obligeant et gracieux dans votre chère lettre du 28 du mois passé relativement à mes fils. Le colonel Rollin, qui à présent sera déjà arrivé à Vienne, pourra vous donner sur leur compte les notices les plus détaillées, et surtout sur la santé de Charles qui présentement est fort bonne. Je désire uniquement que, lorsque j'aurai l'honneur de vous les présenter, vous en puissiez être content.

A la réserve de la bonne santé de mes enfans, je n'ai absolument rien de nouveau à vous mander. De Naples les changemens dans le militaire, la réforme des Liparots et gardes italiennes, l'envoi des gardes suisses en Sicile, font beaucoup de bruit et des mécontens et des ennemis au général Acton. On veut aussi remédier aux abus dans les finances, ce qui ne sera pas aisé, et abolir le système par lequel le gouvernement dans Naples fournit les vivres toujours au même prix au peuple, en commençant par l'huile. Les prix hausseront tout à coup, et dans une ville comme Naples la populace mérite d'être comptée pour quelque chose.

Les affaires avec Rome, qui font tenir quarante évêchés vacants, causent aussi du bruit. La noblesse, vu les charges, bénéfices, abbayes, cardinaux étant toute attachée à Rome, et le bas peuple ignorant et superstitieux, soufflé par les moines qui, fort nombreux, ont beaucoup de crédit dans ce pays sur l'esprit du peuple. La Reine paraît toujours fort contente du général Acton et soutenir haut à la main ses projets, quoiqu'il tâche de s'attacher plutôt au Roi. La Reine paraît à présent

fort inquiète de la guerre avec les Turcs, croit leur destruction totale sûre et est fort occupée des changemens que cet événement pourrait procurer dans le système de l'Europe, et, quoique dirigée par Acton, qui est tout à la disposition de la France, croyant en avoir besoin pour se soutenir en place, elle est fort mécontente de cette Cour, et piquée, depuis qu'un courrier expédié de Pétersbourg par le duc de Serra Capriola*) a apporté la nouvelle des propositions que M. de Ségur**) y a fait par ordre de sa Cour sur une espèce d'alliance ou convention entre la France et les deux Cours Impériales sur les affaires avec les Turcs. La Reine n'en avait été nullement informée de France et prétend que cette Cour, pour la gagner, lui avait promis ci-devant de ne faire aucune démarche en politique, et surtout pour les affaires avec les Turcs, sans l'en avertir préalablement. La Reine croit d'avoir été trompée et en est très-piquée. Pour moi, je crois que jamais la France ne lui aurait fait cette promesse, mais que cette proposition aura été hasardée et avancée par Mr. de Brissac pour se faire valoir, un mensonge ne lui coûtant rien.

La Reine paraît jusqu'à présent fort contente du Baron Thugut.

---

*) Neapolitanischer Gesandter in St. Petersburg.

**) Graf Ludwig Philipp Ségur, französischer Gesandter in Russland.

Ce 14 février 1788.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre par Rollin et une autre par la poste assurée. Rollin m'a paru dans le peu de moments que j'ai eu l'occasion de lui parler, pénétré de toutes les bontés que vous aviez eues pour lui, et enchanté de vos enfans. Le présent pour l'Archiduchesse est de toute beauté, de même que celui pour Mme de Chanclos. J'aurais seulement souhaité que vous eussiez ajouté un petit mot par écrit qui aurait donné la vraie valeur au présent de cette personne aucunement guidée par l'intérêt, mais seulement par l'honneur et l'attachement. Joseph an Leopold.

Je vous joins ici les nouvelles de la semaine. Vous y verrez le triste état des armées russes. De notre côté chez de Vins en Croatie les hostilités ont commencé, nous avons occupé deux châteaux qu'il a fallu brûler avec perte de quelques hommes; dans peu l'on aura plus de nouvelles, comptant faire occuper toute la partie jusqu'à l'Unna.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. . . . .

Ce 21 février 1788.

Très-cher frère. Voici les nouvelles de la semaine. On vous les enverra régulièrement de ma chancellerie qui reste à Vienne, et c'est à celle-là aussi, comme jusqu'à présent, que je vous prie d'adresser toutes les lettres Joseph an Leopold

et paquets à mon adresse. Les papiers que vous me renvoyez après les avoir lus, je vous prie de les mettre dans un paquet à part et votre lettre dans un autre couvert; cette dernière me sera envoyée toujours tout de suite, les papiers resteront à Vienne.

Je vous joins ici une lettre pour la Reine de Naples, que je vous prie de lui faire passer sous votre adresse ou par le courrier d'Espagne ou autre bonne occasion. Ses craintes, les conséquences à perte de vue qu'elle tire sur un projet d'alliance avec la France et la Russie, sont des rêves creux; d'abord, hors la France qui nous en parle, nous n'en avons, ni l'un ni l'autre, envie, pour ne pas jalouser les autres puissances et les engager à des démarches contraires à nos intérêts. La tête tourne à ma soeur et elle la ferait tourner aux autres, si on prenait pour argent comptant les conséquences que sa vivacité lui fait apercevoir comme des choses existantes.

Je pars le 29 et vous joins ici ma marche-route. Dans cette saison cela sera un peu pénible, devant aux frontières tout faire à cheval. C'est pourquoi je n'ai osé prendre votre fils avec; il me suivra le 14 mars et se rendra droit au quartier général à Futak, où il m'attendra.

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur et serai pour la vie votre . . . .

Le 25 février 1788.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre du 14 de ce mois et les papiers qui y étaient joints dont j'ai l'honneur de vous renvoyer une partie comme de coutume. Je suis bien charmé que vous ayez été content des rapports que le colonel Rollin vous a faits de mes enfans, et que vous ayez approuvé le présent que nous avons envoyé. Quant à celui de M[me] Chanclos, j'étais intentionné de lui écrire en même temps pour la remercier de notre part de toutes les peines qu'elle s'est données, mais je craignais de l'embarrasser et que peut-être cela puisse paraître une affectation de ma part. Ma femme y suppléera aujourd'hui, et pour elle et pour moi, en lui répondant à sa lettre. Leopold an Joseph.

L'état des armées russes, par ce que j'ai vu, est bien pitoyable; il n'est pas à concevoir que le prince Potemkin qui a toute autorité en main, ne cherche pas à mettre tout sur un meilleur pied et laisse périr les troupes par les maladies. Il est heureux qu'elles aient à faire avec les Turcs, ne sachant profiter de leurs mauvaises situations et dispositions. Il faut espérer que jusqu'au printemps leurs dispositions seront meilleures, que leurs armées avanceront davantage, et que, les hostilités étant une fois commencées, on ne vous laissera pas sur les bras à vous seul toutes les forces des Turcs.

Le rescrit de l'Impératrice au prince Galitzin que je vous renvoie ci-joint, sur les propositions de la France, me paraît aussi singulièrement tourné, et cette Cour ne s'est jamais déclarée positivement de ne vouloir point

laisser profiter le Roi de Prusse à l'occasion de cette guerre, ce qui serait, je crois, le point essentiel.

De Naples vous aurez déjà appris la nouvelle grossesse de la Reine qui en est fort incommodée, ayant eu différens chagrins. Le général Salis, entièrement Français, est entièrement uni avec l'Ambassadeur de France, et le général Acton qui depuis un certain temps ne ménage plus la Reine comme ci-devant, se voyant assuré du côté du Roi et appuyé par la France, entre les bras de laquelle il s'est entièrement jeté, va plus rarement chez la Reine, la contredit souvent, l'affecte, et même anime souvent sous main le Roi à la contrarier. Les arrangemens militaires ont commencé par la réforme des cadets, Liparots, gardes italiennes et gardes suisses, de même que des autres quatre régimens suisses. Celles des cadets et Liparots ont été exécutées, les autres ne sont encore qu'ordonnées. Comme les officiers des corps susdits sont tous de la première noblesse, ils ont poussé les hauts cris. Le général Salis a eu peur et a dit publiquement qu'il était bien fâché de devoir faire tant de mal à tant de personnes, mais que c'était la Reine qui le voulait absolument. La Reine l'a su et avec sa vivacité accoutumée le lundi gras au bal de Cour en public elle a attaqué le général Salis, lui a reproché ses propos et dit publiquement qu'elle désapprouvait tous ses projets et réformes, et que tout cela ne venait pas de lui. Cela a causé un grand bruit au bal, le général Salis a demandé son congé ; soutenu par l'Ambassadeur de France il a nolisé un bâtiment pour partir. Le général Acton a offert de donner sa démission, tout cela pour

animer le Roi, lequel a donné un *dispaccio* par écrit qui a été publié, par lequel il approuve la conduite du général Salis, confirme los réformos et projets qu'il a proposés, et désavoue presque formellement les propos do la Reine. Il a publiquement prosque fait des excuses et beaucoup gracieuses. Le général Salis qui, ayant obtenu cette satisfaction, reste à Naples, et comme il est ennemi personnel du colonel Brissac, et qu'il a soupçonné que celui-ci pouvait avoir rapporté ses propos à la Reine, il a engagé le général Acton à le faire arrêter publiquement et le mettro au château de l'Oeuf, où il a reçu l'ordre du Roi de sortir pour toujours de ses Etats. Cette affaire devenue publiquo, a extrêmement affligé la Reine qui est outrée contre la France et paraît résolue à so rapprocher de l'Espagne. Elle considère cette affaire comme un affront personnel qu'on lui a fait, et est outrée contre le général Acton à qui elle attribue toute cette affaire. Elle a déclaré ne plus vouloir venir à Naples jusqu'au mois de juin, ni ne vouloir recevoir des placets de personne pour les affaires militaires. Elle affecte publiquement de désapprouver ces réformes, et comme le public n'en est déjà que trop mécontent, il est à craindro que la Reine ne se prépare des chagrins ultérieurs, surtout si on réussit à animer le Roi contre elle et à le rendre jaloux de l'influence de la Reine dans les affaires. Je tâche autant que je puis de lui écrire et de la prier de se modérer, et do la conseiller pour lui éviter des chagrins ultérieurs, qui pourraient à la fin avoir des conséquences sérieuses et réelles pour elle, mais sa vivacité ne lui laisse pas toujours attendre qu'on la conseille.

J'ai cru devoir vous prévenir en détail de toute cette affaire qui en soi-même est peu de chose, mais qui peut avoir avec le temps et le caractère violent et soupçonneux du Roi, et l'ambition démesurée du général Acton, des suites désagréables.

Je crois devoir également vous prévenir qu'une aventurière qui se dit comtesse de Falkenstein et fille naturelle de feu S. M. l'Empereur, âgée de 45 ans, bien élevée, et qui parle bien quatre langues, voyage en Italie avec équipage, domestiques et suite. Elle porte l'ordre de la croix, la toison d'or, et un rubau semblable à celui de Marie-Thérèse. Elle est entourée d'aventuriers de toute nation, et vit de son libertinage. Je crois que c'est la même qui a été en Espagne et en France. Elle est à Rome ; si elle passe par ici, je tâcherai de savoir au juste qui elle est.

Ce 28 février 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. C'est le dernier moment avant mon départ que je vous écris. Je vous prie de faire parvenir cette lettre par une occasion sûre entre les mains de Thugut. Il y a une lettre et réponse à la Reine, qu'elle ne veut pas que même le Roi sache qu'elle l'a reçue. Rien ne presse ; vous pouvez attendre une occasion.

Mais une autre chose il m'importe infiniment de vous faire connaître ici. Vous savez ce que c'est qu'une guerre, les hasards auxquels chacun est exposé. Cette guerre avec cela est toujours accompagnée de nombreuses maladies épidémiques, et qu'en partie le climat, les marais, les eaux occasionnent. Je ne suis qu'un individu, et par consé-

quent sujet à tous ces événemens. Pour ma personne, je n'y pense pas et je subirai le sort de ma destinée, mais ma charge, mon état, ma patrie me tiennent à coeur, j'en connais la composition, et je dois vous conjurer, mon cher frère et ami, de ne pas vous arrêter à aucune considération quelconque, mais de prendre vos arrangemens d'avance de façon à pouvoir tout de suite à la première nouvelle que vous aurez de quelconque accident qui me sera arrivé, soit blessure ou même maladie, fièvre etc., et à laquelle je ne pourrais vous écrire moi-même, mais que je laisse déjà les ordres les plus précis de vous en instruire, partir et vous rendre ou à l'armée ou à Vienne sans perte de temps, car je connais notre composition, et combien un chef est nécessaire. Cette assurance de votre part peut seule me tranquilliser et m'aguerrir à tous les événemens. Que de petites raisons ne vous en empêchent pas, mais sacrifiez le qu'en dira-t-on à mon désir, à mon amitié qui vous en conjure, et soyez persuadé que, malade, je ne soupirerai qu'après le moment de vous voir et de savoir mes affaires importantes entre vos mains, auquel elles appartiennent, pour lequel je travaille, et qui a tous les talents pour les bien gérer. La confusion qui sans cela existerait à l'armée et partout, serait inexplicable, et les pertes qui en pourraient rejaillir, incalculables. J'y compte donc pour sûr, et dans cette espérance je pars pour ma destinée avec courage et tranquillité, en vous embrassant tendrement. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Le 10 mars 1788.

Leopold an Joseph. Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre du 28 du mois passé avec les papiers qui y étaient joints, et que selon vos ordres j'ai renvoyés à votre adresse dans un paquet à part. Quant à la lettre à Thugut que vous m'avez adressée, je n'ai pas manqué de la lui faire parvenir tout de suite par une occasion sûre, sans que cet envoi puisse se savoir ou donner du soupçon.

Quant à ce que vous avez bien voulu me marquer à l'occasion de votre départ pour l'armée, je ne puis que vous témoigner toute la reconnaissance que je vous dois pour cette nouvelle marque d'amitié et confiance que vous voulez bien me témoigner encore en cette occasion. J'en suis pénétré et ne sens que trop à combien de dangers vous allez exposer votre santé, aux périls et événemens de la guerre, et surtout aux maladies en été d'un climat malsain et dangereux, et quoique je me flatte que la Providence préservera votre importante santé de tout accident, je me flatte que vous voudrez bien réfléchir combien votre santé est essentielle, précieuse et nécessaire à la monarchie, à l'Europe et au bien de l'Etat pour lequel vous l'exposez, et qu'en conséquence de ces réflexions vous voudrez bien penser et tâcher de vous la ménager et conserver pour les occasions importantes, et quoique je me flatte que certainement je ne serai jamais dans le cas de la savoir altérée, néanmoins en conséquence de vos ordres j'ai fait toutes mes dispositions de façon à pouvoir partir d'ici tout de

suite, si jamais le besoin l'exigeait. Mais quoiquo vous me laissiez le choix d'aller à Vienne ou vous trouver à l'armée, jo me flatte que vous voudrez bien être persuadé que, si malheureusement vous étiez malade, tout mon empressement serait uniquement do venir vous trouver et vons revoir et prendre vos ordres. Mais quoique je me flatte que ce cas ne se donnora eertainement pas, néanmoins j'ose vous prier de m'informer des personnos qne vous avez chargées de m'éerire dans le eas que je doive venir, et comment eet ordre me parviendra, pour éviter le cas que mon empressement à vous obéir puisse m'engager sur une fausse nouvelle ou quelque lettre non authentique, à partir d'ici, faire une fausse démarehe qui puisse ne pas vous plaire ou m'engager à faire sans nécessité un voyage et course forcée qui, vu mes circonstances et affaires, aussi juste qu'olle sorait sans eela, serait fort désagréable sans néeessité; enfin, pourvu que je sache par qui et eomment, le cas échéant, l'ordre et avis devra me parvenir pour que je puisse le croire authentique et légal. Vous pouvez eompter pour le reste sur mon empressement à vous témoigner mon attachement, à vous obéir et à servir l'Etat, et qu'aueun qu'en dira-t-on ou raison seeondaire pourra me retenir.

J'ose on même temps vous supplier de vouloir bien ordonner à quelqu'un de me communiquer, outre les extraits des affaires étrangères et le protoeole du conseil d'Etat, ce qu'il y aura de nouveau dans les affaires de la guerre, et avee la Russie et la France pour ees mêmes affaires, ees objets étant pour moi de la plus grande importance, pour rester au fait et courant des affaires si

importantes, n'étant sans cela dans le cas d'avoir les nouvelles que par les gazettes.

Ma femme me charge de vous présenter ses respects et se porte, grâce à Dieu, à merveille, de même que tous mes enfans.

Je viens d'apprendre que le général Acton a donné des ordres à tous les ports du royaume de Naples, et surtout au Viceroi de Sicile, pour ne pas admettre dans les ports plus de trois vaisseaux de guerre russes à la fois, et pour ne pas y permettre d'armemens d'aucune espèce, pour difficulter à leurs armateurs les équipemens, et surtout aux Grecs et Albanais, et enfin pour empêcher sous main et sans paraître, tout ce qui peut regarder les armemens maritimes, lettres de marque, et on croit que tout cela provient de ses relations intimes avec l'Ambassadeur de France, qui dit publiquement que la France laissera affaiblir par deux campagnes les Cours Impériales, pour venir ensuite leur dicter la loi et prescrire la paix et ses conditions.

Futak, le 27 mars 1788.

Joseph an Leopold.

J'ai reçu ici votre chère lettre en réponse à la mienne. Je vous rends bien des grâces de tout ce que votre amitié se plaît à m'y dire, et je suis parfaitement tranquille par conséquent, sachant que vous prendrez et remplirez bien ma place à tout événement. Si je n'étais pas en état de vous écrire ou faire écrire par un courrier qu'on vous enverrait exprès, je charge mes quatre

secrétaires, qui sont avec moi à l'armée, de vous écrire de la part du cabinet, et ne croyez donc pas à autres nouvelles qu'à une qui vous parviendrait aussi légalement.

Votre fils se porte à merveille, de même que moi, malgré que j'ai eu des chemins horribles dans ma tournée, mais j'ai une épidémie dans mes chevaux; il m'en sont crevés 63 déjà, et il n'y a pas moyen d'en arrêter les progrès. Personne n'en peut deviner la raison et le remède.

Vous recevrez exactement tous les papiers de Vienne, et en vous embrassant tendrement, de même que votre chère épouse, je serai toujours votre . . . .

Le 13 avril 1788.

Très-cher frère. C'est bien avec le plus vif et sensible plaisir que j'ai reçu votre chère lettre du 27 du mois passé de Futak, enchanté par là d'être rassuré sur votre heureuse arrivée et sur la fatigue de la tournée que vous venez de faire. Je vous rends mille grâces pour tout ce que vous voulez bien m'y dire d'obligeant et gracieux, et ai compris vos ordres pour tous les cas possibles. Ici nous n'avons absolument rien de nouveau, hors qu'à Naples on continue toujours à chicaner la Reine qui est un peu incommodée dans sa grossesse, et quoiqu'elle ne puisse pas douter que le général Acton n'ait été le moteur de tous ces chagrins, il est rentré chez elle en grâce et fait tout son possible près du Roi et de la Reine, pour les animer contre Thugut et le cul- Leopold an Joseph.

buter. Il y a eu une brouillerie entre la Cour de Naples et les Vénitiens pour une affaire particulière, et les négociations avec Rome sont entièrement rompues à la suite d'une lettre écrite au nom du Pape par le cardinal Buoncampagni au ministre Caraccioli à Naples, qui est on ne peut pas plus grossière et insultante pour le Roi, dans des termes dont on ne se sert pas d'ordinaire entre des personnes seulement bien élevées.

Je vous prie, continuez-nous vos bontés, et soyez persuadé du sincère, tendre et respectueux attachement avec lequel je suis . . . .

Futak, le 16 avril 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre avec un plaisir infini, et c'est par la ci-jointe que je réponds à celle de Thugut que vous avez bien voulu m'envoyer; je vous prie de la lui faire passer*). Ici nous nous portons

*) Joseph an Thugut.

Futak, ce 12 avril 1788.

Votre lettre du 4 mars m'a été envoyée par mon frère le Grand-Duc. J'y vois avec peine les désordres qui régnent à Naples, et les chagrins inévitables qu'en doit ressentir la Reine, mais à ce mal il n'y a pas de remède, car il prend sa source dans le moral et en grande partie dans le physique de la Reine. Ce serait peine perdue que de la vouloir conseiller, et je suis très-décidé, par l'expérience que j'ai faite, de me borner simplement aux compliments d'amitié, et de ne lui plus parler d'affaires, par la raison qu'elle ne fait jamais usage de mes avis, et que généralement elle ne veut plus le soir ce qu'elle désirait le matin. Je vous conseille, mon cher baron, d'agir de

tous bien. Après avoir fini ma tournée des frontières et de toutes les places, je pars pour Semlin où le camp s'assemble aujourd'hui. Peu après se fera une expédition sur Sabacs, à laquelle j'assisterai avec votre fils, et ce sera la première fois qu'il verra l'ennemi. Il se porte à merveille et paraît avoir bonne envie du métier.

Adieu. . . . .

---

même et de veus mettre fort sur la réserve, car je sais très-pesitivement que le Roi a été prévenu coutre vous, qu'il croit que vous contrecarrez ses arrangemens militaires, qu'en instigant d'autres vous faites l'impessible pour décrier Acton et diminuer sen crédit, que c'est veus qui mettez la zizanie entre lui et la Reine, enfin qu'il n'est nullement content de vous, en qui il n'aurait jamais de ceufiance.

Veilà le peint de vue seus lequel les intrigues, dent veus vous plaignez tant, eut fait envisager ves démarches. Je sens fert bien les désagrémens que vons devez en ressentir, mais il vous sera facile d'y remédier. Vous avez trop d'esprit peur ne pas treuver cent eccasions de convaincre le Roi du contraire, et d'engager la Reine de se jeindre avec veus tenjours au parti le plus en crédit, par là veus deviendrez le confident de tous et serez regardé comme leur partisan.

Je sons que peut-être le bieu ne se fera pas, mais au moins veus serez informé du courant, et à même de denner à la Reine des censeils prepres à se tranquilliser, ce qui m'imperte plus que la prespérité du royaume de Naples, dont il n'y aura saus cela peint de parti à tirer, tant que les choses y existent sur ce pied.

Je veus joins ici une lettre pour la Reine que veus lui remettrez, et je veus exhorte à aveir patience et à user de teus les moyens que ves lumières et votre prudence veus suggèreront, pour captiver la ceufiance du Roi et condnire la Reine dans la voie d'une parfaite union avec son épeux et d'une entière complaisance avec ses velontés.

Vous saurez déjà que les Turcs out laissé librement le baron Herbert, qui vous donnera prebablemeut bientôt de ses nouvelles. En atteudant, l'armée campera le 16 près de Semlin, eù je vais établir mon quartier général, pour passer ensuite la Save et commencer les opérations aussitôt que les inondations le permettront.

Adieu . . . .

Le 27 avril (1788).

Leopold an Joseph. De Naples les réformes militaires continuent; on va encore augmenter considérablement la marine. La Reine qui est quelquefois incommodée de sa grossesse, a essuyé plusieurs tracasseries avec le Roi; son crédit sur son époux et dans le public baisse considérablement, et quoiqu'elle ait eu de bien justes et fortes raisons d'être mécontente du général Acton, de Salis, et de l'Ambassadeur de France, ce dernier, en la flattant d'un mariage pour une de ses filles avec le duc d'Angoulême, et les autres avec des soumissions affectées ont regagné entièrement sa confiance et repris crédit, et surtout le général Acton qui contredit, contrecarre et chicane de toutes les façons le baron Thugut, pour l'obliger à s'en aller, en indisposant la Reine contre lui.

Semlin, ce 28 avril 1788.

Joseph an Leopold. Très-cher frère. A mon retour de l'expédition à Sabacs je m'empresse de vous écrire. Nous l'avons terminée heureusement; après une perte peu considérable nous avons emporté la palanque et le château avec 800 Turcs faits prisonniers, 17 canons, 16 drapeaux, et en tout il n'y a eu que six hommes de tués et onze de blessés. Le Feldzeugmeister Rouvroy*) a eu une blessure, mais heu-

*) Theodor Freiherr v. Rouvroy, Commandeur des Theresien-Ordens. Er starb schon im folgenden Jahre.

reusement légère, et le jeune Poniatowsky*) a été blessé à la cuisse, ce qui est de plus de conséquence. Votre fils était de la partie, et tel que vous le voyez dans la chambre il était là; le sifflement des balles ne lui faisait pas changer de physiognomie.

J'attends avec une impatience infinie que tout soit arrivé, ce qui est bien loin de l'être encore, pour pouvoir pousser plus en avant nos opérations, car chaque jour est précieux, et si nous ne faisons vite, nous aurons le Grand-Vizir**) et l'armée entière sur les bras, et alors il n'en serait plus temps.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse tendrement . . . .

Semlin, le 13 mai 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu plusieurs de vos chères lettres, pour lesquelles je vous rends bien des grâces. Vos nouvelles me sont toujours infiniment chères et précieuses. Ici à peine venons-nous de finir à rassembler l'armée avec tout ce qu'elle exige. Les Russes qui n'ont point encore commencé leurs opérations, et qui voudraient que je fasse tout pour qu'eux n'aient rien à faire, me mettent dans l'embarras de ne pas pouvoir me décider

*) Fürst Joseph Poniatowsky, damals erst fünfundzwanzig Jahre zählend, Oberst eines österreichischen Dragoner-Regimentes. In den Napoleonischen Kriegen berühmt geworden, ertrank er bekanntlich im J. 1813 nach der Schlacht bei Leipzig.

**) Jussuf Pascha.

encore à passer la Save et à assiéger Belgrade, n'ayant point le temps de le prendre jusqu'à l'arrivée de la grande armée, où alors je serais dans une situation plus critique que celle du prince Eugène, ne pouvant avoir des ponts sur le Danube à cause des inondations encore existantes, et par conséquent réduit pour toute communication et retraite au pont de la Save, et me trouvant entre une ville avec 15,000 hommes de garnison et une armée de peut-être 150,000. Avec cela, je dois vous dire avec peine, que je ne trouve ni volonté, ni zèle, ni énergie dans nos généraux. Tous sont au désespoir de faire la guerre; ils voudraient être commodément au logis, et personne ne va qu'autant qu'on le pousse, qu'on y est. Chacun s'excuse sur l'autre; point d'union, enfin on a bien du mal, mais néanmoins je tâcherai de m'en débrouiller comme je pourrai.

Votre fils va partout avec moi; il a très-bonne contenance, même quand il entend des balles, et je crois qu'il verra juste dans cet art, au moins il paraît y prendre intérêt.

Adieu, mon cher ami; présentez mes respects à votre chère épouse, et croyez-moi pour la vie votre . . . .

Ce 15 mai 1788.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. Je vous rends mille grâces de ce qu'au milieu de toutes vos affaires et embarras vous ayez pu trouver le temps de m'écrire pour me donner part de la prise de Sabacs, sur laquelle j'ai déjà eu l'honneur

de vous faire mon compliment la poste passée. Je souhaite bien et ne doute aucunement que cette prise facilite le siége de Belgrade, avant que le Grand-Vizir, dont la marche sera, je crois, fort retardée, puisse arriver vous en empêcher. J'ai été enchanté de ce que vous me marquez que vous avez été content de mon fils à cette occasion, et de la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en donner part. Il n'a fait que son devoir et ne saurait jamais assez faire pour répondre de toutes façons aux bontés et à la bonne opinion que vous voulez bien avoir pour lui.

Ici nous n'avons absolument rien de nouveau. On n'entend plus parler de la flotte russe qui, à ce qu'on dit, doit aller dans les ports de Sicile.

Ma femme me charge de vous présenter ses respects ; elle se porte à merveille, de même que tous mes enfans. J'ai eu quelques jours une fluxion aux yeux, qui a été ici commune et épidémique, mais j'en suis remis. Nous sommes à la campagne, où j'ai pris avec moi depuis un mois mon fils Charles tout seul, sans ses livres, maîtres, ni aucun de ses gens. Tout ce temps il se porte à merveille, est grandi de beaucoup, et devient fort et robuste. Il se promène et se fatigue à cheval et à pied six et sept heures par jour, dort et mange bien, et n'a jamais ressenti la moindre incommodité, et je puis hardiment vous assurer à présent, qu'il est sain et fort comme tous les autres, et que son physique n'est pas malade. Le médecin même à présent en convient, et que ses soi-disant incommodités seront guéries, en lui ôtant quelques appréhensions et un peu de paresse et d'envie

de ne pas s'appliquer, car ce n'est que quand il ne s'amuse pas, qu'il dit de ressentir des incommodités, dont ni son pouls ni sa machine ne se ressentent, ni donnent de marques, et cette dernière maladie, je la guérirai moi.

Continuez-moi, je vous prie, vos bontés . . . .

Ce 1er juin 1788.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. Vous ne saurez croire combien j'ai été enchanté en recevant votre chère lettre du 13 du mois passé, d'y recevoir une marque de votre souvenir au milieu des embarras que vous avez sur les bras, d'y recevoir de bonnes nouvelles de votre santé, et la part que vous voulez bien m'y donner, que vous êtes content de mon fils. Ce que j'ose vous supplier, c'est, connaissant votre zèle et activité, de vous ménager davantage, et surtout votre précieuse santé, à présent que les chaleurs doivent être commencées. C'est avec bien de la peine que je vois que les Russes, qui vous devraient tant d'obligations, bien loin de vous seconder seulement, après que la guerre se fait pour eux, se tiennent sur la défensive, et sans détourner seulement les Turcs par une diversion, ou le siége de Chotym ou d'Oczakow, vous laissent tout-à-fait à vous seul toute l'armée du Grand-Vizir sur les bras, et un confin d'une aussi vaste étendue à couvrir des incursions des Turcs. J'avoue que leurs projets et plan d'opérations, dans lequel ils no promettent de l'offensive que du côté du Couban, m'a scandalisé.

Je sens fort bien l'embarras et l'impossibilité dans laquelle ces circonstances vous mettent, de passer la Save et d'attaquer Belgrade. Votre situation serait infiniment plus critique que celle du prince Eugène, qui s'est tiré du mauvais pas où il s'était mis, par un coup de bonheur. Mais ce qui m'a bien étonné et fait de la peine, c'est ce que vous me marquez de la mauvaise volonté des généraux à faire la guerre. Jamais je ne m'y serais attendu, et j'aurais toujours cru qu'ils brûleraient à l'envi du désir de se faire honneur, de se distinguer et mériter votre approbation par leur zèle et activité, surtout agissant sous vos yeux. Je vous plains bien, car il est impossible de faire tout par soi-même, et lorsqu'on n'est pas secondé par ceux qui doivent exécuter les ordres, et qu'ils n'agissent pas volontiers, mais qu'il faut les pousser à tout, c'est une double fatigue, une vraie corvée ; on se fatigue terriblement, et on n'est pas bien servi.

Semlin, ce 14 juin 1788.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et sachant que votre fils écrit diligemment, comme c'est son devoir, à Florence, je lui ai laissé le soin de vous donner nos nouvelles. Actuellement qu'il est absent d'ici pour faire une tournée le long des frontières, je m'empresse de vous les continuer. Nous ne faisons rien qu'attendre ce qui arrivera et à quoi les Turcs se décideront. Les armées russes de mon su n'ont point encore dépassé Joseph an Leopold.

leurs frontières, ni leurs flottes de Kronstadt ni de la mer noire sont encore sorties des ports. Le prince Cobourg*) bloque, comme il peut, Chotym. Il a encore un détachement à Jassy, mais qui probablement devra bientôt se retirer. Fabris**), en Transylvanie, occupe en Valachie et Moldavie les entrées des montagnes qui entourent cette province. Wartensleben***) au Banat couvre les entrées au Banat par la Valachie, et d'Orsowa le long du Danube il y a des postes jusqu'à Pancsowa pour couvrir le pays d'incursions, et il y a à Weiskirchen sept bataillons et deux régimens de cavalerie pour le soutien du cordon là où le besoin l'exigera. Mon armée est campée sur les hauteurs de Semlin qu'on a retranchées. Le corps de réserve l'est le long de la Save jusque vers Sabacs, qui a été réparé et a une assez forte garnison. De là commence le corps de Mittrowsky †) qui a les forteresses de Ratscha, Brood et Gradisca bien pourvues, et dans l'entre-deux son cordon pour couvrir le pays au-delà de la Save. A l'Unna commence le corps du prince Liechtenstein ††) qui est campé vis-à-vis de Dubitza, la rivière entre eux; son cordon s'étend jusqu'à la Dal-

*) Der damalige General der Cavallerie und spätere Feldmarschall Prinz Friedrich Josias zu Sachsen-Coburg-Saalfeld.

**) Der Feldzeugmeister und Commandant des Observationscorps in Siebenbürgen Dominik Tomiotti de Fabris. Er starb schon im Jänner 1789.

***) Der Feldmarschall-Lieutenant Ludwig Wilhelm Graf Wartensleben. Er starb als Feldzeugmeister im J. 1798.

†) Graf Joseph Mittrowsky, welcher im J. 1789 zum Feldzeugmeister ernannt wurde und im Jahre 1808 starb.

††) Der General der Cavallerie Fürst Carl Liechtenstein.

matic vénitienne. Le long de l'Adriatique depuis Zengg jusqu'à Aquileja le commandant-général de Gratz, savoir Langlois*), y commande, et en attendant qu'il arrive, Gazinelli**) en fait les fonctions et il est établi pour le présent à Trieste, où on a fait dans les ports des batteries et où on a armé quelques bâtiments. Voilà notre position. Après que je n'ai pu parvenir à faire passer au mois d'avril la Save et assiéger Belgrade, il est naturel qu'on ne l'a plus pu faire au mois de juin où l'on disait seulement tout préparé. Il ne me reste d'antre parti à cette heure à prendre que d'attendre tranquillement ce que fera le Grand-Vizir, s'il se partagera ou non, où il se rendra, si les Russes agiront et ce qui s'en suivra, s'il marchera sur moi ici ou au Banat, s'il m'attaquera ou s'il me fournit l'occasion de l'attaquer, enfin de voir si en automne, où les armées turques ne peuvent tenir campagne, il sera plus facile d'assiéger Belgrade et Orsowa.

Voilà en deux mots ma situation; elle n'est pas brillante, parce que tout est incertain, est douteux, mais il faut avoir patience et plus penser au bien général qu'à son avantage et convenance personnelle. Du reste, l'ennui ici est terrible; cette situation passive me l'est aussi; très-peu d'activité dans nos généraux et officiers; les maladies sont encore fort modérées. Les chaleurs

*) Der Feldzeugmeister Peter Freiherr von Langlois. Auch er starb, gleich Ronvroy, Fabris und Carl Liechtenstein, schon im folgenden Jahre.

**) Feldmarschall-Lieutenant und Interims-Commandant in Inner- und Oberösterreich, dann dem österreichischen und ungarischen Littorale. Er starb im Mai 1790.

ont été fortes, mais après quelques orages voilà quinze jours qu'il fait charmant, et votre fils a le plus beau temps du monde pour sa tournée.

Adieu; je vous embrasse tendrement, de même que votre chère épouse. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Semlin, ce 25 juin (1788).

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Les bonnes nouvelles que vous continuez à me donner de votre bonne santé et de celle de votre fils Charles me font grand plaisir. Je souhaite bien qu'elles continuent, de même François. Je l'attends dans quatre jours de retour ici de la tournée qu'il a faite. Ses nouvelles sont bonnes, puisqu'il se porte bien et qu'il paraît prendre intérêt à ce qu'il voit. Ici il n'y a rien de nouveau, même toutes les petites fusillades ont cessé depuis qu'une couple de fois les Turcs ont été mal accueillis et renvoyés avec perte. Les Russes ne peuvent ou ne veulent rien faire, c'est ce que j'ignore. Le Grand-Vizir est à Sophie, il détache des corps qui avancent vers Belgrade, mais le manque de vivres les empêche d'avancer et de se joindre. La dépopulation de la Servie est inexprimable; nous comptons déjà plus de 50,000 âmes et 300,000 bêtes à cornes qui sont passées chez nous. On ne sait qu'en faire; on les distribue dans les bois, dans les habitations, comme l'on peut. Avec cela ils ont sévi contre les chrétiens et en ont tué peut-être, à ce qu'on assure, 30,000. Tout cela fait que la terre n'est pas cultivée, qu'ils n'ont pas de voitures pour les

transports. Il faudra probablement qne nous attendions l'automne pour commencer notre siége, et jusqu'alors les choses s'éclairciront d'une façon ou de l'autre.

Vous saurez déjà que le Roi de Sardaigne m'a écrit et demande pour son fils en mariage la fille aînée de Ferdinand *); vous sentez bien que j'ai accepté la chose avec plaisir.

Adieu, mon cher ami; les chaleurs sont excessives et les mouches nous font bien enrager; néanmoins les maladies sont encore fort modérées et aucunement dangereuses.

Je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tont mon coeur. . . . .

Semlin, ce 29 juillet (1788).

Joseph an Leopold.

Mon cher frère. J'ai reçu plusienrs de vos chères lettres, pour lesquelles je vous rends des grâces infinies. J'ai tonjours attendu à vous écrire, espérant de pouvoir vous donner quelque nouvelle intéressante, ou que notre situation inactive se changeât, mais malheureusement c'est toujours encore la même chose. Vous aurez déjà vu par les nouvelles publiques l'incroyable événement de Monsieur de Nassau **), qui avec des chaloupes et batteries flottantes a brûlé sept vaisseaux de guerre

*) Maria Theresia, geboren 1773, im J. 1789 mit dem nachmaligen Könige Victor Emanuel I. von Sardinien vermählt

**) Carl Heinrich Prinz von Nassau-Siegen.

et pris deux aux Turcs près d'Oczakow, qui tous, faute de savoir manoeuvrer, s'étaient échoués sur des bas fonds. Du reste, l'armée du prince Potemkin est avancée vers Oczakow et a commencé à le canonner sans l'assiéger. Celle de Romanzow n'a voulu passer le Pruth, de façon que nous avons dû abandonner Jassy. Chez nous tout est au mêmo point. L'armée du Grand-Vizir était marchée de Sophie à Nissa; cela avait l'apparence de venir à Belgrade; point du tout, elle est retournée à Widin et elle n'a laissé que des corps épars à Nissa et Krotzka. A Widin on travaille à des ponts sur le Danube, et il menace le Banat ot la Transylvanie en même temps. Je me suis arrangé pour pouvoir y marcher si j'en vois l'apparence, car il ne faut pas prendre le change. J'ai renforcé lo Banat ct la Transylvanie à tout événement, en Croatio la même chose; nous gardons nos frontières et eux les leurs. Lc princo Liechtenstein a dû quitter le commandemcnt, étant malade de ses vieux maux, ce qui m'embarasse. Les maladies sont fortes, mais pas mortolles encore. Nous avons près de 7000 malades; ces derniers quinze jours il nous n'en est mort que 68 hommes qui n'est pas un de cent. J'ai seul cinquante domestiques de malades; moi-même depuis quelques jours j'ai gagné une toux sèche ot forte qui m'incommode beaucoup, et avec cela une diarrhée assez gênante. Néanmoins je puis faire toutes mes affaires et ne suis point alité.

La belle aventure du Pacha de Scutari vous sera déjà connue. C'est la chancellerie d'Etat qui a tout gâté,

en envoyant tout de suite Brognard*) en négociateur et donnant un éclat à la chose qui ne valait rien. Ce misérable, après m'avoir volé mon argent, aurait au moins dû ne pas faire assassiner ces trois pauvres gens.

Votre fils est à faire sa tournée ; il sera à cette heure dans les environs de Kronstadt en Transylvanie. Il évite par là le mauvais air et les chaleurs insupportables d'ici, qui ont été à 34 degrés du thermomètre de Réaumur. Depuis trois mois il n'a pas plu, tout est brûlé.

Adieu ; je vous embrasse, de même que votre chère épouse. . . . .

Semlin, le 13 août 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre avec l'incroyable histoire du Roi de Naples**). Il ne faut pas être le plus malhonnête homme, mais en même temps un monstre, pour imaginer et exécuter de pareilles horreurs. Tout est dit ; il me serait impossible de jamais plus écrire à un homme pareil que je méprise.

Je suis charmé que votre santé et celle de vos enfans soit bonne ; la mienne dans ce maudit climat n'est pas de même. J'ai gagné une toux très-désagréable qui m'affecte la poitrine et me donne une respiration difficile. Voilà près d'un mois ; cela a tout le caractère d'un

---

*) Wenzel von Brognard, Official der Staatskanzlei.

**) Eine empörende körperliche Misshandlung der Königin von Seite ihres Gemals.

asthma, les nuits étant les plus mauvaises. Depuis quelques jours il s'y est joint des accès de fièvre qui ont le type de quarte et qui ne sont pas fort violents, point de frisson, mais chaleur et abattement. Je vais pourtant mon train, je ne suis point alité, je ne sors qu'autant qu'il est nécessaire, je garde un régime exact dans le manger, et prenant des sels et un thé amer, je me flatte que je la ferai partir ainsi.

L'armée est marchée hier pour passer au Banat; je la suis demain. Les Turcs paraissent vouloir tourner de ce côté-là leur agression; le général Papilla*) d'une façon absolument inexcusable s'est laissé surprendre à Schupaneck; il a perdu treize canons, et deux bataillons ont été entièrement dispersés. Vous ne sauriez croire la bile qu'on fait; il y a trois mois qu'il a l'ordre de ne pas s'engager dans cet endroit pas tenable, et malgré cela on n'est pas obéi; aussi l'ai-je fait mettre aux arrêts à Temeswar. Du côté de la Croatie j'avais reçu de bonnes nouvelles, mais voilà soixante heures que je n'en reçois pas la confirmation; cela me fait craindre que cela a fini moins bien que cela n'avait commencé, car de Vins**) avait attaqué et chassé les Turcs de leurs batteries à Dubitza, mais il y avait encore une hauteur à emporter.

---

*) Der Generalmajor Paul Freiherr Dimich von Papilla, Ritter des Theresienordens. Er starb im J. 1802 zu Temeswar.

**) Der Feldmarschall-Lieutenant Joseph Nicolaus Freiherr de Vins. Er starb im J. 1798 als Feldzeugmeister und Grosskreuz des Theresien-Ordens.

Adieu, mon cher ami; votre fils se porte bien, il est actuellement chez le Prince Cobourg en Galicie ou Moldavie. Je vous embrasse de même que votre chère épouse. . . . .

Je vous joins cette lettre pour Thugut et pour la Reine, que je vous prie de lui envoyer par occasion sûre.

Ce 16 août 1788.

Très-cher frère. Vous ne sauriez croire le plaisir et la consolation que m'a causé votre chère lettre du 29 juillet après une si longue privation. C'est avec bien du regret que j'y vois que les maladies, quoique heureusement pas dangereuses, commencent à régner à l'armée, qu'elles ont attaqué presque tous vos gens, et que vous-même vous vous en ressentiez. La dissonterie, surtout dans ce climat et cette saison, est bien à craindre, et les fraîcheurs des nuits. J'ose vous supplier de considérer un peu plus la nécessité de votre personne et l'importance de votre santé, et de vous soigner et ménager davantage, et je me flatte d'apprendre par la poste prochaine de meilleures nouvelles de votre santé et entier rétablissement. Leopold an Joseph.

Les deux victoires des Russes sur la mer noire sont bien heureuses et venues à propos, et il faut être aussi maladroits et mauvais marins que le sont les Turcs, pour s'exposer avec leurs gros vaisseaux dans le Liman. C'est le second tome de la bataille de Tschesme dans la guerre passée. Je suis étonné que le prince Potemkin, n'ayant

plus d'obstacle à vaincre, n'ait pas commencé tout de bon avec rigueur le siége d'Oczakow, et que le maréchal Romanzow, ou passant le Pruth en personne, ou envoyant de ce côté un gros corps de troupes, n'ait pas assuré Jassy et les troupes qui y étaient. La conduite du Grand-Vizir est bien singulière, mais je crois qu'il est à souhaiter qu'il passe le Danube et vienne attaquer les plaines du Banat. Il donnera occasion par là à une bataille, et je crois qu'on peut bien se flatter que, donnant bataille, il sera battu ; la campagne finira pour lui et on pourra attaquer Belgrade. Quant au Pacha de Scutari, j'avoue que je ne m'attendais à rien de bon de sa part et des Monténégrins, que le prince Dolgorouki qui est à présent à votre armée et qui a été longtemps avec eux, doit bien connaître.

Tout le monde regrette Brognard, qu'on dit avoir été un sujet bien capable.

C'est avec bien du regret que je vois que vous avez eu à Semlin les mêmes chaleurs que nous en Italie. Ici il n'a pas plu depuis le 4 avril ; toutes les récoltes ont péri, tout est brûlé, et on nourrit le bétail avec de la paille.

Vous avez eu bien de la bonté de penser à faire faire à mon fils la tournée qu'il a faite présentement, qui ne peut que lui être fort agréable et utile, et qui en même temps le préserve du mauvais air et des maladies de Semlin.

La singulière rodomontade du Roi de Suède, ses extravagantes propositions à l'Impératrice de Russie lui ont attiré une rencontre sur mer, où sa flotte a été bat-

tue. Il est inconcevable quelles puissent être les vraies intentions du Roi en commençant cette guerre, surtout s'il n'est pas sûr d'être appuyé de la Prusse ou de l'Angleterre. Il paraît qu'il risque beaucoup. On croit que la flotte russe ne viendra point cette année dans la Méditerranée, quoiqu'il ne soit point encore arrivé de contre-ordre formel.

A Naples le Roi est derechef plus fortement incommodé de son mal, la cure palliative qu'il a prise n'ayant fait que peu d'effet. La Reine est fort agitée, et je crains un peu pour ses couches, dont le terme est à la fin d'un mois. Le Roi d'Espagne ayant déclaré au Pape qu'il ne se mêlerait pas de l'affaire de la *chinea**) de Naples et qu'il croyait cette fonction inutile, il n'en sera plus question, au grand chagrin du Pape et de tout Rome.

La soi-disant comtesse de Falkenstein qui tourne en Italie, m'a été adressée par la Reine de Naples qui, après s'être intéressée pour elle et l'avoir mise dans une espèce de couvent, me l'envoie ici, puisqu'elle avait tenté d'épouser à Naples un chevalier Sansevero. Cette personne que je n'avais jamais vue, est ici dans un conservatorio, où elle se conduit jusqu'à présent bien et honnêtement. Je l'ai vue, elle assure et soutient d'être la même personne qui vint d'Allemagne du temps de feu S. M. l'Impératrice à Vienne, où elle fut mise aux Elisa-

*) Chinea, der weisse Zelter, welcher alljährlich am 29. Juni reich geschirrt, nebst einer Gabe von siebentausend Ducaten, von dem Könige von Neapel dem Papste dargebracht wurde. König Ferdinand hatte die fernere Beobachtung dieses Gebrauches verweigert.



bethines, et où elle dit de vous avoir remis tous les papiers et documens dans une cassette rouge. Elle assure avoir été deux ans dans un couvent entre Laibach et Gorice, d'où elle s'est sauvée, qu'elle vous a vu la dernière fois à votre retour d'ici avec le général Kinsky dans votre passage à Gratz, qu'ensuite elle a été à Venise, Turin, Lyon, Nice, Gênes et Naples, qu'à présent, ne voulant plus faire l'aventurière et manquant d'argent, elle avait résolu de se marier, et qu'ayant trouvé ce chevalier napolitain qui la voulait épouser, et ses parens en étant contens, elle me priait de vous écrire, pour vous prier en son nom de lui faire remettre par mon canal ses papiers et documens pour pouvoir se marier. Voilà tout ce que j'en sais; j'ose vous prier de vouloir bien me faire répondre par un de vos secrétaires sur cette femme, pour savoir qui elle est et ce qui en est, si elle est la personne qu'elle dit d'être ou non, et enfin quelle réponse je dois lui donner, et si vous jugez à propos de lui renvoyer les papiers ou non, car en Italie elle trouvera très-facilement à se bien marier, seulement avec sa figure, et sans aucune prétention pour le nom et la parenté qu'elle s'attribue peut-être faussement. Enfin, je vous prie de me faire instruire sur son histoire, pour que je sache comment me régler et n'en sois pas la dupe.

Caransebes, ce 2 septembre 1788.

Très-cher frère. J'ai un moment à moi que je voue au plaisir de vous écrire. Votre fils vient d'arriver ici de sa tournée en très-bonne santé et très-content de tout ce qu'il a vu. Je vous joins pour votre satisfaction la dernière lettre qu'il m'a écrite de Temeswar, où je l'avais fait attendre deux jours, pour être sûr que le chemin qu'il avait à prendre, fût libre et sûr. Vous verrez qu'il est capable de sentiments, et quand ils sortent, comme il n'en est aucunement charlatan, on peut les croire. Nos affaires ici sont encore très-peu claires ; toute la vallée de Mehadia et Cornia sont à l'ennemi qui a brûlé tous les villages. Les Russes ne faisant rien, nous avons 200,000 hommes sur les bras, et qui s'éparpillent seulement pour dévaster. Je crains bien que la belle partie du Banat le long du Danube aura le même triste sort. En attendant nous tenons encore ; le triste est qu'on n'en puisse venir à une affaire, qui peut-être déciderait avec avantage la chance. Joseph an Leopold.

La soi-disant comtesse Falkenstein est une garce publique qui a volé et trompé dans nombre d'endroits, qui a été à la maison de force à Trieste et s'en est sauvée ; elle n'est aucunement la même dont le roman était si singulier. Celle-là est morte très-sûrement en Carinthie dans un couvent, où je payais pour elle. J'en ai l'attestat mortuaire. Cette fille a été à Gratz, elle ne m'a jamais donné de ses papiers, mais bien a voulu me faire ses contes qui ne quadrent point. Je crois que vous ferez bien de la chasser, c'est tout ce qu'elle mérite.



Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, de même que votre chère épouse. Ma santé n'est pas encore bien bonne, je tousse cruellement et je suis faible et maigre. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Illova, ce 20 septembre 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et suis touché de l'intérêt tendre que vous prenez à ma santé. Elle est si dérangée que je ne la crois plus à remettre. Une respiration difficile, qui au moindre mouvement me donne des battemens de coeur et m'empêche absolument d'agir, soit à pied ou à cheval; une faiblesse avec cela, qui me lasse et m'abat les jambes, le pouls jamais net, peu de sommeil: voilà comme je suis et que je me traîne à faire campagne depuis presque trois mois. Tous les remèdes, les plus efficaces même, ont été inutiles, avec cela rongé de chagrin et de la douleur la plus profonde, je dépéris, maigris et je m'en vais à vue d'oeil. Mais comment quitter l'armée dans un pareil moment, où toutes les têtes sont perdues, où par l'impardonnable conduite de nos généraux détachés Papilla, Wartensleben, Brechainville*) et Aspremont**) nous sommes réduits à nous retirer, à abandonner tout le Banat à l'ennemi, et

*) Ludwig Graf Brechainville.

**) Franz Graf Aspremont-Linden. Er wurde noch im J. 1788 als Generalmajor pensionirt und zog sich dann in sein Geburtsland Lothringen zurück.

dans l'impossibilité même de couvrir la Transylvanie qui sera également ravagée, et tout cela sans perte de bataille, ou qu'aucun de ces Messieurs avait été forcé, mais sans coup férir ils ont abandonné les positions choisies, préparées, avantageuses, sous des prétextes frivoles, dont il y en a même d'un mésentendu de commission verbale, et nous n'avons jamais pu attaquer l'ennemi.

Rien de plus terrible, de plus malheureux, de plus honteux ne pouvait nous arriver; lorsque j'ai formé un projet, il est renversé par ceux qui devraient y coopérer. Enfin, je ne sais que vous dire, mon cher ami, sinon que je suis le plus malheureux des êtres, moralement et physiquement souffrant tout ce qu'il est possible. Je mourrai plutôt sous un arbre que dans l'état dans lequel je vois les choses, les abandonner, car le maréchal*) est si désespéré lui-même qu'il ne sait plus quoi faire.

Enfin, mon cher frère, après vous avoir fait ce triste tableau, voyez si vous voulez venir, car je ne puis vous répondre de ma santé, elle est au point que je puis d'un jour à l'autre tomber entièrement et être nul; voyez alors combien il serait important que vous fussiez à portée de veiller à l'Etat et à votre patrimoine. Ainsi, mon cher ami, décidez-vous; ce sera le meilleur des momens possible pour moi, celui où je pourrai vous embrasser. Croyez-moi pour la vie votre. . . . .

Pour ne pas vous donner cette cruelle incommodité pour rien, arrangez-vous seulement, je vous prie, et attendez

*) Lascy.

pour partir une autre lettre de ma part. Je crains plus de vous faire participer à mes peines que de les supporter seul.

Ce 22 septembre 1788.

Leopol an Joseph. Très-cher frère. J'ai été enchanté et pénétré de vos bontés en recevant votre chère lettre de Caransebes du 2 de ce mois, en pensant qu'occupé et accablé d'affaires et de soins, au moment de la marche de l'armée, et ne vous sentant pas trop bien de santé, au lieu de vous reposer votre amitié pour moi vous a fait trouver le temps de me donner de vos nouvelles qui sont si intéressantes pour moi, quoique je sente moi-même que, surtout dans les circonstances présentes, cela soit difficile et presque impossible. J'ose vous supplier de ménager, au moins autant que les circonstances le permettront, votre importante santé. J'ose vous renvoyer ci-joint la lettre de mon fils, que vous avez bien voulu me communiquer, et vous en rends bien des grâces. Les sentimens qu'il y témoigne sont ceux de son devoir, et il serait indigne d'être ce qu'il est, et de tous les soins et bontés que vous avez pour lui en toutes les occasions, s'il ne les sentait pas, surtout dans une occasion pareille, et je suis au moins charmé de voir qu'il sait exprimer ce qu'il sent et doit sentir.

Je regrette bien que les Russes n'agissent point; ils vous laissent toute l'armée turque sur les bras, et que par leurs dévastations ils ruinent ce qui a été fait avec tant de soins, peines et dépenses dans le Banat. Les

siéges d'Oczakow et Chotym n'avancent point, et la flotte du Capitaine-Pacha est revenue dans la mer noire avec toute sa force. Il paraît que la guerre de Suède, quoique faible, ait singulièrement embarrassée la Russie, et qu'elle soit occupée des affaires de Pologne et ne pense pas à agir tout de bon vis-à-vis des Turcs par manque des dispositions et la jalousie qui règne entre les deux maréchaux Romanzow et Potemkin.

Je vous rends bien des grâces de ce que vous m'avez marqué sur la soi-disant Comtesse de Falkenstein. Je ne l'ai vue qu'une fois à son arrivée, ayant été toujours depuis dans un couvent où elle s'est conduite sagement. Elle m'a assuré avec une telle assurance que vous saviez toute son histoire, aviez tous ses papiers entre les mains, et qu'elle était la même personne qui est morte au couvent en Carinthie, et qu'elle s'en était enfuie, en me priant de vous en écrire, que je n'ai pas pu me dispenser de le faire. A présent, que par votre lettre je suis éclairé sur ce point, je ne manquerai pas de la faire chasser d'ici.

Ma femme me charge de vous présenter ses respects; elle se porte, grâce à Dieu, à merveille, ainsi que tous mes enfans et surtout mon fils Charles qui est entièrement remis et se porte à merveille. Nous avons un petit doute de grossesse de la Thérèse, qui nous ferait bien du plaisir.

Lugos, le 26 septembre 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Après que je vous avais écrit la douleur de l'âme, les circonstances imprévoyables qui nous avaient obligés à nous retirer d'Illova et à ouvrir par conséquent l'entrée dans la plaine à l'ennemi, je ne croyais pas être dans le cas de devoir vous marquer que nous étions encore réservés à de plus fâcheux événemens dans la retraite que nous fîmes d'Illova. Tout allait dans le plus grand ordre, et nous serions arrivés à Caransebes sans que l'ennemi s'en fût même aperçu, car c'était la nuit. Dans un instant quelques malheureux Valaques ou d'un corps franc à cheval que nous avons, prirent une alarme, tirèrent des coups de fusil, mirent par là une partie de houssards et de dragons en confusion qui tirèrent aussi, enfin ceux-ci se jetèrent sur l'infanterie, et toute la colonne, à laquelle je me trouvais, fut dans un instant en pleine déroute. On renversa canons, fourgons, toutes les tentes et marmites que portaient les chevaux de bas, furent jetées, enfin c'était une horreur; on tira les uns sur les autres. Après quelque temps le calme fut pourtant remis, et heureusement que pas un Turc nous poursuivait, autrement toute l'armée était perdue, néanmoins non seulement toutes les tentes et marmites avec bien du bagage furent perdues, mais aussi trois canons. Du reste, vers le jour les Turcs ayant poursuivi notre arrière-garde, elle se retira en fort bon ordre, et les repoussa même de Caransebes avec perte. En attendant, qui eût pu imaginer que des officiers même et les valets d'équipage de l'armée porteraient la frayeur jusqu'à six lieues en arrière

à Lugos où ils coururent en criant que tout était perdu et qu'il fallait se sauver bien vite. Tous les habitans de ce grand endroit, toutes les voitures et équipages de l'armée qu'on avait laissés en arrière, se sauvèrent comme des fous, cassèrent, brisèrent voitures, jetèrent les équipages, et alors ces mêmes valets fuyards et autres gens du pays se mirent à piller, et tout ce grand endroit, de même que ce qui se trouvait sur la route jusqu'à Temeswar, fut pillé, des gens de tués, tout brisé, cassé, enfin une horreur que je ne puis pas vous décrire, mais que je sens cruellement. Une quantité de montures venant pour l'armée le furent également. Dès que je le sus, on envoya des troupes qui, quoique trop tard, remirent l'ordre et firent quelques exemples de sévérité. Comme par la retraite de Bréchainville et du général Lilien*), toutes deux précipitées sans avoir vu d'ennemi, toute la partie de la plaine est entièrement au pouvoir de l'ennemi, jusque presqu'à Temeswar, que du côté du Vulcan également un gros corps est entré en Transylvanie et y brûle déjà des villages, je dois attendre ici ou derrière la Temes, que quelque part le Grand-Vizir débouche, pour marcher à lui, seul moyen pour le faire sortir encore, s'il est possible, cette campagne au moins d'une partie du Banat. Chotym est pris par capitulation ; si cela était arrivé il y a huit semaines, comme il en avait été question, alors cela nous aurait pu faire une diversion avantageuse, mais à cette heure c'est trop tard, le mal est

*) Er wurde im J. 1793 zum Feldmarschall-Lieutenant ernannt und starb 1810 als General der Cavallerie.

fait, cette belle province est détruite pour un demi-siècle. Jugez, mon cher ami, de ma peine et de mon état. Avec cela ma santé; obligé do camper dans cette saison, je suis cruellement à plaindre, et l'esprit de vertige et de pusillanimité qui règne partout et qui fait trembler pour tout ce qu'on pourrait oser entreprendre, joint au découragement, font une situation, avec la misère et les spectacles d'horreur qu'on a sous les yeux, qui déchirent l'âme. Je ne sais comment je résiste encore, le sommeil est entièrement perdu, je ne dors pas une demi-heure et je passe les nuits dans les réflexions les plus affligeantes.

Votre fils se porte bien, et heureusement qu'il ne s'est pas trouvé à cette bagarre, ayant été à l'autre colonne. Imaginez que, pour ma santé, j'étais dans une petite calèche avec deux chevaux, suivant la colonne; lorsque ce tapage arriva, je montais à cheval, je fis l'impossible pour arrêter et remettre en ordre la troupe, mais en vain. Dans cette confusion je me trouvais tout seul, sans aucun de mes Messieurs, pas même un palefrenier, alors je pris le parti de courir comme je pus en avant pour chercher une division de cavalerie qui était à la tête, avec laquelle je revins et retrouvai déjà ce désordre remis. J'y ai perdu deux chevaux qui se sont sauvés, et ma lunette d'approche qu'un de mes gens portait qui, en tombant avec le cheval, la perdit.

Vous dire, mon cher ami, ce qui arrivera, serait chose impossible, mais que je suis malheureux pour le reste de ma vie, et victime d'événemens auxquels je ne puis pas, et qui sont arrivés sans ma faute, c'est une chose assurée.

Adieu, je vous embrasse; qui eût jamais pu imaginer que ce fût avec tant de peine. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Le 4 octobre 1788.

Très-cher frère. J'ai reçu par estafette votre lettre d'Illova du 20 septembre. Vous pouvez aisément vous figurer l'effet qu'elle m'a fait. Attaché comme je vous suis, j'ai été pénétré de voir et les maux que vous souffrez, et les peines et inquiétudes que vous avez de toute part, et que le manque de réussite dans vos projets et dans vos opérations de la guerre vous causent bien justement. Je me les étais bien figurées en partie, mais jamais aussi fortes que vous avez bien voulu me le détailler. Je sens ce que vous souffrez en voyant les Turcs ravager vos provinces, mais je me flatte que la saison avancée les obligera bientôt de rétrograder et d'abandonner vos Etats, et que pendant l'hiver on pourra traiter ou conclure la paix qui vous est absolument nécessaire dès que vous êtes si mal soutenu et secondé par une alliée qui vous doit tout, pour qui vous vous sacrifiez si généreusement, et qui ne veut agir aucunement d'aucun côté. Leopold an Joseph.

Quant à votre santé, j'ai été bien pénétré de vous en savoir si peu content. Je me flatte que, n'ayant point de fièvre, l'irrégularité du pouls, le manque de force, la toux que je crois convulsive, et le manque de sommeil viennent tous de la cruelle tension et agitation où vos

fatigues extrêmes et les inquiétudes et peines cruelles où vous êtes, votre vivacité et sensibilité mettent vos nerfs, qui ordinairement causent ces effets et ne se guérissent que par le calme et lo repos.

Oserais-je vous prier au nom du bien de l'Etat et de la monarchie, pour laquelle vous vous sacrifiez et qui a si besoin de votre personne, de vous éloigner de l'armée et de retourner à Bude ou à Vienne, où la tranquillité et lo repos pourront guérir vos incommodités, tandis que, restant à l'armée, vous risquez de les aigrir continuellement, et de ruiner pour toujours une santé aussi précieuse et importante pour la monarchie, à laquelle vous rendez dans ce moment-ci certainement un service plus essentiel, en vous éloignant et cherchant à vous remettre la santé, qu'en continuant à la ruiner.

Je ne saurais assez vous exprimer ma reconnaissance pour tout ce que vous me témoignez d'amical dans votre lettre, et la délicate bonté avec laquelle vous voulez bien penser à ma sensibilité. Mon attachement vous est connu depuis longtemps; j'ai fait mes dispositions selon vos ordres pour mon voyage, et j'attendrai vos ordres ultérieurs, après lesquels je pourrai partir au cas qu'ils viennent, deux jours après les avoir reçus. En tout cas je vous prie de me marquer où vous voulez que jo vienne, et par quello route.

Ma femme a été sensible et frappée de votre lettre; elle me charge de vous présenter ses respects. . . . .

Lugos, le 7 octobre (1788).

Joseph au Leopold

Très-cher frère. J'ai reçu plusieurs de vos chères lettres et vous en rends bien des grâces. Depuis ma dernière il ne s'est rien passé ici d'intéressant. Nous sommes toujours avec l'armée ici; les Turcs, selon toutes les nouvelles, quelque difficile qu'il soit de s'en procurer, sont encore rassemblés auprès de Szlatina, savoir à peu près au camp que nous avons quitté près d'Illova; leurs postes avancés sont derrière Caransebes. Voilà seize jours qu'ils ne bougent, par conséquent il est probable que de ce côté ils ne pensent pas de pousser leurs opérations, mais comme la saison est encore très-belle, il est probable qu'ils se tirent d'un autre côté, pour y porter un coup. C'est sur Semlin et l'Esclavonie que je le suppose. La plaine du Banat, le long du Danube n'est que dévastée par de petites troupes de cavalerie qui la parcourent, et encore plus par nos propres sujets valaques qui profitent de cette occasion, pour en bandes aller voler et piller tout ce qu'ils trouvent. Nous ne pouvons partir d'ici, que nous ne soyons assurés de leur retraite, puisque sans cela ils perceraient, et ici et peut-être en Transylvanie en avant. Ces circonstances sont bien fâcheuses, mais il n'y a pas moyen de faire pour le moment autrement après tout ce qu'on a fait pour renverser les meilleures mesures prises. Ma santé est toujours de même; après avoir pendant trois mois pris tous les remèdes possibles sans effet, je me suis décidé à n'en plus prendre et à me résoudre à garder cet asthma sec, quelque pénible et incommode qu'il soit, puisque la respira-

tion est tellement empêchée, et au moindre mouvement cela augmente au point à vous empêcher de le continuer.

Adieu, mon cher ami; présentez mes respects à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie votre . . . .

Le 13 octobre 1788.

Leopold an Joseph. Très-cher frère. C'est avec le chagrin le plus vif que j'ai vu par votre chère lettre du 26 du mois passé les détails de ce qui s'est passé à la retraite de l'armée et à la malheureuse confusion et inconvéniens qui s'en sont suivis. J'avoue, cette affaire est inconcevable, et il est heureux que les Turcs n'en aient pas profité, et que le lendemain l'arrière-garde, en faisant son devoir, les ait constamment repoussés. Je puis me figurer le dégât que cette perte de bagages et pillage aura causé, et les dégâts et dommages irréparables que l'invasion des Turcs dans le Banat et la Transylvanie devront causer, et plus que tout le reste tout ce que vous avez dû et devez souffrir dans ces circonstances, et pour le corps et pour l'esprit, la fatigue corporelle, ayant dû être toute la nuit à cheval, faire ces marches, et par le froid et humidité de la saison présente, ayant dû camper. Et de devoir voir la destruction de cette province qui a tant coûté à améliorer, et qui était dans un état si florissant! Ce que je ne saurais comprendre, c'est comment des officiers même ont pu s'enfuir et porter l'alarme, et comment nos propres gens ont pillé les villages derrière l'ar-

mée. Il est bien naturel que tout cela vous affecte bien cruellement, surtout voyant partout cet esprit de vertige et de pusillanimité que vous voulez bien me marquer, et qui n'est pas propre à encourager à tenter quelque chose de décisif. Si Chotym aurait pû être pris plus tôt, les opérations des Russes poussées en avant avec plus de vigueur, cela aurait pu vous faire une diversion utile, mais à présent la saison est trop avancée, il faut espérer que la saison froide et les pluies obligeront les Turcs à sortir du Banat, où ils ne pourront pas se soutenir, et surtout les Asiatiques à quitter l'armée. Le pays n'en sera pas moins ruiné, mais ce mal à présent est déjà fait et il n'y a plus de remède, mais au moins la campagne finira, les troupes prendront des quartiers d'hiver, se remettront, et surtout les malades, mais ce qui importe plus que tout le reste, vous pourrez vous tranquilliser, vous reposer, et penser sérieusement à ménager, remettre et soigner votre santé. Sur ce point permettez-moi, je vous prie, de vous dire mon sentiment. Votre personne est ce qui importe à la monarchie, d'elle dépend tout et de votre santé et puissance et force d'agir; à tous les autres malheurs il y a remède, quelque grands qu'ils soient. Vos généraux peuvent suppléer à commander l'armée sous vos ordres et instructions, mais si vous tombez malade, si votre santé se ruine, il n'y a pas de remède, et tout reste sans mouvement et se ruine. Il est naturel que votre santé doit avoir beaucoup souffert, mais, grâce à Dieu, votre machine et tempérament est très-robuste et excellent. Il est temps de remettre votre santé, en vous ménageant davantage, vous fatigant moins, et lais-

sant et faisant faire et fatiguer davantage ceux qui vous sont subordonnés et en qui vous pouvez mettre votre confiance. Si vous vous soignez à présent, je suis persuadé qu'en peu de temps vous vous remettrez avec le repos et serez en état d'agir ensuite avec plus de vigueur, au lieu que, si à présent vous continuez à vous fatiguer ainsi, vous risquez de vous ruiner entièrement la santé, surtout dans la mauvaise saison, et alors le mal sera infiniment plus grand et sans remède, et vous faites un service bien plus essentiel à la monarchie et à l'Etat, en vous soignant à présent par le repos, pour vous ménager pour l'avenir, que par tout ce que vous pourriez faire à présent, surtout que la campagne doit être sur sa fin.

Pardonnez cette digression à mon sincère et tendre attachement pour votre personne et santé et pour le bien de l'Etat et patrie qui en dépend entièrement. . . .

Tomaschowatz, le 19 octobre 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu avec bien de la reconnaissance votre chère lettre, et tout l'intérêt que vous me témoignez et pour nos affaires et sur ma santé. Je crois que nous serons, malgré que les Russes n'ont rien fait du tout et ne veulent pas même rester en Moldavie, que nous leur avons conquise, l'hiver néanmoins encore assez heureux pour faire sortir les Turcs du Banat. Il n'y a que Mehadia qu'il serait possible qu'ils occupent et d'où, vu la saison et les avantages que le local leur donne, il n'y aura pas facilement moyen de les déloger. Pour

la plaine, je compte la faire vider bientôt, et le 23 l'armée sera à Pancsowa, où quatre à cinq mille hommes doivent se trouver.

Ma santé, malgré la respiration difficile et la toux, depuis que je ne prends plus de remèdes du tout, se soutient, et je suis en état de veiller à mes affaires et de me tenir même quelques heures à cheval, malgré la saison qui n'y est pas propice.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse de tout mon coeur, et je voudrais bien que vous ne soyiez pas tourmenté des coliques. Présentez mes hommages à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie votre . . . .

Semlin, le 29 octobre 1788.

Très-cher frère. J'ai reçu avec le plus grand intérêt et reconnaissance plusieurs de vos chères lettres qui me témoignent le plus grand intérêt pour ma santé et nos affaires. Quant à la première, je ne suis plus malade, je me porte même bien, à la difficulté de respiration près, et à la toux qui m'incommode cruellement. Quand je marche cent pas et que je ne vais pas bien lentement, je suis absolument hors d'haleine, et le coeur me bat que je dois m'arrêter. Je crois que ceci est un mal qui me restera, aussi je ne prends plus de remède et laisse agir la nature, en me résignant à cette incommodité. Joseph an Leopold.

Quant aux affaires, nous avons pourtant fait déguerpir les Turcs du Banat et avons réoccupé le Danube ; ils ne tiennent plus que Schupaneck et la petite vallée

qui s'étend jusqu'à Mehadia. Après avoir laissé le général Clerfayt*) au Banat avec 22 bataillons et 14 divisions, je suis marché avec le reste ici, puisqu'il me conste par un courrier que nous avons intercepté, des ordres positifs du Grand-Vizir d'attaquer Semlin, et qu'il se trouve encore auprès de Belgrade au grand camp. Je crois pourtant qu'ils auront bien de la peine à faire quelque chose, au moins je les attends de pied ferme.

Vos coliques périodiques, mon cher frère, m'inquiètent; je vous conjure pour le bonheur de tous vos enfans de vous bien ménager, car vous devez sentir combien votre conservation leur importe. Pour moi, sans femme et enfans, je ne suis qu'un carreau de vitre cassé que vous remplaceriez à merveille, mais pour vous, votre nombreuse famille a besoin encore longtemps d'un chef et d'un père.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse; croyez-moi pour la vie votre . . . .

Semlin, le 4 novembre 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Notre interprète Stürmer**), retournant par Florence à Pise pour aller trouver sa femme et son

---

*) Franz Sebastian Karl Joseph de Croix Graf Clerfayt, später in den französischen Kriegen berühmt geworden. Er starb im J. 1798 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens

**) Ignaz Stürmer, bis zum Ausbruch des Krieges Dolmetsch bei der Internuntiatur in Constantinopel. Er wurde später selbst Internuntius und starb als Staatsrath bei der Haus-, Hof- und Staatskanzlei.

enfant, je lui donne cette lettre et j'y ajoute cette histoire vraie et succincte que j'ai fait de notre campagne *). Vous y verrez les hasards fâcheux et imprévoyables qui ont amené les événements et une partie de la ruine du Banat. Je réponds que tout est vrai à la lettre, et je ne l'ai écrit que pour moi et pour vous aussi. Vous devez avoir la patience de le lire en minute avec ses corrections, et je vous prie ensuite de me le renvoyer, car je n'en ai point d'autre exemplaire. Les Turcs se retirant à force et se tenant de tous les côtés parfaitement tranquilles, nous allons aussi prendre les quartiers d'hiver, la saison devenant déjà très-rude et froide. C'est en conséquence que votre fils part après-demain pour Vienne. Pour moi, je resterai encore quelques jours pour régler différentes choses. Ma santé est toujours de même, la respiration est plutôt plus difficile, mais je ne suis point malade et je le souffre avec patience. Je désirerais bien que vos coliques n'existassent plus.

Le porteur de cette lettre est un homme sage, dont j'ai été content cette campagne et qui est bien instruit des affaires de Constantinople.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse et présente de même ici à votre chère épouse mes hommages, étant pour la vie votre . . . .

*) Anhang.

Semlin, le 17 novembre 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et ai mille grâces à vous rendre pour le tendre intérêt que vous prenez à ma santé. Elle est bonne, à cette oppression près qui probablement ne me quittera plus. Je pars d'ici demain pour Peterwardein, puis par Essegg j'irai à Pest, à Bude, Presbourg et Vienne, et en m'arrêtant un ou deux jours à chaque endroit, je ne serai chez moi que les premiers jours du décembre.

Ici il n'y a plus rien de nouveau; toutes les troupes sont entrées en quartier d'hiver, et les Turcs paraissent ne vouloir plus rien tenter. Toutes nos provinces sont libres d'eux; ils n'y ont plus un pouce de terre, et nous en tenons quelques forts et villages. Outre Chotym les Russes ne peuvent ou ne veulent rien faire; je crois le premier, parce que leur honneur et intérêt y est trop engagé. Oczakow n'est pas pris, et probablement ne le sera pas, car on ne l'assiége pas en règle. Romanzow ne sait encore où il passera l'hiver, et ainsi tout est en l'air.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse. . . . .

Bude, le 28 novembre (1788).

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Je suis ici pour arranger quelques objets, surtout pour les vivres de l'armée pour la campagne prochaine. En même temps j'y tiens aujourd'hui en public l'office pour l'anniversaire de la mort de S. M.

l'Impératrice. Vous aurez vu par tout ce qui vous a été envoyé par le dernier courrier assuré du jeudi les objets importants dont il s'agit. Il est incroyable d'avoir l'impudence de faire de pareilles propositions, aussi les ai-je répondues bien positivement et serai encore plus positif dans leur accomplissement. Comment cette crise finira, je ne puis l'imaginer encore, mais toujours je serai très-circonspect, et quoique toutes les menées prussiennes soient tournées contre moi seul, je tâcherai pourtant de lui faire échouer ses projets.

Adieu; je suis bien fâché de vous savoir encore incommodé. Pour moi, c'est toujours de même, la respiration difficile reste; je pars après-demain pour Vienne. Croyez-moi, en vous embrassant, de même que votre chère épouse, votre . . . .

Vienne, le 8 décembre 1788.

Très-cher frère. Je profite de la première poste pour vous annoncer mon heureuse arrivée ici, et vous remercier en même temps de votre chère lettre et renvoi de mon histoire sincère de ce qui s'est passé cette campagne. Ma santé a été jugée ici par Störck et Brambilla; devoir se soumettre à des remèdes, et je dois prendre le matin du lait de chêvre et boire une décoction de Salep, tout cela pour ma poitrine dont la respiration n'est pas libre, et avec un peu de mouvement que je me donne, je ressens tout de suite des battemens de coeur. Joseph an Leopold.

De nouveau il n'y a rien; nous attendons des réponses de Pétersbourg sur ce que vous avez vu que j'y ai écrit, et qui m'a paru bien positif.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur; croyez-moi pour la vie votre . . . .

Le 14 décembre 1788.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre du 28 du mois passé de Bude, et vous en rends mille grâces. Il est bien sûr que les propositions de la Russie sont bien singulières. L'idée de se mettre sur le pied d'une guerre défensive vis-à-vis des Turcs, et d'avoir à faire au Roi de Prusse, peut être bonne pour eux, dont les provinces défendues vis-à-vis des Turcs par la mer et par des déserts ne risquent point une attaque; tandis que presque toutes vos forces peuvent à peine suffire à couvrir vos immenses confins de provinces fertiles et peuplées contre les dévastations des Turcs, et qu'il faudrait en outre exposer la Bohème et la Moravie aux incursions du Roi de Prusse. En vérité, on ne saurait juger de ces projets, et il paraît que la Russie ne cherche qu'à vous procurer des embarras et la guerre avec le Roi de Prusse, pour pouvoir en attendant s'arranger à son aise en Pologne, et peut-être à la fin faire même une paix séparée. A votre arrivée à Vienne vous pourrez mieux voir et débrouiller tout cela que personne.

Vous aurez déjà appris qu'en Espagne l'épouse de l'Infant D. Gabriel, son enfant, et l'Infant lui-même sont morts de la petite vérole,*) et que les deux enfans aînés de la princesse des Asturies en sont atteints.

Le 16 décembre 1788.

Très-cher frère. Par la dernière poste j'ai reçu le reste des papiers importans dont vous avez bien voulu me parler dans votre dernière lettre, et que je vous renvoie aujourd'hui. Je suis en tout point entièrement de votre avis, et crois qu'il est de la dernière importance de ne pas se laisser engager par la Russie à une démarche qui, en vous attirant de tous les côtés des ennemis sur les bras, finirait par vous engager à vous sacrifier pour un allié qui ne veut et ne peut rien faire pour vous, les intentions de l'Impératrice, quelques bonnes qu'elles puissent être, n'étant secondées ni par ses ministres ni par ses généraux, ce dont la campagne de cette année a été une preuve bien claire et indubitable. Leopold an Joseph.

---

*) Am 3. November 1788 war die Infantin Maria Anna Victoria, geborne Prinzessin von Portugal, Gemalin des Infanten Don Gabriel, eines jüngeren Bruders der Grossherzogin von Toscana, noch nicht zwanzig Jahre alt, an den Folgen einer schweren Entbindung gestorben. Der damals zur Welt gekommene Prinz Don Carlos Joseph starb schon am zehnten Tage nach seiner Geburt, und am 23. November auch der Vater Don Gabriel an den Blattern.

Ce 18 décembre 1788.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les pièces de la semaine, foncièrement de nouveau il n'y a rien; les nouvelles de Pétersbourg décideront. Les Russes espèrent toujours, malgré la saison, de prendre encore Oczakow; j'en doute, et il serait peut-être plus avantageux, si l'on veut faire la paix, qu'ils ne prennent pas cette forteresse, car ils auraient bien de la peine à la rendre, tout comme les Turcs à la leur laisser.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Benucci*) que vous connaissez, partant d'ici à la fin de ce carnaval, tout l'opéra buffa cessant, m'a instamment prié de vous envoyer ce petit mémoire. Je lui dois la justice qu'il s'est pendant six ans parfaitement bien conduit ici.

Ce 22 décembre 1788.

Leopold an Joseph

Très-cher frère. J'ai reçu votre très-chère lettre et les papiers y joints que j'ose vous renvoyer directement avec cette lettre, et continuerai de même à l'avenir. Les réponses qui viendront de Russie seront décisives; c'est

*) Francesco Benucci, ebenso ausgezeichnet als Basssänger wie als Schauspieler im komischen Fache. Für ihn schrieb Mozart den Part des Figaro in „Le nozze di Figaro" und des Guglielmo in „Così fan tutte".

avec bien de l'impatience que je les attends. Je comprends fort bien, combien il doit vous coûter à devoir vous préparer à tous les événemens, sans pouvoir pourtant faire vos préparatifs publiquement, ce qui est doublement désagréable, mais en tout cas l'hiver, qui ne fait que de commencer, vous laissera tout le temps et les moyens d'être prêt pour tout ce qui pourrait arriver, quoique je me flatte encore toujours que la Russie reconnaîtra la justesse de vos raisons, et que c'est dans son propre avantage de suivre vos avis, au lieu de s'embarquer dans une suite d'affaires, qui à la longue ne laisserait pas d'être très-embarrassante pour la Russie même, surtout étant aussi mal servie, et ayant aussi peu de moyens qu'elle en a montrés dans cette campagne. Je vous supplie, ménagez cet hiver et soignez bien votre propre santé, qui est le plus important. Ici tant ma femme qui me charge de vous présenter ses respects, que tous mes enfans se portent bien. L'hiver commence assez rudement ici, et après les fêtes nous irons nous établir à Pise. Soyez, je vous prie, persuadé du tendre et respectueux attachement avec lequel je suis . . . .

Le 25 décembre 1788.

Très-cher frère. Je ne vous ai pas écrit lundi passé, ayant été incommodé et alité d'une fièvre et pointe de côté qui m'avait pris. Je me suis levé aujourd'hui la première fois, pour entendre la messe dans ma chambre. Joseph an Leopold.

Comme la pointe est passée au côté, la fièvre presque aussi, mais qu'il me reste une expectoration assez forte, et cela de matière fort tenace, que les poumons, surtout le gauche auprès du coeur, sont fort affaiblis, on m'oblige à un grand et long régime, espérant que cette révolution de la nature pourrait me délivrer de cette incommodité que je souffre depuis des mois d'une difficulté dans la respiration. Je dois donc me recoucher et temporiser ainsi bien malgré moi.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse. Je vous prie de la bien assurer de toute la part que j'ai prise à sa juste douleur de la perte cruelle et affreuse par toutes ses circonstances qu'elle vient de faire.

Croyez-moi pour la vie votre . . . .

1789.

Ce 1er janvier 1789.

Très-cher frère. C'est hier soir qu'arriva ici la nou- Joseph an Leopold.
velle aussi inattendue qu'affligeante de la mort du Roi d'Espagne. Je puis m'imaginer la juste douleur qu'en éprouvera votre chère épouse, et c'est pour elle que cela me fait le plus de peine et m'inquiète même pour sa santé. Je vous prie de lui donner la lettre ci-jointe, si vous le trouvez à propos. Votre fils, je le lui ai dit et j'ai été très-content de son premier mouvement, qui était très-inquiet et sensible pour la peine qu'il était sûr qu'en éprouverait sa mère. Cela dérange le carnaval pour ces jeunes gens ; ne sortant point encore, il n'y avait point de gala aujourd'hui. Ma santé est remise, quant à la fièvre, douleur au côté et rhume que j'avais eu, mais malgré tous les ménagemens, l'incommodité dans la respiration et les battemens de coeur qui en sont une suite, sont restés, et je crois que je ne m'en déferai plus. Du reste rien de nouveau; j'attends les nouvelles de Pétersbourg avec impatience et vous embrasse de tout mon coeur. . . .

Ce 5 janvier 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu les complimens de tous vos fils pour la nouvelle année. Soyez, je vous prie, mon interprête pour les en remercier et les assurer de toute ma tendresse. Je suis bien empressé d'avoir de vos nouvelles, pour savoir comment votre chère épouse se porte et si elle n'a pas été accablée des malheurs réitérés dans sa famille, et surtout de la perte de son père auquel elle avait tant de raisons d'être attachée.

Pour ici, nous venons de recevoir la nouvelle de la prise d'Oczakow par les Russes. Ils ont emporté cette place par un assaut qui a été fort meurtrier. Cet événement fera effet à Constantinople, mais est plus propre à faire continuer la guerre qu'à amener la paix.

Ma santé est bonne; il n'y a que la difficulté dans la respiration qui reste tout comme auparavant. Je commence à sortir. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse tendrement. . . . .

Ce 8 janvier 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les nouvelles de la semaine; les plus importantes, je les attends de Pétersbourg. J'ose vous envoyer également une lettre pour Thugut, dans laquelle il y a une pour la Reine, que vous voudrez bien lui faire passer par occasion, quoiqu'il n'y ait rien de bien secret. C'est avec impatience que j'attends l'effet que la mort du Roi d'Espagne aura causé à Naples. Je

prêche beaucoup la Reine de tâcher d'être bien amicalement avec le Roi d'aujourd'hui, ce qui paraîtrait facile, vu que probablement il ne voudra ni ne pourra faire valoir la même autorité, qui choquait le plus dans les petites choses que le feu Roi comme père croyait pouvoir exiger de son fils. La santé de votre chère épouse et le cruel effet que cette perte lui aura faite, m'inquiètent beaucoup, et c'est de vos nouvelles à ce sujet que je suis très-empressé de recevoir.

Adieu ; je vous embrasse tendrement et vous prie de me croire pour la vie votre . . . .

Ce 15 janvier 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous en suis très-obligé. L'hiver continue, et les neiges incroyables qu'il y a, rendent tous les transports pour l'armée d'une difficulté horrible, et il est à prévoir que nous aurons des inondations très-considérables et très-longues. Ma santé est à peu près de même ; je tousse toujours, et ne suis point libre de l'oppression que je ressens à la poitrine. Je drogue toujours, mais je commence à sortir, voyant que cela n'aboutirait à rien de rester plus longtemps enfermé chez moi. Joseph an Leopold.

Je vous remercie da la réponse favorable que vous avez donnée pour Benucci ; je la lui ai fait savoir, et je ne doute point qu'il accepte vos grâces avec reconnaissance.

Les affaires de la semaine ne sont pas bien importantes ; je vous les joins ici. Il n'y a que le reserit russe qui mérite toute votre attention ; nous attendrons avant de rien faire l'arrivée de notre courrier que Cobenzl annonce d'un jour à l'autre.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. . . . .

Ce 19 janvier 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et suis enchanté que vous et toute votre chère famille se portent bien, malgré la saison si extraordinaire de cette année, et le froid violent et long qui s'est fait ressentir. Ici nous avons depuis quelques jours le dégel, mais qui va doucement, et comme il regèle la nuit, nous espérons que nous n'aurons point des inondations bien fortes à craindre. En attendant, on a la plus grande peine à pourvoir l'armée, les transports par les neiges si accumulées étant devenus presque impossible.

Ma santé est au fond de même. Cette difficulté de respiration ne me quitte ni probablement me quittera plus ; il faut de la patience et ne plus s'en plaindre. Quand on est près de cinquante ans, il faut bien avoir des incommodités. Je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. . . . .

Le 21 janvier 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre du 8 de ce mois et vous rends mille grâces des soins que vous voulez bien prendre de la santé de ma femme. Elle en est pénétrée et me charge de vous en rendre mille grâces. Sa santé et celle de tous mes enfans, grâce à Dieu, sont bonnes, et tous les rhumes sont finis avec le grand froid qui, ayant été extrême, a causé beaucoup de maladies et mortalité. J'ai envoyé à Thugut par une occasion sûre le paquet que vous m'avez adressé pour lui. Votre lettre à la Reine ne pouvait pas venir plus à propos ; le nouveau Roi d'Espagne m'avait fait prier indirectement d'engager la Reine de Naples et le Roi à se réunir avec son frère, en les assurant qu'il ne désirait que de vivre en union et bonne intelligence avec eux, que du passé il n'en ferait plus mention du tout, et qu'il désirait seulement que de Naples on eût pour sa personne, sa Cour et ses sujets les égards convenables et réciproques, les assurant que jamais il ne penserait seulement à se mêler de leurs affaires. Je venais d'écrire tout cela à la Reine, d'autant plus que j'ai dû la prévenir que par le courrier d'Espagne d'après-demain, le fameux Quinones, ci-devant au service de Naples d'où il a été chassé, et à présent naturalisé Espagnol et au service d'Espagne, qui est à présent ici, recevra l'ordre du Roi d'Espagne d'aller de sa part à Naples, complimenter le Roi et la Reine, et leur porter les présens que feu le Roi leur avait destinés à l'occasion qu'il avait tenu sur les fonts de baptême leur dernier fils. Je savais qu'aux

Leopold an Joseph.

confins de Naples il y avait l'ordre d'arrêter ce Quinones, contre lequel la Reine avait des raisons d'être mécontente pour des mauvais propos qu'il avait tenus cidevant contre elle, ayant été mêlé dans l'affaire de Las Casas. Je craignais qu'un affront public, fait à cet homme qui peut bien l'avoir mérité, mais au moment qu'il se présente comme chargé d'une commission personnelle et d'un présent du Roi d'Espagne pour la première fois, pourrait faire naître une division constante entre les deux frères, d'autant plus que je savais que le Roi d'Espagne, vif et emporté, y aurait été très-sensible. J'ai donc cru bien faire d'envoyer un courrier à la Reine, pour l'en prévenir et la prier de se conduire avec la prudence convenable, et j'y ai joint votre lettre.

Continuez-moi, je vous prie, vos bontés, et soyez persuadé du sincère, tendre et respectueux attachement avec lequel je suis . . . .

Ce 22 janvier 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis que vous accuser votre chère lettre, par laquelle vous me marquez la perte que la Reine de Naples notre soeur a faite de son fils*). J'avais reçu par la même poste une lettre de sa part, par laquelle elle me marquait avoir les meilleures espérances que son fils en rechapperait. J'en suis vrai-

*) Des Prinzen Januarius Carl Franz, geboren 1780, gestorben am 1. Januar 1789.

ment affligé et crains l'effet que cela produira sur sa santé. Je vous prie de remercier votre chère épouse de sa lettre; j'en ai été aussi touché qu'édifié, et je lui suis si tendrement attaché, que certainement je prends la part la plus vraie à tout ce qui l'afflige.

Les maladies continuent aux armées, et nous venons de perdre plusieurs officiers de distinction; entre autres le Feldzeugmeister Fabris qui commandait en Transylvanie, y est mort d'une fièvre putride. Je le regrette infiniment et je viens d'envoyer Hohenlohe*) en sa place.

Adieu, mon cher frère; voici les nouvelles du moment. Croyez-moi pour la vie, en vous embrassant tendrement, votre . . . .

Ce 29 janvier 1789.

Joseph au Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu à la fois deux de vos chères lettres du 16 et du 21; je vous rends bien des grâces de leur contenu, et suis enchanté que ma lettre pour la Reine de Naples soit arrivée à propos, mais surtout que nous nous soyons rencontrés dans le principe et dans les conseils que nous lui donnions. Vous avez fait à merveille de l'avertir de l'envoi de Quinones, et de tâcher qu'elle termine une bonne fois les disputes ridicules qui séparent les deux Cours.

*) Der Feldzeugmeister Fürst Friedrich Wilhelm zu Hohenlohe-Kirchberg.

Ce que vous me marquez des sentimens du Roi d'Espagne actuel, est parfaitement bien, et je désire qu'ainsi toute désunion cesse. Ici le dégel est en plein; il n'y a pas jusqu'à présent d'inondation, mais plusieurs arches du grand pont du Danube sont emportées et les glaçons tiennent encore près de Nussdorf, ce qui fait toujours craindre encore des gonflemens d'eau. Les maladies sont fortes partout, même ici à Vienne bien des gens meurent; à l'armée nous venons de perdre plusieurs officiers de distinction, ce qui est un grand malheur, puisqu'ils sont rares et lents à former.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse. . . . .

Ce 2 février 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, par laquelle vous m'annoncez que le froid a fait grand tort aux agrumi; c'est une vraie perte pour l'Italie. Ici je suis incommodé depuis une couple de jours, et j'ai encore, outre ma toux, pris une espèce d'erésipèle au visage, ce qui m'oblige à rester chez moi, mais cela ne sera point de durée. . . . .

Ce 5 février 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et je désire bien que les choses puissent s'arranger entre les deux frères d'Espagne et de Naples. Ces disputes sont

si ridicules que l'on n'y comprend rien. Ma santé est meilleure; l'érésipèle est passé, mais la toux reste.

Vous verrez par les objets courans que je vous envoie ici, que j'ai gagné une bataille à Bruxelles, et qu'à la fin la fermeté a fait plier ces mauvaises têtes.

De Russie, de Constantinople je ne sais autre chose que ce qui vous a été envoyé déjà; cela traînera, et la campagne est inévitable. Les inondations ont fait bien du ravage et les maladies continuent partout. Le prince Charles Liechtenstein est très-mal de même que le prince Schwarzenberg *).

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Ce 18 février 1789.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis que vous annoncer la bonne reçue de votre chère lettre. La nouvelle que vous me donnez du nouveau malheur arrivé encore à Naples, m'a vraiment frappé, mais je l'avais prévue **). La Reine, par ses boutades, est faite pour tout gâter. Pourquoi, puisqu'un de ses fils était mort de la petite vérole, faire dans cette saison inoculer tous ses enfans, même celui qui n'y était pas propre par son âge; cela est agir sans réflexion. Son état et la peine et le

Joseph an Leopold.

*) Fürst Johann Schwarzenberg, geboren 1742, starb am 2. November 1789.

**) Durch den am 1. Februar 1789 erfolgten Tod des erst fünf Monate alten Prinzen Karl Ludwig.

reproche qu'elle s'en fera, me font vraiment de la peine et m'inquiètent d'autant plus que je ne vois pas de remède à ces inconséquences qui deviennent de jour en jour plus fâcheuses.

Votre fils se porte bien; il n'a plus eu la fièvre, et il pourra même dimanche encore aller au bal. En vous joignant ici les pièces de la semaine, je vous embrasse de tout mon coeur, de même que votre chère épouse . . .

Le 23 février 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et avec bien de la reconnaissance j'y ai vu tout l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Il n'est plus question d'érésipèle, mais la faiblesse aux poumons reste toujours. Je tousse, je crache, et la respiration reste toujours difficile. J'ai repris l'usage de l'eau de Seltz avec du lait de chèvre, mais je ne trouve point que cela me serve de quelque chose. Voilà huit mois que cela dure, que toutes les espèces de remèdes n'ont pas porté le moindre changement au fond du mal, et par conséquent je crois qu'il n'y a que patience et résignation à avoir, et que ce qui est, ne se changera plus.

Adieu, mon cher ami; le maréchal Hadik*) a eu le commandement de la grande armée à la place du maré-

*) Der Feldmarschall Graf Andreas Hadik von Futak, Grosskreuz des Theresienordens, Präsident des Hofkriegsrathes. Er zählte damals schon 78 Jahre und starb ein Jahr später, wenige Tage nach dem Kaiser, am 12. März 1790.

chal Lascy qui, pour sa santé, s'en est excusé. Le prince Charles Liechtenstein est mort avant-hier d'une fièvre putride. Votre fils se porte bien, et a été cette nuit à la redoute.

Je vous embrasse, de même que votre chère épouse. . . . .

Ce 26 février 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et la cruelle peine de la Reine de Naples m'a fait craindre pour sa santé. Elle m'a écrit des lettres en désespérée. La réconciliation avec l'Espagne cloche aussi, enfin il n'y a rien de bon à y faire, et encore moins à la conseiller. Cette inoculation était si peu réfléchie, dans cette saison, au moment d'une épidémie, un enfant de cinq mois, l'inoculer ayant eu la petite vérole dans la maison; tout cela elle l'a oublié pour suivre sa fougue.

Ici il n'y a rien de nouveau; de Constantinople il n'y a point de nouvelles encore; les maladies continuent malheureusement chez nous et nous enlèvent beaucoup de monde. Le maréchal Hadik a été destiné à la place du maréchal Lascy au commandement de la grande armée. Laudon est encore malade et je crains beaucoup pour lui, même s'il se remet, qu'il ne pourra soutenir les fatigues d'une campagne.

Ma santé ne se remet pas; je suis absolument, quant à la toux et aux obstructions et la respiration difficile, malgré tous les remèdes au même point, et je crois que

tout est dit et que c'est un mal local aux poumons qui n'est pas guérissable.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. . . . .

Ce 5 mars 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et je vous envoie les objets de la semaine. La paix que vous paraissez désirer, est encore bien éloignée, et par les nouvelles venant des armées russes il n'y a pas la moindre probabilité qu'elles feront quelque chose de décisif cette année, et nous aurons derechef toute la boutique seuls sur le corps.

Ma santé ne va pas mieux, même depuis quelques jours je suis plus incommodé des battemens de coeur, de la respiration empêchée et de la toux. Je ne sors point, j'ai cessé le lait de chèvre avec l'eau de Seltz pour reprendre des decoctum, mais je vois bien que ces messieurs ne me guériront plus et que ce vice local me restera.

Adieu, mon cher frère; la cruelle situation de la Reine de Naples me fait une peine affreuse. C'est en vous embrassant, de même que votre chère épouse, que je serai toujours . . . .

Ce 9 mars 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous en remercie. Il est bien triste que la Reine de Naples ait une nouvelle peine, ses filles ayant la scarlatine. Pour ici, nous avons un nouvel hiver; il a neigé et il gèle. Ma santé est toujours de même; Störck m'a sollicité à faire assembler quelques autres médecins, je l'ai fait malgré moi et ils ont été ce matin chez moi, m'ont beaucoup examiné, ont délibéré et ont fini par dire que je continue le même décoctum, et que, mes poumons étant affaiblis et le coeur aussi, il fallait me ménager dans tous les exercices, dans le travail, et me garder de l'air trop rude, pour ne pas tomber dans des plus grands inconvéniens. Voilà le résultat qui ne signifie rien, et que voulez-vous qu'ils disent, quand ils ne connaissent ni le mal ni par conséquent le remède.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de bon coeur . . . .

Ce 16 mars 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre. D'ici je ne puis vous rien dire de nouveau, tout est dans le même état. Le dégel est arrivé derechef, et je crains seulement que les dernières gelées auront fait du tort aux semailles.

Les affaires de Naples sont indéfinissables, et je ne comprends point comment on peut se chicaner mutuelle-

ment pour des choses indifférentes, comme est un ambassadeur, pendant que tant de vrais intérêts vous réunissent. C'est sûrement l'effet de sous-ordres et même ministres intéressés à cette désunion, qui soufflent au feu des deux côtés.

Ma santé reste toujours de même. Je ne sors point, néanmoins je prends tous mes arrangemens pour la campagne. Adieu. . . . .

Ce 19 mars 1789.

Joseph au Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre. Les voeux que votre amitié veut bien faire pour le rétablissement de ma santé, me touchent sensiblement, mais ils seront probablement aussi inefficaces que ceux pour la paix; il n'y a d'apparence ni pour l'une ni pour l'autre. Nous n'avons point de réponses de Constantinople; le temps avance et les Prussiens, Anglais, Suédois soufflent au feu à Constantinople avec succès, pendant que la France et l'Espagne y ont peu de crédit.

Pour ma santé, elle empire plutôt que de gagner; voilà trois semaines que je ne suis pas sorti. Je prends avec la plus grande exactitude tous les remèdes, mais sans le moindre effet jusqu'à présent. En cela il n'y a sûrement pas la moindre faute de ma part. Les médecins ne sachant que dire ni que faire, me font toujours espérer du soulagement de la bonne saison, et que des sucs d'herbes me feront du bien, mais je n'y tiens rien; le mal local existe, il ne partira plus; mille circonstances le

rendront plus insupportable ou moins, mais sans jamais en lever la cause.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, de même que votre chère épouse. . . . .

Ce 23 mars 1789.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je vous annoncerai seulement la bonne reçue de votre chère lettre. Je suis pris et au lit d'une fièvre qui revient tous les jours, dure trois ou quatre heures, sans grands frissons ni grande chaleur, mais un malaise, abattement général; voilà cinq jours de suite. On la croit rhumatique, ayant un peu de douleur vers l'épaule. Du reste, tout est de même, et les Esculapes tâtonnent, en changeant de médecines, mais ils ne gagnent pas terrain, bien au contraire. Combien cette situation est désagréable, je vous le laisse juger! Trois semaines je n'ai pas mis le pied hors de chez moi, et j'attrape fièvre, rhumatisme. Adieu. . . . . Joseph an Leopold.

Ce 26 mars 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre; je suis charmé que le rhume de votre chère épouse soit guéri. La fièvre journalière m'a quitté, toutes les autres incommodités continuent de la même force, elle ne m'a donc servi qu'à me donner beaucoup de faiblesse et me à faire Joseph an Leopold.

encore plus maigrir. Depuis hier je me lève quelques heures dans la journée.

Adieu; l'on me fait toujours espérer que les sucs d'herbes et le beau temps me remettront; pour moi, je trouve un tel changement dans toute ma constitution, que je me crois sans remission condamné à me traîner tristement et en souffrant, plus ou moins longtemps, ç'est ce que l'on ne peut prévoir, mais sans jamais plus me remettre.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse. . . . .

Ce 30 mars 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous rends bien des grâces de l'intérêt que vous prenez à ma santé. La fièvre m'a quitté, mais la toux, l'expectoration purulente et le battement de coeur et la faiblesse me restent. On exige un ménagement extrême; je reste vers midi au lit où je me fais lire et dicte mes affaires. Je me lève ensuite, je ne sors point de ma chambre, et le soir trois ou quatre hommes viennent me faire une heure la conversation. Avant neuf heures je suis derechef au lit. Voilà l'agréable vie que je mène et qu'on dit que, pour me rapiéceter, je devrai mener encore longtemps.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse de tout mon coeur. . . . .

Ce 2 avril 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous joins ici les affaires courantes de la semaine. Nous attendons avec impatience le retour du courrier français envoyé à Constantinople, de même qu'un de Pétersbourg avec le projet de campagne, qui n'est point encore décidé et qui probablement sera dans le goût de celui de l'année passée. Je suis bien charmé que les différends entre l'Espagne et Naples soient terminés, et pourvu que de nouvelles petites chicanes ne troublent plus une union si désirable dans la famille.

Ma santé va mieux quant aux accessoires, mais le fond du mal reste toujours. Je me ménage prodigieusement et ne sors point de la chambre et fais mes affaires au lit jusqu'à midi. Adieu. . . . .

Ce 9 avril 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et j'y ai vu avec bien de la peine l'incommodité de votre chère épouse, qui m'inquiète vraiment. J'espère que vos premières nouvelles seront plus rassurantes à ce sujet, et j'avoue que de cracher du sang pour elle qui est si maigre, m'inquiète terriblement. Joseph an Leopold.

Je vous joins ici les objets courans de la semaine. De Constantinople le courrier français décisif n'est point encore revenu. En Suède vous saurez déjà tout ce qui s'y est passé, et l'aventure aimable de Copenhague. En

France le Roi a déclaré formellement qu'il voulait donner sa parole d'honneur de faire l'alliance projetée avec la Russie, mais qu'avant l'assemblée terminée heureusement des Etats-Généraux il était absolument hors d'état de faire la moindre démonstration même. Je suis bien curieux comment ils se tireront de ce cruel embarras dans lequel ils se sont mis.

Ce n'est que de vous, mon cher ami, que j'ai appris l'accommodement si désirable des disputes entre les deux frères d'Espagne et de Naples. Les ministres respectifs n'en savent rien et croient tout le contraire. De Naples on n'en mande rien non plus; j'espère pourtant que la nouvelle que vous en avez eue, est sûre.

Ma santé est meilleure quant aux accessoires, mais le fond reste toujours. Je commence à sortir un peu en voiture, puisqu'il fait très-beau temps. Je ne puis célébrer les fonctions de la semaine sainte en public, néanmoins j'ai fait seul mes Pâques aujourd'hui, mais aussi j'en étais rendu. Les battemens de cocur, la respiration difficile, et des insomnies affreuses restent toujours. Les médecins trouvent le pouls meilleur et les crachats d'une meilleure espèce. Voilà tout; il faudra voir s'il y aura moyen de me rapiéceter, mais il est incroyable combien je suis baissé de forces et tombé de chair. Je prends des conserves d'herbes et un décoctum. Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur. . . . .

Ce 13 avril 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et je ne suis pas encore entièrement rassuré sur l'état de santé de votre chère épouse. Je désire bien sincèrement que vous puissiez m'en continuer toujours de meilleures nouvelles. Par la lettre que vous m'avez envoyée de Thugut, et par une lettre qu'elle contenait de la Reine, j'ai vu que malheureusement les deux frères étaient plus loin que jamais d'un accommodement, et qu'il y avait même beaucoup d'humeur. Je crois donc que votre nouvelle aura été trop précoce, et qu'en Espagne on aura cru avoir fait l'imaginable, pendant qu'à Naples on trouvait tout ce qu'on demandait, et pour les objets et pour la forme, inadmissible et impertinent, comme ils l'appellent. Joseph au Leopold.

Ma santé est toujours de même, et d'autre nouvelle je ne puis vous en mander non plus.

Thugut demande instamment son rappel et je le lui ai accordé, voyant bien qu'il ne veut plus rester à Naples.

Vienne, ce 16 avril 1789.

Très-cher frère. Je vous envoie ce courrier pour vous informer que l'incommodité qui déjà depuis neuf mois me tourmente, a tout d'un coup dégénéré en une espèce de vomissement de sang que, du premier abord, on a cru provenir des hémorroïdes, et on m'a appliqué des sangsues, mais comme il a néanmoins continué et même augmenté, puisque d'une fois hier j'ai vomi près Joseph au Leopold.

de trois onces de sang à la fois, je me suis décidé à me faire administrer publiquement ce matin*). Le crachement de sang continue toujours, mais c'est plutôt du sang noir caillé que du sang vif. Les autres symptômes, on les dit bons; effectivement je n'ai point eu de douleur, la respiration est assez libre, je ne suis pas fort affaibli et les médecins trouvent le pouls étonnamment bon.

Je vous joins ici les dispositions préalables que j'ai faites pour tout événement; toutes les expéditions sont couchées et signées; je ne les ai point fait partir encore, voulant voir comment la chose tournera. Vous en serez informé exactement, car que cela aille bien ou mal, ce sera toujours une affaire de longue durée, hors qu'un vomissement de sang comme fut celui d'hier, revînt plus souvent et à plus grande force, et alors je pourrais rester étouffé dans le moment.

Voilà la plus exacte vérité, mon cher frère, que je vous marque, charmé d'avoir vu par votre lettre que votre chère épouse se trouve mieux. Présentez-lui bien mes respects, et croyez-moi, en vous embrassant tendrement**), votre . . . .

Je ne vous écris pas de main propre, étant au lit et condamné à une très-grande tranquillité. Tel que sera

*) Graf Rosenberg schreibt hierüber an dem gleichen Tage an den Grossherzog: „Sa piété accoutumée l'a engagé à se faire administrer publiquement ce matin, quoique les médecins aient déclaré unanimément, qu'il n'existait pas de nécessité absolue, et cela dans la journée d'hier, qui a été la seule critique, parce qu'effectivement S. M. a craché beaucoup de sang. . . . .“

**) Das ganze Schreiben bis hieher ist von der Hand eines Secretärs; das Wort „votre“ und die Nachschrift von Joseph selbst.

l'événement, comptez sur ma tendre amitié jusqu'au dernier moment. . . . .

Vienne, ce 17 avril 1789.

Joseph au Leopold.

Très-cher frère. C'est pour vous tenir au courant de mes nouvelles que je vous envoie cette estafette. Les vomissemens de sang ne sont plus revenus, néanmoins les crachats sont toujours quelquefois plus, quelquefois moins colorés. Le pouls est à peu près le même. Des douleurs je n'en ai point, à l'exception d'un peu de serrement à la poitrine. Je continue les mêmes remèdes, et le reste se verra par la suite. Toujours ce n'est gagner que du temps pour raffermir la partie affectée des poumons, si ces vomissemens ne reviennent plus. Je suis toujours couché sans oser parler ni remuer; je dois encore vous écrire par une main étrangère.

Adieu; je vous embrasse tendrement, en vous priant de présenter mes respects à votre chère épouse*), et de me croire pour la vie votre . . . .

Vienne, ce 18 avril 1789.

Joseph au Leopold.

Très-cher frère. C'est pour vous continuer les nouvelles de ma santé que je vous envoie cette estafette.

*) Vom Anfang bis hieher von der Hand eines Secretärs, die letzten sieben Worte von Joseph selbst.

Les crachemens de sang ne sont plus revenus, et quoique les crachats soient encore teints de sang, ils deviennent cependant plus pâles. La nuit passée a été bonne, et le pouls est aussi bon, de façon qu'il est à espérer que, si ces vomissemens cessent tout à fait, la partie lésée dans les poumons se guérira, mais ce n'est qu'avec le temps qu'on pourra voir si une guérison parfaite s'en suivra, ou s'il restera toujours une faiblesse dans cette partie. En vous transmettant l'exacte vérité de mon état actuel, il ne me reste, mon très-cher frère, qu'à vous embrasser tendrement, ainsi que votre chère épouse *), et vous prier de me croire pour la vie votre . . . .

Je ne compte point vous envoyer d'estafette demain ni après, hors qu'il ne survienne quelque nouvel accident. Pour lors vous en seriez informé tout de suite. Adieu.

Vienne, ce 20 avril 1789.

Joseph an Leopold.

Mon cher frère. Je ne vous écrirai pas par la poste d'aujourd'hui, puisqu'un courrier napolitain sera chargé de cette lettre. Depuis ces deux jours ma santé s'est soutenue à peu près au même point; les crachemens de sang ont cessé, et même très-rarement on voit que dans le crachat il y a encore quelques teintes de sang. La toux que j'avais auparavant, et cette expectoration catarrhale continuent. Les médecins trouvent le pouls bon; je n'ai

*) Vom Anfang bis hieher von der Hand eines Secretärs. Von hier bis zum Schlusse von Joseph selbst.

point de douleurs et je vais commencer dans une couple de jours à prendre le lait d'ânesse. Du reste, je suis encore continuellement au lit, et je ne prends presque point d'autre remède que le repos, auquel cet état apathique bien ennuyant me rédige, et je ne bois que de la crême d'orge et du bouillon.

Adieu; voilà exactemement l'état de ma santé. Je vous embrasse tendrement, comme aussi votre chère épouse.

Les nouvelles venues de Constantinople de l'ambassadeur de France, Mr. Choiseul-Gouffier, éloignent toute idée de paix, les Turcs se croyant en état non seulement de ne rien céder, mais de reprendre encore tout ce qu'ils ont perdu et tout ce qu'ils veulent avoir*). Je serai toujours votre . . . .

Le 23 avril 1789**).

Très-cher frère. Ma santé continue à peu près de même; je tousse et crache beaucoup, mais presque plus de sang. Je suis très-affaibli et ne puis rester qu'une couple d'heures encore hors du lit. Quant à ma maigreur, elle est extraordinaire; voilà dix mois bientôt que je souffre. Je prends le lait d'ânesse, et le temps seul fera Joseph an Leopold.

---

*) Bis hieher von der Hand eines Secretärs; nur die letzten vier Worte von Joseph selbst.

**) Gleich den folgenden Schreiben, bei welchen nichts Anderes bemerkt ist, ganz von des Kaisers Hand.

voir le reste, si je me remcttrai entièrement ou si je resterai déjà en marasme et attaque des poumons.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur; croyez-moi, de même que votre chère épouse, pour la vie votre . . . .

Ce 27 avril 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je puis vous continuer les mêmes nouvelles à peu près de ma santé. Je suis la moitié de la journée levé; je suis faible et fort maigre, la toux continue avec une expectoration cuite, le pouls est bon, je sens la poitrine serrée et affaiblie, je prends le lait d'ânesse et point autre chose, le sommeil est passable et l'appétit bon, dans le manger je me tiens beaucoup, et je ne mange presque pas de viande, pour ne pas me gâter l'estomac qui doit digérer le lait.

Adieu; je suis bien fâché que votre chère épouse ait encore sa vilaine toux, et en vous embrassant tous deux, je vous prie de me croire pour la vie votre . . .

Le 30 avril 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Aujourd'hui je ne puis que vous continuer les mêmes nouvelles de ma santé; je tousse, je crache, j'ai la poitrine très-affaiblie des battemens de coeur quand je fais du mouvement, je continue le lait d'ânesse, mais je ne sors pas de ma chambre, quoiqu'il

fasse le plus beau temps. Dimanche on me flatte que je pourrai aller à la messe à l'oratoire, et pour le 12 mai je compte aller loger à Laxenbourg, uniquement pour tâcher à y remettre ma santé, puisque l'air y est bon et qu'il n'y a point de poussière. J'ai voulu y aller tout seul, mais votre fils et son épouse se sont offerts si obligeamment de vouloir m'y accompagner, que je n'ai pu le leur refuser. Ainsi nous ne serons que nous, Mme de Chanclos et Rollin pour accompagner votre fils; point de dîners ni spectacles avec des Viennois, et nous ferons une vie bien simple.

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur, de même que votre chère épouse. . . . .

Je vous joins ici les objets de la semaine. Vous verrez par le plan d'opérations des Russes qu'ils ne feront rien et, comme l'année passée, nous laisseront seuls combattre toute l'armée ottomane, et puis seulement verront, s'ils pourront se procurer à l'automne quelque avantage.

Le 4 mai 1789.

Très-cher frère. J'ai été sensiblement touché de votre chère lettre et du tendre intérêt que vous avez bien voulu prendre à ma santé; elle ne le mérite en vérité point. Comme chef vous meneriez les choses mieux que moi; il n'y a qu'un sincère et fidèle ami à toute épreuve, que vous auriez eu de moins. Je reprends des forces; hier je suis sorti la première fois, et me suis promené dans Joseph an Leopold

l'allée qui longe les murs du Belvédère. Le temps est si chaud qu'on ne peut sortir que le soir; la respiration est difficile et le coeur palpite. On me fait espérer que le temps dissipera cela, et que dans quelques jours l'on pourra me donner des remèdes pour renforcer les poumons. En attendant je continue uniquement le lait d'ânesse.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur, bien fâché que cette vilaine toux ne la quitte pas encore. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Le 7 mai 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre; elle contient de nouveau les expressions les plus flatteuses de votre intérêt. Je suis au désespoir d'avoir été la cause que la toux convulsive de votre chère épouse ait empiré. Je désire bien sincèrement son entier rétablissement, sachant à cette heure ce que j'ai ignoré longtemps, ce que c'est que d'être privé de la santé. A peine étais-je sorti une couple de fois, et cela avec tous les soins, me gardant dans le manger, enfin n'ayant fait aucun excès, néanmoins voilà trois jours déjà que j'ai la fièvre, le soir de petits frissons et puis la chaleur, surtout la nuit, très-forte, et qui se termine par des sueurs, avec cela un engorgement dans les hypocondres et surtout du côté du foie, qui m'incommode beaucoup et même pour la respiration me la rend plus difficile. J'ai pris à pur-

ger, je prends un décoctum amer, et j'ai dû abandonner le lait d'ânesse. Il faudra voir combien cela durera, mais cela me recule beaucoup en forces. Je n'ose pas manger de viande ni puis sortir, ainsi mon séjour à Laxenbourg est retardé aussi; c'est bien désagréable, du reste la toux et l'expectoration continuent.

Adieu, mon cher frère, vous recevrez les objets de la semaine, et je vous prie de vouloir bien sincèrement me dire ce que vous pensez de l'arrangement intérimal que j'avais fait comme je le pensais, mais qui, vous intéressant principalement, doit, en ayant le temps, être réglé à tout événement, absolument selon votre bon plaisir. Ainsi, cher frère, je vous prie de ne pas faire de complimens, car l'objet est trop intéressant, et de me marquer comment vous le voulez, puisque cela m'est égal, et je prendrai d'avance les arrangemens, soit pour la forme comme pour les personnes, surtout comptez que ce sera un secret impénétrable, et qui restera entre nous.

Adieu; présentez mes respects à votre chère épouse, et croyez-moi pour la vie votre . . . .

Vienne, ce 11 mai 1789.

Joseph an Leopold *).

Très-cher frère. Je vous envoie ce courrier pour avoir votre décision sur l'objet important qui fait le contenu des pièces ci-jointes. Je vous prie de me les renvoyer le plus tôt possible, puisque le temps presse

*) Von der Hand eines Secretärs.

et que je n'ai jamais voulu prendre sur moi la décision, sans savoir préalablement vos intentions, attendu que le mauvais état de ma santé vous mettra probablement plus dans le cas que moi d'en tirer des avantages. Je n'entre point dans les détails qui sont clairement déduits, et dans les circonstances présentes, auxquelles il n'y a sûrement pas autre chose à faire.

Ma santé est derechef si dérangée par une fièvre continue, et qui a des redoublemens, avec une espèce d'obstruction dans le foie, que je suis d'une faiblesse comme je n'ai jamais été; je dois pour cela me servir d'une main étrangère pour vous écrire. L'estomac est également si affaibli qu'il ne digère pas, et la respiration est extrêmement pénible. Ces fièvres m'ont dû faire quitter le lait d'ânesse, et je suis continuellement au lit. Si elles continuent, cela ne peut que dégénérer dans un marasme et consomption.

Adieu, mon cher frère; je ne vous écrirai pas par la poste d'aujourd'hui, puisque je vous envoie ce courrier. Aux moindres nouveautés qui arriveront, vous en serez informé par estafette.

Vous*) ne sauriez croire combien ceci me met bas, et j'ai à peine la force de vous dire que je vous embrasse, de même que votre chère épouse, étant pour la vie votre . . . .

---

*) Der Schlusssatz ist von Josephs Hand.

Le 14 mai 1789.

Très-cher frère. Je puis déjà aujourd'hui vous écrire moi-même, quoiqu'extrêmement affaibli de six accès de fièvre et d'avoir beaucoup sué. La fièvre qui me reprenait tous les soirs, m'a quitté et il ne me reste que des ressentimens qui durent trois ou quatre heures et ne sont point accompagnés de frissons, mais seulement de chaleur et d'augmentation de douleur dans l'obstruction du foie. Je continue les mêmes médecines; je purge et me fais graisser deux fois par jour les hypocondres. Si je suis en état de soutenir la voiture, tous me conseillent d'aller le plus tôt que possible à Laxenbourg; ce serait donc pour le 18 ou 19. Joseph an Leopold.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, tendrement. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Le 18 mai 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et suis cruellement occupé aujourd'hui à répondre à nombre de lettres que j'ai reçues. Il ne me reste que le temps de vous embrasser et en même temps de vous prier instamment d'être l'interprête de mes tendres remercîmens auprès de votre chère épouse pour la charmante lettre qu'elle a bien voulu m'écrire. Je suis enchanté que sa toux a cessé, et j'espère que l'air de Castello la remettra entièrement. Voudriez vous aussi remercier votre fils Fer- Joseph an Leopold.

dinand en mon nom pour tout l'intérêt qu'il m'a témoigné. Ma santé est bien chancelante; je suis sorti hier la première fois en voiture; j'ai plus toussé et mon pouls était moins naturel, néanmoins je vais demain à Laxenbourg voir si l'air peut me faire du bien. Adieu . . . .

Le 18 mai 1789.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu à la fois vos deux lettres du 7 de ce mois par la poste et de l'11 par le garde noble polonais. Comme vous me pressez de vous le renvoyer, je ne l'ai gardé ici qu'un jour et demi pour le laisser reposer, et c'est par lui que j'ai l'honneur de vous envoyer cette lettre, en vous renvoyant ci-joint tous les papiers que vous avez bien voulu me communiquer. Vous pouvez aisément vous figurer l'agitation que m'a causée le contenu de vos lettres, en voyant que vous avez repris la fièvre, lorsqu'à peine nous commencions à respirer de la juste inquiétude que nous avait causée votre maladie et l'accident du 15 avril. Grâce à Dieu au moins que la fièvre a fini et que vous n'avez pas eu de crachement de sang; je veux donc bien me flatter qu'elle n'aura été causée que par quelque cause étrangère au mal, et que, quoique vous vous sentiez naturellement faible à présent, cela aura servi de crise à vous dégager du reste de la maladie. C'est au moins ce que je désire d'apprendre de tout mon coeur, vous conjurant de ne pas vous ennuyer du régime exact qu'on vous fait tenir à présent, et de ce que vous ne pouvez pas sortir. L'essentiel à présent

est de se ménager, de reprendre des forces, et de vous mettre en état de pouvoir profiter de l'air de la campagne qui, à ce que je me flatte, avec le repos pourra vous faire beaucoup de bien.

J'ai examiné avec toute l'attention que l'importance de l'affaire exige, les papiers ci-joints relatifs au renouvellement et continuation de l'alliance avec la Russie. Vous n'aviez pas besoin certainement do me demander mon avis, étant plus au fait que personne de l'utilité et avantage d'une alliance que vous-même directement avez dirigée et conclue. Néanmoins, puisque vous voulez bien me demander mon sentiment, j'aurai l'honneur de vous dire que j'en crois le renouvellement, surtout dans le moment présent, utile, nécessaire, avantageux et indispensable. Les raisons déduites dans le mémoire ci-joint du prince Kaunitz en prouvent victorieusement la nécessité. La guerre présente avec la Porte, le danger d'une paix séparée que la Russie pourrait conclure, en nous laissant seuls sur les bras la Porte et le Roi de Prusse, et peut-être même la Pologne, l'impuissance totale de la France pour à présent et peut-être pour bien des années, de pouvoir nous aider efficacement, ou même de pouvoir seulement en tirer des secours pécuniaires, la mauvaise volonté contre nous connue du Roi de Prusse, uni à la Ligue germanique, que je no regardo pas comme indifférente, et dont l'activité ne tarde à se déployer contre nous que par la faiblesse personnelle du Roi, la mauvaiso volonté contre nous expérimentée, surtout dans la guerre présente de l'Angleterre, unio dans lo moment présent étroitement avec le Roi de Prusse et la Hollande, et

qui serait plus que suffisante pour tenir en échec la France et faire une diversion dans les Pays-Bas, toutes ces raisons me persuadent que le renouvellement de l'alliance avec la Russie est nécessaire absolument dans le moment présent au salut de l'Etat, que c'est l'unique moyen de contenir la mauvaise volonté du Roi de Prusse et de la Pologne, qu'il est essentiel de renouveler cette alliance le plus promptement et de la meilleure grâce possible pour toujours plus, en flattant l'Impératrice, l'unir à nos intérêts, mais que surtout il serait désirable de tâcher de gagner également la jeune Cour et détacher le Grand-Duc de son attachement personnel et outré pour la personne du Roi de Prusse, et de leur faire goûter les avantages de notre alliance, et que la Russie doit la Crimée et tous ses succès et avantages contre les Turcs dans cette guerre et la dernière à la générosité et loyauté, avec laquelle vous avez bien voulu sacrifier argent, troupes et même votre propre santé pour aller au-delà en leur faveur, même de ce que les traités exigeaient, et auquel ils ont bien faiblement correspondu par le mauvais état de leurs armées, la mauvaise volonté et la désunion de leurs généraux.

Vous m'ordonnez également de vous dire mon sentiment sur les arrangemens intérimals que vous avez pris pour tous les cas possibles. D'abord j'espère dans la bonté de Dieu, que le cas ne se donnera pas, que de pareils arrangemens soient nécessaires, mais comme vous m'ordonnez de dire mon sentiment sans complimens, je vous le dirai avec ma sincérité accoutumée.

Personne mieux que vous, qui êtes sur les lieux, qui connaissez à fond vos chefs de départemens, leur capacité, relations et caractères, ne pouvait faire un pareil projet. Je suis donc plus que persuadé, et cela sur mon honneur et sans complimens, que le projet que vous en avez fait, est le meilleur des possibles, c'est celui par lequel le cours des affaires n'est pas arrêté. Les affaires étrangères, dont l'expédition prompte est nécessaire, ne sauraient être en de meilleures mains que celles du prince Kaunitz, celles de Cour en celles du comte Rosenberg, les affaires militaires et surtout l'importante correspondance avec les généraux qui commandent les armées en temps de guerre, et qui exigent la plus grande promptitude, en de meilleures de toutes façons que celles du maréchal Lascy, et quant aux affaires internes, on ne risque rien à les décider selon la pluralité des voix du conseil d'Etat, tout étant systématisé et monté, et les vues et systèmes connus et prescrits. Je n'ai donc absolument rien à y ajouter, et seulement à me flatter que le bon Dieu exaucera les prières de la monarchie et celles d'un coeur qui vous est bien attaché, et que, vous rétablissant entièrement en santé, il rendra inutiles toutes ces affligeantes dispositions.

(Laxenbourg), le 25 mai 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre par le courrier et vous en rends bien des grâces. En conséquence de vos intentions que vous m'avez fait connaître, Joseph an Leopold.

le courrier est parti tout de suite pour Pétersbourg. Quant à ma santé, je ne puis point vous en donner de meilleures nouvelles encore. Voilà trois jours que j'ai derechef tous les jours la fièvre avec frissons et chaleur; cela me maigrit et m'affaiblit visiblement, et m'empêcho tous les remèdes comme le lait d'ânesse et autres pour la poitrine. Je me tiens, quand il fait beau, au jardin; j'ai même éprouvé d'aller sur un petit cheval au pas, mais cela m'a causé des battemens de coeur, ainsi quo je suis absolument encore dans l'ignorance de la tournure quo cela prendra. On ne peut me donner du quinquina à cause de l'obstruction sensible que j'ai au foie, et vu la respiration sans cela difficile.

Adieu, mon cher frère; portez-vous bien avec votre chère épouse; jamais je n'ai plus connu le prix de la santé qu'à présent où j'en suis privé.

Je vous embrasse tous deux et vous prie de me croire pour la vie votre . . . .

Laxenbourg, ce 28 mai 1789.

Joseph an Leopold*).

Mon cher frère. Je dois encore me servir d'une main étrangère, me trouvant depuis trois jours alité d'une fièvre remittente, dont les accès et surtout les chaleurs sont très-forts et les paroxismes si rapprochés, qu'il n'y a quelquefois pas deux heures de relâche. Le malheur vent que la causo principale provient de cette dureté au foie,

*) Von der Hand eines Secretärs.

qui s'est étendue jusqu'aux reins, et qu'elle empêche de me donner du quinquina pour faire cesser la fièvre. Cela me met extrêmement bas, de façon que je n'ai jamais été si faible et aussi misérable qu'actuellement. Les nuits sont fort mauvaises, et toujours marquées par de très-grandes sueurs; enfin je prends le vrai chemin du marasme. Aujourd'hui je n'ai point eu encore d'accès de fièvre ; il faudra voir quelles seront les suites de tout cela. Je vous enverrai des estafettes, si le mal empirait.

Adieu, mon cher frère ; présentez, je vous prie, mes respects à votre chère épouse.

Je*) suis si faible et au lit, que je ne puis que griffonner ces lignes pour vous embrasser, étant pour la vie, longue ou courte qu'elle sera, toujours votre . . . .

Le 1er juin 1789.

Très-cher frère. Etant levé pour une couple d'heures, j'en profite pour vous écrire moi-même de mes nouvelles. Le quinquina, que je vous avais marqué qu'on avait dû me donner, a fait son effet, et m'a ôté la fièvre de façon que me voilà deux jours sans paroxysme. Je le continue, mais je suis si maigre, si faible que je ne puis vous le décrire. Après peu de jours ils veulent recommencer le lait d'ânesse, et en même temps continuer le quinquina**). Joseph an Leopold

*) Eigenhändig geschriebener Zusatz.

**) Rosenberg schreibt dem Grossherzog an dem gleichen Tage: L'Empereur a fait hier ses dévotions, comme il a coutume de faire

Adieu, mon cher ami; je vous laisse juger quelle vie qu'est celle que je mène, pour mon activité être impotent!

Je vous embrasse, de même que votre chère épouse. . . . .

Le 4 juin 1789.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. Aujourd'hui je puis vous continuer à peu près les mêmes nouvelles de ma santé. Je n'ai plus de fièvre, mais la toux et l'expectoration continuent; les forces sont peu de chose; hier j'ai éprouvé un moment d'aller au jardin, mais cela n'allait pas. Je continue le quinquina et j'ai recommencé aujourd'hui le lait d'ânesse.

Thugut, dont vous m'avez envoyé la lettre, me menace d'une visite du Roi et de la Reine de Naples; jugez combien cela serait insupportable dans ce moment et dans ces circonstances. La Reine ne m'en écrit rien de positif; si elle vous en demandait conseil, faites-moi l'amitié de l'empêcher tant que vous pourrez, car ou je serai malade, ou guéri je partirai pour l'armée.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. . . . .

tous les ans à la Pentecôte. Il a été levé quelque tems, et aujourd'hui il s'est levé à onze heures, ne s'étant pas mal trouvé de l'essai qu'il en a fait hier.

Laxenbourg, ce 8 juin 1789.

Mon cher frère. Me voilà derechef pris par la fièvre avec une douleur aux reins et au foie qui la cause. Je m'étais très-bien porté ces jours-ci; je reprenais mon lait d'ânesse et le quinquina, lorsque tout d'un coup cette douleur m'assaillit avec la fièvre, ce qui m'a très-affaibli, au point de devoir vous écrire derechef par la main d'un de mes secrétaires. Dans ce moment-ci je n'ai point de fièvre, mais je l'attends. Ces rechutes continuelles, sans y donner la moindre cause, sont bien désagréables. Joseph an Leopold *).

Adieu, mon cher frère; j'espère pouvoir vous donner de meilleures nouvelles jeudi prochain. Croyez-moi pour la vie, en vous embrassant tendrement, de même que votre chère épouse, votre**) tendre ami. . . . .

Le 11 juin 1789.

Très-cher frère. La fièvre m'ayant quitté à force de quinquina, me voilà en état de vous écrire moi-même, quoique bien faible et d'une maigreur incroyable. Votre fils avec son épouse tiennent la procession aujourd'hui de la Fête-Dieu en ville. Le temps est vilain, un vent froid et point de pluie, ce qui perd absolument toute la récolte en tout genre. Je ne sais ce que nous ferons pour faire subsister l'armée et n'avoir point la famine; Joseph an Leopold.

*) Von der Hand eines Secretärs.

**) Nur die letzten drei Worte von Josephs Hand.

c'est de cruels momens et qui me viennent lorsque je suis si peu propre à leur résister.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec votre chère épouse de tout mon coeur. . . . .

Le 15 juin 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, je n'ai plus eu de fièvre, mais j'ai été tourmenté un jour de violentes douleurs aux reins, ou pour m'expliquer plus clairement, *in der Niere**). A force de lavemens, cataplasmes et autres remèdes cela a diminué, je me lève, mais j'ai toujours mal encore à cette place et j'y ai un emplâtre. C'est une vraie misère de ne pouvoir avancer en rien. J'observe le régime le plus strict, je ne mange ni viande, ni verdure, ni laitage, et par conséquent de la soupe et du riz font toute ma nourriture; je ne sors point de la chambre, je n'ouvre pas de fenêtre, je suis habillé comme quand j'allais autrefois en traîneau. Je me lève à onze heures et je me recouche vers six heures au lit, et avec tout cela l'usage du quinquina en extrait, dont je prends une demi-once par jour, je ne puis m'assurer encore des rechutes de la fièvre.

Adieu, mon cher ami; je souhaite bien que vous et votre chère épouse se portent bien, et croyez-moi, en vous embrassant, pour la vie votre . . . .

*) „nirn" schreibt der Kaiser.

Le 18 juin 1789.

Très-cher frère. Je vous joins ici les nouvelles de la semaine. Le Dauphin a enfin succombé, il est mort. Ma santé va assez passablement; je n'ai pas eu de rechute de fièvre, la douleur aux reins a diminué, et peu à peu je tâche à regagner un peu de force. J'ai déjà été deux jours promener au jardin, et cela commence à aller. Je continue toujours le quinquina et mon strict régime. On m'assure que le racommodement entre le Roi d'Espagne et celui de Naples s'est fait, dont je suis bien charmé. Ce que deviendront les Etats-Généraux, il est impossible de le deviner. Toujours le Roi s'est mis dans une triste situation, dont il ne sortira pas facilement avec honneur. De Russie on ne peut point avoir de réponse encore au dernier courrier. Des armées je n'ai pas la moindre nouvelle; Laudon a abandonné le projet d'assiéger Bihács ou Czettin en Croatie; il marche en Esclavonie pour attaquer Berbir vis-à-vis de Gradisca. La trêve dure toujours en Servie, et les Turcs comme nous l'observons exactement. Du prince Cobourg et de la Transylvanie il n'y a rien du tout. Joseph an Leopold.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . . .

Le 22 juin 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous rends bien des grâces de tout l'intérêt que vous témoi- Joseph an Leopold.

gnez prendre à ma santé. J'étais onze jours sans fièvre et près de huit jours si bien, que je me promenais dans le jardin, et cela assez longuement, quand hier tout à coup une nouvelle douleur aux reins et au foie m'a attaqué, et m'a occasionné un accès de fièvre qui m'a tenu hier toute la journée alité. Aujourd'hui je n'ai plus de fièvre, la douleur est moindre, mais existe encore, et je suis actuellement levé. Ce sont des attaques bien désagréables, et qui vous reculent toujours dans la guérison.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse de tout mon coeur, et je vous prie de me croire pour la vie votre . . . .

Le 28 juin 1789.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. . . . . Que le raccommodement entre les Rois d'Espagne et de Naples ait eu lieu, il serait à souhaiter ainsi qu'on vous l'a marqué, mais je crains le contraire et qu'il ne sera jamais stable, les deux Reines ayant, on ne sait pas pourquoi, une antipathie réciproque, et les ministres Monino et Acton tâchant d'entretenir cette désunion, néanmoins les apparences sont sauvées, la flotte espagnole à Naples a été très-bien accueillie et comblée de politesses, et les deux Cours vont s'envoyer des ministres respectifs. La correspondance entre les deux Rois n'est pas brillante; le Roi d'Espagne se mêle continuellement des affaires de celui de Naples, en exigeant de lui toute sorte de complai-

sances, ou recommandant différentes personnes, dont on a lieu d'être mécontent, et parlant toujours d'un ton fort haut et menaçant. Le Roi de Naples répond très-poliment, mais ferme, évitant de parler sur les recommandations qu'on lui fait.

Les affaires de France me paraissent dans une telle confusion, par le manque d'argent, l'exaltation des têtes, et l'esprit de parti, qu'une crise violente doit avoir lieu, qui pourra la mener ou à une constitution plus forte, solide et vigoureuse de la présente qui, en la régénérant, la fera devenir le premier Etat de l'Europe pour sa force, son énergie et ses moyens, comme elle l'est déjà par sa situation, ou à un bouleversement total et une confusion qui la rendra incapable de rien entreprendre, peu dangereuse à ses ennemis, peu utile à ses amis, et nulle pour bien des années. Je crois que le Roi et ses ministres doivent se trouver bien embarrassés dans ces circonstances, dont ils n'ont point prévu les conséquences, ni calculé les suites. Quant à la guerre, il paraît que les Turcs attendent que la saison soit plus avancée pour rassembler leurs troupes et agir, ou l'arrivée du Grand-Seigneur à l'armée. En attendant il est bien singulier, qu'agissant partout, ils continuent à tenir la trêve dans la seule Servie; l'issue de cette campagne sera d'autant plus intéressante, que probablement elle décidera de la possibilité de la paix.

Le 29 juin 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre. Quant à ma santé, j'ai encore eu hier une attaque de mes douleurs aux reins et au foie, qui m'a donné un peu de fièvre et qui m'a obligé de rester toute la journée au lit. Aujourd'hui c'est un peu mieux, quoique les douleurs existent encore. Vous ne sauriez croire combien cela fait souffrir; à chaque respiration, à chaque mouvement des élancemens de douleur. J'ai mis des cataplasmes, je me graisse avec un onguent, je porte un emplâtre, je prends des médecines analogues, mais jusqu'à présent sans effet suivi. Adieu . . . .

Le 2 juillet 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Vous recevrez les pièces de la semaine, et vous y verrez qu'aux Pays-Bas il a fallu en venir pour les Etats de Brabant et le Conseil à la cassation, ce qui s'est très-bien exécuté par Trauttmansdorff, qui est véritablement à cette heure un des meilleurs sujets pour être poussés, que je connais. L'Impératrice de Russie a aussi renouvelé avec beaucoup d'empressement et de la meilleure grâce du monde le traité d'alliance. Laudon a commencé le siége de Gradisca; du reste, hors que le Sultan ne veut rien entendre à la paix, il n'y a rien de nouveau.

Ma santé va depuis deux jours un peu mieux, la douleur au côté diminue, il faudra voir si cela sera

de durée ; en attendant je suis toujours au grand régime. Adieu, je vous embrasse de même que votre chère épouse. . . . .

Le 6 juillet 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous en rends bien des grâces. Ma santé va à peu près de même ; hier encore j'eus un accès de douleurs aux reins et au foie avec un peu de fièvre, mais moindre que les autres accès étaient. C'est singulier, voilà quatre dimanches que toujours à la même heure ils me prennent ; cela m'affaiblit pour quelques jours. Nous avons à présent le plus beau temps du monde ; quand je puis, je vais m'asseoir au jardin, y travailler et dîner sous les grands maronniers que vous connaissez, devant la salle. Votre fils vous informera, je crois, d'une très-naissante espérance de grossesse de son épouse ; elle exige encore du temps pour la constater, mais la probabilité y est. Du reste rien de nouveau des armées ; le maréchal Laudon a commencé le siége de Berbir. Adieu. . . . .

Le 9 juillet 1789.

Joseph an Leopold

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre ; je suis bien fâché que l'accommodement entre Naples et Madrid ne soit pas fait ni probable à réussir. Il est inconcevable que cela puisse exister ; c'est une si parfaite déraison,

qu'on ne comprend point comment purement des vues d'intrigans qui y trouvent leur compte, puissent se soutenir si longtemps.

Les réflexions que vous faites sur l'état de la France, sont parfaitement justes quant à l'autorité royale. Je la crois perdue pour longtemps, et le Roi devra souscrire à tout ce que les Etats voudront. Je soupçonne furieusement Necker d'être un fripon et une espèce de Cromwell, qui se fera déclarer premier ministre et en qui la nation mettra sa confiance et son pouvoir pour contenir l'autorité royale. Il restera donc un temps l'arbitre, le Roi ne sera pas le maître de s'en défaire, hors que la légèreté de la nation ne fasse arriver quelque événement imprévu.

Ma santé est à peu près de même; les forces ne reviennent pas, et le quinquina que je prends, même mêlé en substance avec l'extrait, me constipe terriblement, ce qui m'incommode et m'affaiblit beaucoup. Les médecins veulent tâcher de prévenir cette espèce de paroxysme, qui me revient tous les dimanches.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. . . . .

Le 13 juillet 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je suis dépourvu de nouvelles. Ce qui se passe en France, vous sera connu. Le doute de grossesse chez l'archiduchesse se soutient. Pour ma santé, j'ai passé l'époque du dimanche, qui a été hier, sans attaque de douleur ni de fièvre, néanmoins

je n'en suis pas quitte et la toux est plus forte avec l'expectoration, la respiration un peu plus empêchée, et je crois que cela provient du quinquina et des remèdes que j'ai dû prendre. Pour les douleurs aux reins, nous avons depuis quatre jours de très-fortes chaleurs qui abattent et ne donnent pas des forces à un malade; néanmoins je continue le quinquina en moindre dose, et j'observe toujours le régime le plus strict. Adieu. . . .

Le 16 juillet 1789.

Très-cher frère. Vous recevrez les objets courans de la semaine. Le maréchal Laudon a pris Berbir, mais la garnison s'en était sauvée la nuit. Je ne puis vous en dire davantage, ayant derechef repris un accès de mes douleurs aux reins et au foie; au lieu du dimanche cela est venu jeudi, et est d'une incommodité affreuse. Joseph an Leopold.

Adieu; je vous embrasse de même que votre chère épouse. . . . .

Le 20 juillet 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre avec bien du plaisir. La nouvelle attaque de mon incommodité, que je vous avais annoncée jeudi passé, est diminuée, mais les douleurs sourdes et la tension n'ont pas cédé encore tant aux rognons qu'au foie, malgré les remèdes externes et internes que j'emploie. Néanmoins Joseph an Leopold

mes Esculapes veulent presque que je me force à faire de l'exercice à pied, et en voiture quand il ne fait pas assez beau temps. Cette dernière me fait même sur le meilleur chemin fort mal aux reins et même ma poitrine s'en ressent, quelque douce que soit la voiture et que je ne chemine que bien doucement.

Des armées rien du tout de nouveau; aux Pays-Bas tout va à souhait. Adieu. . . . .

Le 23 juillet 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Vous recevrez les pièces courantes de la semaine; aux Pays-Bas tout est tranquille, et le grand coup porté a fait un très-bon effet. De ma santé je ne puis vous rien dire de nouveau; voilà quatre jours que je n'ai pas eu d'attaque; je continue les remèdes, le régime, mais les forces et les chairs ne reviennent point encore. Je souffre aux reins du mouvement de la voiture, même sur le meilleur chemin; d'aller à cheval serait impossible, et à pied la poitrine souvent par la respiration empêchée, me gêne de marcher. Le sommeil est interrompu, l'appétit assez bon.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vie . . . .

Le 27 juillet 1789.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je n'ai point d'autres nouvelles à vous marquer, que je continue à me mieux porter, et que je n'ai plus eu de rechute voilà douze jours. La toux va encore son train et les poumons sont faibles, la respiration courte, quand je marche un peu vite ou si je veux monter un escalier. Des armées il n'y a rien encore, de France vous saurez les incroyables événemens qui s'y sont passés, et le rôle affreux que joue le Roi. Joseph an Leopold.

Je viens de recevoir la nouvelle que le comte d'Artois avec ses enfans, les princes de Condé, de Bourbon avec les leurs, le prince de Conti se sont sauvés aux Pays-Bas, sans équipages ni chemises. Directement je n'ai point de nouvelles de Paris; apparemment que le comte de Mercy ne peut envoyer de courrier. La Reine m'inquiète vraiment; elle sentira vivement cette honte et avilissement.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. . . . .

La seconde révolution étant passée, votre belle-fille se portant bien, ayant bonnes couleurs, je ne doute plus de sa grossesse.

Le 30 juillet 1789.

Très-cher frère. Aujourd'hui je ne puis que vous envoyer le peu d'objets de la semaine. Des incroyables Joseph an Leopold.

affaires en France je ne vous envoie rien, puisque jusqu'à ce moment je ne sais pas le mot du comte de Mercy, ni par conséquent de la Reine, ce qui m'inquiète beaucoup, mais seulement des Pays-Bas les nouvelles et lettres qui y parviennent avec les réfugiés qui sont le comte d'Artois avec ses deux fils, le prince de Condé, le duc de Bourbon, le duc d'Enghien et nombre d'autres. Tout cela s'est sauvé, sans bagage, sans chemises ni habits que ce qu'ils portaient, toute la famille Polignac et ses adhérens, tous les nouveaux ministres, le prince Lambese, tout s'est enfui. Je vous laisse juger de l'effet que m'a fait le rôle exécrable et honteux qu'on a fait jouer au Roi, en le faisant aller comme captif presque à Paris, pour y signer tout ce qu'on voulait, et lui faire mettre la cocarde sur son chapeau, signe des révoltés. On ne croira pas que sans coup férir, sans une nécessité absolue, un jour dans l'histoire, que ce qui vient d'arriver, soit vrai.

Je suis charmé que vous ayez fait la connaissance du cardinal de Brienne*); vous en aurez été content; pour moi, le peu que je l'ai vu, il m'a très-satisfait par les connaissances qu'il a.

Ma santé est meilleure; voici quinze jours que je n'ai plus eu de ressentiment de cette douleur aux reins,

---

*) Etienne Charles Loménie de Brienne, geboren im J. 1727, wurde im J. 1763 Erzbischof von Toulouse, 1787 aber Generalcontrolor und hierauf Premierminister. Im folgenden Jahre durch Necker ersetzt, erhielt er den Cardinalshut und starb 1794.

je reprends des forces, mais la toux reste et la respiration pour monter un escalier, est très-difficile. Adieu . . .

Le 3 août 1789.

Très-cher frère. Les nouvelles de France vous seront sans doute déjà connues dans toute leur étendue; elles continuent à être d'un genre incroyable, et l'on ne peut prévoir comment tout cela finira. J'ai enfin eu une lettre de la Reine qui est pénétrée de douleur et qui sent les humiliations qu'on a fait éprouver au Roi; néanmoins elle se porte bien et paraît avoir pris le seul parti qui lui convenait, savoir de rester fort retirée et tout occupée de ses enfans. Joseph an Leopold.

Ma santé continue à aller assez bien; je n'ai plus eu de rechute, mais la toux m'incommode beaucoup. Je vais recommencer le lait d'ânesse pour la dissiper, sans discontinuer le quinquina que je prends. Comme probablement à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre l'entreprise et le siége de Belgrade auront lieu, je compte ne pas faire manquer cette brillante et intéressante occasion de s'instruire à votre fils, et il partira le 19 à peu près de ce mois pour l'armée. Adieu . . . .

Le 6 août 1789.

Très-cher frère. Les objets de la semaine, vous les recevrez. Les affaires en France continuent d'aller dans Joseph an Leopold.

un désordre dout on ne peut prévoir l'issue ; malheureusement tous ces transfuges qui viennent aux Pays-Bas, et tout le pillage qui se commet sur les frontières, excitent aussi les mauvaises têtes chez nous, et il y a déjà eu à Tirlemont et à Louvain une espèce d'émeute, même des Liégeois venaient pour piller des maisons dans Louvain. Le militaire, en cassant la tête à quelques-uns de ces coquins, a remis l'ordre. Il faudra voir ce qui arrivera encore, mais l'exemple est bien mauvais et pernicieux.

Des armées rien ; le maréchal Hadik, vu sa santé si affaiblie, a dû quitter l'armée ; j'ai donné le commandement au maréchal Laudon de toute l'entreprise sur Belgrade ; il va y arriver incessamment.

Ma santé continue à se remettre ; voilà trois semaines que je suis sans ressentiment aux reins ni fièvre. Je tousse et expectore encore, mais je commence à reprendre des chairs, néanmoins j'ai recommencé aujourd'hui le lait d'ânesse et je continue le quinquina, mon estomac étant à cette heure fortifié.

Adieu . . . .

Le 10 août 1789.

Joseph an Leopold

Très-cher frère. Depuis trois jours je n'ai point d'ultérieures nouvelles des Pays-Bas ni de France. Je me flatte que la tranquillité y aura reprise, et que les pillages exercés dans toutes les provinces auront cessé. Ici

je viens de recevoir le rapport que les Turcs, sans dénoncer l'armistice, sont entrés vers Mehadia au Banat, mais le général Vecsey*) les a repoussés avec perte, ainsi cela va recommencer. Les Russes restent inactifs comme l'année passée.

Votre fils partira le 19; son épouse continue dans ses apparences de grossesse. Ma santé continue de même, elle ne fait pas des progrès aussi rapides que je le désirerais, mais elle se soutient. La toux et l'expectoration existent toujours, les obstructions aux hypocondres ne sont point entièrement parties, et les forces ne sont encore point au point où je les désirerais, pour pouvoir me flatter de pouvoir aller au commencement de septembre à l'armée. Je n'ai point encore essayé d'aller à cheval.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. . . . .

Le 13 août 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre qui m'annonce votre départ pour Livourne pour y voir la flotte espagnole; c'est une attention du Roi, et je crois qu'elle a pour objet de faire ombre à ce qui s'est passé avec la flotte à Naples. Joseph an Leopold.

*) Sigbert Freiherr Vecsey von Hajnácskeö, damals Generalmajor. Er starb im J. 1802 als Feldmarschall-Lieutenant.

Vous avez été frappé et indigné comme moi des événemens en France; cela n'est pas fini encore, et les excès, vols et cruautés dans toutes les provinces continuent toujours.

Ma santé serait assez bonne, si un nouvel accident ne me gênait beaucoup. Il m'est venu une dureté aux hémorroïdes dolente qui menace de faire abscès; je suis donc réduit à mettre des cataplasmes émolliens toute la journée, et par conséquent à ne pouvoir marcher.

Les détails de la victoire qu'a remportée le prince Cobourg, et les succès du prince Hohenlohe en Transylvanie vous sont envoyés par cette poste. La chose peut être avantageuse même au grand projet pour le siége de Belgrade, mais malheureusement que le maréchal Laudon m'annonce d'être malade; cela serait un grand contretemps, et Hadik a dû quitter l'armée, n'ayant pu se remettre de la maladie qu'il a faite.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse . . .

Laxenbourg, ce 17 août 1789.

Joseph an Leopold*).

Mon très-cher frère. Je dois derechef me servir d'une main étrangère pour vous donner des nouvelles de ma santé, n'osant pas me lever du lit et pas même m'y asseoir. La dureté que je vous avais annoncée s'être manifestée à l'anus, a dégénéré en abscès que j'ai fait

*) Von der Hand eines Secretärs.

ouvrir samedi le 15 par deux incisions. Il y avait de la matière, et comme il se présente encore au même endroit un sinus qui va vers l'orifice et le sphincter, je suis condamné à me soumettre demain à une seconde opération par laquelle le sphincter même doit être fendu. Je vous laisse juger combien cela est douloureux, mais cela ne serait rien, si la longueur de la cure et la nécessité de rester au lit sans bouger pendant si longtemps, sans espérance de pouvoir sortir de la chambre avant quatre semaines pour prendre l'air, n'étaient insupportables. C'est un vrai martyre auquel je ne m'attendais pas après treize mois de souffrance, d'autant plus que je n'ai pas fait le moindre excès, que je n'ai point été à cheval, que je ne me suis point échauffé, que j'ai tenu régime et que je suis encore dans les remèdes. Du reste je n'ai pas encore eu de fièvre, mais il faut voir ce qui m'arrivera après la grande opération. Je continue le matin à boire un verre de lait d'ânesse et j'observe une stricte diète, n'osant manger que de la soupe pour tâcher, s'il es possible, d'être constipé les quatre à cinq premiers jours et de ne pas irriter la plaie.

J'étais déjà si bien, que je me flattais pour sûr de pouvoir partir les premiers jours de septembre pour l'armée, et me voilà cruellement déchoué de mes espérances, car il me faudra bien du temps, même guéri, pour me remettre de nouveau en forces, que l'on perd certainement à rester longtemps au lit, à souffrir et à ne pas manger.

Adieu, très-cher frère ; présentez mes hommages à votre chère épouse, et croyez qu'en vous embrassant

tendrement je suis pour la vie votre*) tendre frère et ami. . . . .

Laxenbourg, ce 20 août 1789.

Joseph an Leopold.**)

Mon cher frère. Je suis dans le même cas encore aujourd'hui de ne pouvoir vous écrire de main propre. L'opération de la taille de la fistule à l'anus, que je vous ai annoncée lundi pour le lendemain, s'est faite. Brambilla l'aîné l'a très-bien exécutée, et le sphincter a été coupé en deux. Quoique l'opération soit très-douloureuse, surtout puisque j'avais ces parties-là extrêmement endurcies, pour avoir été tant à cheval, que le bistouri pouvait à peine les couper, néanmoins les pansemens et le régime de la cure sont encore plus insupportables: les premiers sont douloureux et le second d'une gêne et ennui terrible. Je ne puis bouger du lit, et ainsi couché de côté, ne mangeant que de la soupe et un peu de panade, j'en ai au moins pour quinze jours, et pour quatre semaines pour être guéri, si tout va à souhait. La toux qui ne me quitte pas, augmente beaucoup les douleurs qui se renouvellent surtout chaque fois que je tousse. Les nuits sont terribles, ne dormant presque point. L'ennui que cela cause! Cependant on m'assure que la plaie va bien, et je n'ai point de fièvre jusqu'à présent. Si au moins c'était fini par là, j'en serais content, mais je suis si fort accoutumé depuis quatorze mois

*) Die fünf letzten Worte von Josephs Hand.

**) Von der Hand eines Secretärs.

que je suis malade, d'avoir à tout moment de nouvelles incommodités inattendues, que je n'ose m'en flatter.

Vous recevrez ici les pièces de la semaine. Je ne sais rien de la France ni de la Reine, que l'on dit être incommodée, que par les gazettes.

Adieu, je vous embrasse tendrement; présentez mes hommages à votre chère épouse, et croyez-moi pour la vie votre*) loyal ami . . .

Laxenbourg, ce 27 août 1789.

Mon très-cher frère. Je suis encore au lit, et par conséquent hors d'état de vous écrire moi-même. Ma santé va assez bien; on est content de la plaie et elle commence à se cicatriser, mais il faut ce strict régime que je continue, puisqu'en faisant seulement quelques pas, je risquerais de la rouvrir. Joseph au Leopold**).

Après trois jours de pluie continuelle nous avons eu hier une inondation à Laxenbourg; tout était dans l'eau, le rez-de-chaussée, les cuisines et écuries; elle s'est écoulée cette nuit, mais il en restera beaucoup d'humidité, de manière qu'il sera impossible pendant quelque temps de jouir de la promenade. Votre belle-fille rentrera donc demain ou après-demain en ville et demain grand matin votre fils partira pour l'armée. Pour moi, je ne puis bouger d'ici, dont bien me fâche; au moins me

*) Nur die drei letzten Worte von Josephs Hand.

**) Von der Hand eines Secretärs.

faudra-t-il encore quinze jours, à ce qu'on dit, pour être en état de sortir.

Adieu, mon très-cher frère; rien de nouveau des armées. Je vous embrasse tendrement et vous prie de présenter mes hommages à votre chère épouse et*) de me croire pour la vie votre . . .

Le 31 août 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Sorti du lit, je puis avoir le plaisir de vous écrire moi-même. Ma santé est bonne, un peu affaibli du lit et du régime; la plaie de l'opération se cicatrise et l'on croit que dans dix ou douze jours elle pourra l'être entièrement, alors il faudra seulement la ménager, parce qu'elle sera très-subtile, néanmoins je vais partir d'ici le 3 septembre, si je puis soutenir la voiture, puisque une inondation, suite des fortes pluies, a tellement submergé Laxenbourg, que tout le bois, les jardins et les rez-de-chaussée ont été gâtés et sont pleins de limon et d'humidité, ce qui pourrait être fièvreux.

Votre fils est parti vendredi et sera demain à Peterwardein; son épouse, vu l'inondation, est rentrée en ville, et moi j'irai finir la bonne saison à Hetzendorf.

De nouvelles il n'y a rien; l'exemple de la France exalte beaucoup les esprits aux Pays-Bas, d'autant plus que les Liégeois ont représenté avec leur Prince la même farce que les Parisiens. Les patriotes en Hollande

*) Nur die letzten acht Worte von Josephs Hand.

sont aussi sur le qui vive, et en Allemagne, à Cologne, dans l'Ortenau qui m'appartient, dans le Palatinat, aux Deux-Ponts il y a eu des émotions populaires, mais sans excès ou malheur. J'attends des nouvelles de Laudon, et en attendant je vous envoie les pièces de la semaine.

Croyez-moi pour la vie, en vous embrassant tendrement, de même que votre chère épouse, votre . . .

Le 3 septembre 1789.

Très-cher frère. Vous recevrez les objets courants de la semaine. Le Feldzeugmeister Clerfayt a attaqué les Turcs près de Schupanck, les a battus, leur a pris cinq pièces de canon, des drapeaux et des prisonniers. Ceci facilite les opérations vers Belgrade. Ma santé est à peu près comme avant cette opération; les poumons sont toujours fort affaiblis et la toux et l'expectoration continuent. La plaie va très-bien; même ce matin elle ne donnait plus de matière et elle sera dans peu de jours cicatrisée. Je pars cette après-dînée d'ici pour aller loger à Hetzendorf, l'inondation ayant gâté toutes les promenades, et donnant par le limon qu'elle a déposé, de mauvaises exhalaisons. Joseph an Leopold.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse tendrement et je vous prie de me croire pour la vie, de même que votre chère épouse . . . .

Le 10 septembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Vous recevrez les objets courants de la semaine. Les Russes ont remporté avec leur flottille de galères une victoire sur celle des Suédois. Des armées rien de nouveau; les Turcs, défaits par Clerfayt, ont abandonné le Banat et ont même repassé le Danube. Laudon est à Semlin et tout se prépare à passer dans quelques jours la Save; votre fils y est aussi. Ma santé est de même, la plaie est guérie, il ne faut que consolider la cicatrice, du reste je tousse comme auparavant et ne puis monter d'escalier sans battement de coeur. Le temps est superbe et je vis doucement dans mon Hetzendorf sans recevoir personne.

Adieu, je vous embrasse tendrement, de même que votre chère épouse . . . .

Le 14 septembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui toutes nos nouvelles consistent à attendre celles qui parviendront de l'armée, qui va passer la Save et probablement sera déjà actuellement avancée vers Belgrade. Tout dépendra des secours que les Turcs seront dans le cas d'y envoyer et si la saison nous favorise un peu. Pour ici nous avons actuellement le plus beau temps du monde; j'en profite à me promener, mais malgré toute l'exactitude de mon régime, et sans y donner la moindre raison, j'ai eu cette nuit la fièvre, frissons et chaleur, ce qui est bien insup-

portable, voyant que rien ne se consolide et que malgré l'usage continué du quinquina ce germe fiévreux n'est pas détruit. Adieu . . .

Le 17 septembre 1789.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis vous donner encore des nouvelles positives de notre passage de la Save, ni de ce que l'armée a entrepris en avant vers Belgrade, puisque je n'ai point reçu de rapport. Le maréchal Laudon n'aime pas à écrire et il se contente d'annoncer les faits principaux. Quant à ma santé, je n'en suis pas content. Dimanche au soir j'ai eu une nouvelle attaque de fièvre qui m'a duré toute la nuit; les douleurs aux reins, au foie se sont derechef faites sentir, et depuis la poitrine est beaucoup plus chargée et la toux fréquente et violente, surtout la nuit, quoique le temps soit très-beau et que je n'aie pas fait le moindre excès. Joseph an Leopold.

Adieu, les objets de la semaine sont ici joints. Je vous embrasse, de même que votre chère épouse . . .

Le 21 septembre 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et suis enchanté de vous savoir bien portant. De nouvelles de l'armée, je n'en ai pas d'autres que celles du passage de la Save, et qu'elle était campée vis-à-vis de Belgrade; Joseph an Leopold

j'attends d'ultérieures nouvelles d'un moment à l'autre. Ma santé est à peu près de même; une espèce de nouveau rhume s'est jointe à l'ancien, et j'ai la poitrine plus oppressée; un jour j'ai même craché un peu de sang, mais cela a cessé. Adieu . . .

Le 24 septembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Les opérations au siége de Belgrade vont leur train, mais plus lentement qu'on ne croyait, puisque il s'est trouvé que les faubourgs doivent être également attaqués, qu'on croyait pouvoir attaquer et emporter de vive force. Pourvu que le temps reste beau et qu'il ne survienne d'autre événement, je me flatte pourtant que nous l'aurons. Manfredini est arrivé et je lui ai envoyé la patente de général par votre fils, pour qu'il soit un volontaire plus distingué.

Ici il n'y a rien de nouveau; en France cela va toujours son train, et comme les Etats-Généraux vont être permanents, je suis bien curieux comment à la fin ils finiront à trouver l'argent nécessaire à tout cela.

Les objets courants de la semaine, vous les trouverez ci-joints. Ma santé est toujours de même, tousser et cracher; je crois que je n'en serai plus quitte de ma vie.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . .

Le 1 octobre 1789.

Très-cher frère. Vous verrez par le bulletin imprimé l'heureuse et inattendue nouvelle que je viens de recevoir du prince de Cobourg.*) Elle est de la plus grande importance, et pourra peut-être nous faire obtenir la paix. Le siége de Belgrade continue, mais les ouvrages contrariés par des pluies continuelles avancent bien plus lentement qu'on aurait dû l'espérer, néanmoins j'espère que nous nous en tirerons encore bien. Joseph an Leopold.

La santé de votre fils est bonne, mais les malades sont extrêmement nombreux, sans être heureusement dangereusement attaqués. Ma santé n'est pas telle que je la désirerais; la faiblesse aux poumons dure toujours.

Adieu, je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui, et je vous embrasse tendrement. Croyez-moi, de même que votre chère épouse, pour la vie votre . . .

Le 5 octobre 1789.

Très-cher frère. A peine la poste était-elle expédiée jeudi, qu'arriva la nouvelle que le maréchal Laudon s'était emparé par assaut des faubourgs de Belgrade avec tout le succès, et les troupes s'y sont distinguées par leur bravoure. On va à cette heure commencer l'attaque de la place. Quant au secours qui doit y arriver, on le Joseph an Leopold.

*) Coburgs Sieg vom 22. September bei Martineschti am Rimnik über den Grosswesir.

sait au-delà de la Morava, mais on varie beaucoup sur sa force, et je le crois peu de chose.

Pour moi, j'ai encore eu le désagrément de reprendre ces douleurs aux reins, qui déjà m'avaient tant tourmenté à Laxenbourg, suivis toujours de la fièvre journalière. J'en ai eu trois accès, et comme on me donne toutes les deux heures le quinquina, je n'ai eu qu'un léger ressentiment aujourd'hui, néanmoins le temps s'étant mis à la pluie, je quitte Hetzendorf et je vais loger en ville que j'avais quittée il y a six mois, pour me rétablir à la campagne et dans la bonne saison, et j'y reviens aussi peu guéri que j'en suis parti.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, croyez-moi pour la vie votre . .

Le 8 octobre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les nouvelles de la semaine. Le mauvais temps qui m'a fait rentrer en ville, s'est remis au beau; je souhaite la continuation pour les assiégeants de Belgrade, dont je n'ai plus un mot depuis la dernière nouvelle préalable de la prise des faubourgs.

J'ai reçu votre chère lettre et j'ai été affligé comme vous de toutes les horreurs qu'on imprime et répand contre la Reine de France, mais que faire avec des insolents et des fous. On ne revient pas non plus de l'idée que ma soeur m'a envoyé secrètement des millions, pendant que je ne sais ni le pourquoi ni comment j'aurais

pu les demander, ni elle me les faire tenir; je n'ai jamais vu un sou de la France.

Quant à ma santé, la fièvre est passée, mais la poitrine est plus oppressée que jamais. Je tousse terriblement et crache beaucoup, et la respiration est difficile, des battemens de coeur au moindre mouvement, enfin je suis un corps ruiné et qui ne peut que traîner une vie souffrante et malheureuse tant que la providence l'y condamnera. Les médecins ne savent plus que faire ni que dire, tous pourtant convieunent que je pourrai être soulagé, mais plus guéri.

Votre belle-fille sera saignée aujourd'hui, Störck trouvant cela nécessaire. Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse; croyez-moi pour la vie votre . . .

Le 12 octobre 1789.

Très-cher frère. Dans ce moment je reçois la nouvelle de la prise de Belgrade par capitulation. Trois cents pièces de canon sont à nous, et la garnison obtient des bâteaux avec femmes, enfants et bagages pour être transportée à Orsowa. Cet heureux événement, qui nous a si peu coûté, m'est annoncé par le général Klebeck,*) Joseph an Leopold.

*) Wilhelm Freiherr v. Klebeck, gleich Laudon ein Liefländer, im Jahre 1729 geboren. Für seine Verdienste bei der Eroberung von Belgrad zum Feldmarschall-Lieutenant und Commandeur des Theresienordens ernannt, dessen Ritterkreuz er schon besass, starb er als Feldzeugmeister im Jahre 1811.

neveu du maréchal. Il entre avec vingt quatre postillons, et après-demain il y aura le Te Deum à Saint-Etienne.

Ma santé est passable, et je vous embrasse, n'ayant qu'un moment, de tout mon coeur . . .

Ce 15 octobre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Je ne puis que vous continuer de bonnes nouvelles. Le prince Hohenlohe a battu les Turcs en Valachie, comme vous verrez par la feuille ci-jointe. Hier nous célébrâmes le Te Deum pour Belgrade en public à Saint-Etienne. J'y fus aussi par une foule incroyable et une joie dont je n'ai pas vue la pareille encore; elle a duré toute la nuit; toutes les maisons presque ont été éclairées et des bandes de musique se sont promenées. Pour moi, incapable par mon état misérable de jouir de quelque chose, je me suis couché à huit heures, sans pouvoir dormir à force de tousser, et voilà comme je passe ma vie misérablement; pas un moment sans douleur et difficulté de respirer, aussi je ne sens aucun plaisir, ma peine physique étouffe tout autre sentiment.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse . . .

Le 19 octobre 1789.

Pour aujourd'hui je n'ai point d'autres nouvelles que la reddition de Semendria à vous annoncer, de même que Belgrade par capitulation. Pour ma santé, la fièvre qui m'a tenu deux jours, m'a quitté; pour le reste tout est l'ancienne misère. Les dernières nouvelles de France sont affreuses; vous les saurez sans doute; je tremble pour la Reine. Après que ces forcenés, ayant les poissardes à leur tête, ont forcé le Roi, toute la famille royale, tous les ministres et les Etats-Généraux à venir habiter Paris et à promettre d'y rester, c'est les rendre otages de tout ce qu'ils voudront faire, et la racaille de Paris va être le despote de toute la France. Il faut que la guerre civile en naisse, et peut-être est-ce le seul moyen de remettre l'ordre. Joseph an Leopold.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . .

Le 22 octobre 1789.

Très-cher frère. Vous recevrez aujourd'hui les objets de la semaine. Aux Pays-Bas on est toujours sur le qui vive; on annonce toujours une armée patriotique de révoltés, mais rien n'arrive, nous contenons tout par la vigilance et la fidélité du militaire; en attendant cet état fait beaucoup de mal, puisque tout est en suspens, en crainte, et que le commerce languit, néanmoins il n'y a pas moyen d'y remédier jusqu'à ce que les esprits soient Joseph an Leopold.

plus calmes et les circonstances de nos voisins plus décidées.

En France à cette heure, que toute la famille royale et les Etats-Généraux sont comme enfermés dans Paris, à la merci do sa populace, le calme est remis et même on commence à revenir un peu de toutes les exécrations qu'on vomissait contre la Reine et notre système.

Pour ma santé, elle est de même toujours, toussant beaucoup, et la respiration fort difficile et des battemens de coeur si je marche ou surtout monte des escaliers.

Des armées j'attends ce que le maréchal Laudon fera, si et comment il tentera quelque chose sur Orsowa; cela décidera du retour de votre fils qui se porte à merveille. Adieu. . .

Le 26 octobre 1789

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre; c'est de grandes inondations qui ont été dans le Tyrol, qui auront empêché le passage des postes. Ici nous avons toujours le temps le plus constant et beau, tout est du plus beau verd, les arbres même ne perdent pas leurs feuilles encore. Des armées rien de nouveau; j'attends ce qui arrivera encore, si l'on songera à tenter quelque chose sur Orsowa ou non. Le maréchal Laudon ne m'en paraît pas avoir envie. Des Pays-Bas l'exemple du voisinage rend toujours les troubles plus sérieux; il

faudra voir s'ils éclateront et s'ils trouveront un appui dans l'étranger.

Pour ma santé, elle est toujours de même, et je vous embrasse, mon cher ami, de même que votre chère épouse de tout mon coeur . . . .

Le 29 octobre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Vous recevrez ici les objets courants de la semaine. Pour l'expédition sur Orsowa la même incertitude existe encore, et l'on ne sait point si le maréchal l'entreprendra ou non. Du reste aux Pays-Bas la fermentation continue et le moment paraît arrivé où il se devra faire quelque chose qui décide. Pour ma santé, elle est de même toujours chancelante. Les nouvelles de France sont plus rassurantes, et il paraît que la populace se tranquillise, en voyant le Roi et sa famille avec les Etats-Généraux dans la ville de Paris; ce qui se décidera, et comment ils mettront ces moyens en exécution, c'est ce que le temps nous fera voir.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse de tout mon coeur . . .

Le 2 novembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis que vous mander que le maréchal Laudon est parti de Belgrade avec votre fils pour aller voir s'il y aura

moyen de tenter quelque chose sur Orsowa. J'en attends dans une huitaine la nouvelle de ce qu'il pense faire. Abdi Pacha en attendant s'est sauvé à Nissa et a abandonné onze pièces de canon et son magasin à Czupria, où il était, d'une terreur panique, car il n'était pas question de l'attaquer.

Des Pays-Bas j'attends à tout moment des nouvelles décisives. On a éventé un complot qui se tramait à Bruxelles, et qui était conçu avec esprit et malice. Il y a des personnes arrêtées, et reste à voir ce qui arrivera encore, et si ces misérables soi-disant patriotes, qui se sont réunis près do Breda au nombre à peu près de trois mille, tenteront quelque chose avant de mourir de faim ou de se séparer, car les deux abbés qui les paient et qui sont avec eux, n'en ont plus les moyens.

Adieu, je vous embrasse. Ma santé est toujours de même. Croyez-moi, de même que votre chère épouse, pour la vie votre . . .

Je rouvre ma lettre pour vous remercier de la vôtre qui contient la part que vous me marquez prendro à la prise de Belgrade. Je vous en remercie et vous prie en même temps, faute de temps, de vous charger de mes remercîmens auprès de votre chère épouse et votre fils Ferdinand, qui m'ont également écrit. Adieu . .

Le 5 novembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Voici les nouvelles de la semaine. D'Orsowa jo ne sais rien, quoique le maréchal y soit. En

Croatie les Turcs ayant été très-renforcés par le Pacha de Scutari, nous nous attendons à une attaque tous les jours, et qui pourra être forte et dangereuse, vu l'extension de notre cordon. Aux Pays-Bas la bombe a crevé; la découverte d'un complot a accéléré l'entrée dans le Brabant de cette soi-disant armée patriotique, où malheureusement le général Schroeder*) a fait une sottise avec deux bataillons, et a été obligé de se retirer avec perte d'une attaque qu'il avait faite à Turnhout, où ils étaient barricadés dans des maisons et des caves. Le cardinal de Malines**) et l'évêque d'Anvers se sont sauvés, on ne sait où; cela est bien signifiant, aussi ces misérables mettent toujours la cause de la religion en avant. Enfin la situation est critique et fâcheuse, le temps pourra seul l'éclaircir.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur. Vous jugerez bien que de pareilles choses ne sont pas fort utiles à ma santé. Croyez-moi, de même que votre chère épouse, pour la vie . . .

Le 12 novembre 1789.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je suis dans le même cas de l'autre jour; il ne me conste rien de nouveau ni des armées ni des troubles aux Pays-Bas. On a Joseph an Leopold.

*) Gottfried Johann Freiherr von Schröder, damals Generalmajor. Er starb als Feldmarschall-Lieutenant im Jahre 1807.

**) Johann Heinrich Graf Frankenberg, Cardinal-Erzbischof von Mecheln.

commencé à bombarder Orsowa, et les Turcs, assemblés en Croatie, menacent toujours une forte attaque.

J'espère que je recevrai de meilleures nouvelles de la santé de vos deux fils malades. Ma soeur Marianne, qui l'avait été même au point de faire craindre, est mieux. Pour moi cela reste toujours au même point; je ne prends plus de médecine, en ayant tant pris, et je ne trouve pas de différence. L'ouvrage multiplié, les circonstances, la bile qu'on se fait, les vives inquiétudes, et la peine des sottises d'autrui me rendent la vie bien dure, joint à une santé délabrée où tout coûte davantage et qu'on n'a pas la force de corps de vaincre et surmonter tous les embarras, comme quand on se porte bien. Enfin il faut me soumettre à ma destinée et faire tout ce qui est humainement possible pour tirer l'Etat des embarras dans lesquels il se trouve.

Adieu, je vous embrasse et vous prie de me croire . .

Le 16 novembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Devrais-je vous répéter les voeux tendres et sincères que j'ai formés hier, jour de votre nom, pour votre bonheur et satisfaction? Tous les jours de l'année sont marqués des mêmes sentimens, et j'espère que vous en êtes bien persuadé. Ici rien de nouveau; des armées des Pays-Bas je viens de recevoir la nouvelle, que les soi-disant patriotes sont sortis hors du pays, et qu'ils sont à l'approche des troupes retournées

vers Breda en Hollande. Il faudra voir s'ils reviendront ou si on ne pourra les en empêcher.

Ma santé dans cette saison perd, la respiration devient plus difficile, je tousse davantage, mais je ne maigris point et je suis sans fièvre. Cela est bien incommode, perdant même la voix pour peu que je parle. Adieu. . .

Le 19 novembre 1789.

Joseph an Leopold

Très-cher frère. La pluie, le mauvais temps ont un peu dérangé nos espérances pour la prise d'Orsowa. Les transports d'artillerie embarqués à Belgrade n'ont pu avancer, et ils sont toujours arrêtés à Ujpalanka; cela fait que le maréchal Laudon, après avoir fait occuper Cladowa et Czernetz, continuera à bloquer même l'hiver cette place, qui probablement tombera. En attendant Cobourg et Hohenlohe avancent en Valachie, et probablement ils l'occuperont toute entière et y pourront hiverner. Le Pacha de Scutari, ou au moins de ses troupes, qui étaient venues pour soutenir les Bosniaques et qui pendant quelques semaines menaçaient la Croatie d'une invasion, après avoir tenté en plusieurs endroits, sans pouvoir réussir, ils s'en sont retournés chez eux, et nous en sommes quittes. Aux Pays-Bas les soi-disant patriotes se sont sauvés en Hollande, où probablement ils seront obligés de se séparer, n'ayant plus d'argent, et par là il faut espérer que peu à peu l'ordre et le calme se rétabliront.

Quant à ma santé, c'est toujours la même chose. Vous recevrez les pièces de la semaine, et je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur . . .

Le 23 novembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Vous aurez reçu mon estafette d'hier qui vous annonçait la mort de notre soeur Marianne; je n'en ai pas de détail ni la moindre connaissance de ses dispositions. Les nouvelles des armées sont bonnes; nous avons occupé toute la Valachie, mais aux Pays-Bas les choses vont mal; on fait sottises sur sottises. Pendant qu'on courait avec les troupes jusqu'aux frontières d'Hollande après ces soi-disant patriotes, ils se moquaient de nous, et prenant un autre chemin, ils tournèrent le Général d'Arberg et entrèrent en Flandre, et même occupèrent la ville de Gand, avant que les troupes y purent arriver. Cela met cette importante province, qui ne s'était mêlée de rien, en feu, et j'attends à tout moment des nouvelles décisives de ce qui s'y sera passé, quand le général d'Arberg y sera arrivé avec la troupe. En attendant cette désolante histoire, et qui est si nuisible que honteuse, me cause le chagrin le plus cuisant, et à cette distance on ne peut rien ordonner ni disposer. Malheureusement que le gouvernement et le commandement général sont brouillés et font mille choses de travers. Si cet orage passe, je devrai prendre d'autres mesures pour que cela n'arrive plus. Adieu. . .

Le 26 novembre 1789.

Joseph an Leopold

Très-cher frère. Vous recevrez les objets de la semaine, qui, hors les malheureuses affaires aux Pays-Bas, ne sont pas bien intéressantes. Celles-ci ont pris par l'inconcevable sottise des deux généraux Schroeder et d'Arberg, et les mauvaises dispositions du commandant général*), une tournure désespérante et honteuse. Le premier comme un fou a attaqué Turnhout, y a fait tuer du monde et y a perdu trois canons vis-à-vis d'une racaille commandée par des prêtres et un certain Vandermersch**) qui avait la pension et le titre de colonel. Le second néglige la ville de Gand, s'y laisse prévenir par ces rebelles, où il n'y avait qu'un bataillon, qui s'est barricadé dans les casernes. Loin d'aller le délivrer il entre d'un autre côté, allume des maisons, n'effectue et ne tente rien, et ce bataillon est obligé de capituler et de se rendre prisonnier à ces misérables. Les têtes sont toutes perdues, le ministre qui ne prévoyait pas pareille chose, ne sait pas non plus que faire, Leurs Altesses sont parties pour Coblence ou Bonn, enfin d'un rien, d'une assemblée de 2400 manans et pas plus, plusieurs sans armes, sans canons, sans cavalerie, tout cet événement, la perte de la meilleure province et de celle qui était la plus tranquille, arrive, savoir la Flandre, qui est actuellement entièrement abandonnée, toutes les troupes s'étant

*) Der Feldzeugmeister Richard Graf d'Alton.

**) Johann Andreas van der Mersch, Befehlshaber der niederländischen Insurgenten. Geboren im J. 1734, starb er im J. 1792.

repliées sur Bruxelles et Anvers. Je vous laisse juger de la peine cruelle que j'éprouve, et à cette distance on ne peut rien disposer qui soit à propos. Je compte envoyer Cobenzl comme commissaire, pour seulement être au fait des vraies circonstances, et en même temps il sera muni de plein-pouvoirs très-illimités pour tâcher de remettre le calme d'une façon ou de l'autre. Je compte aussi changer le commandant général, puisqu'il y est déjà trop haï et que ses arrangemens ont été impardonnables, car il n'avait pas même des munitions à la main, et a été huit jours à devoir les attendre de Luxembourg. Je vous laisse juger combien tout cela influe sur ma santé, sans cela toujours encore délabrée. Le sommeil est perdu, et quand on passe les nuits à rêver sur des objets aussi sensibles que fâcheux, cela ne repose pas.

Votre fils reviendra ici, je crois, après-demain ; il doit être aujourd'hui à Pest. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse et vous prie de me croire pour la vie, de même que votre chère épouse, votre . . . .

Le 30 novembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre lettre et suis charmé de savoir que vous vous portez bien avec votre chère famille. Pour moi, j'ai encore repris ma douleur au foie et elle m'a donné comme toujours la fièvre, que j'ai eue hier soir et toute la nuit. A cette heure elle est passée, mais la douleur reste encore, l'accès était même plus violent et dans le frisson j'ai beaucoup vomi. La chose n'est

pas étonnante, l'état d'inquiétude et violent dans lequel je me trouve, ne peut être sain.

Cobenzl vient de partir pour les Pays-Bas; il faudra voir s'il sera à même d'arranger quelque chose. Les sottises du général d'Alton et de ceux qu'il emploie, surpassent tout ce qu'on peut imaginer.

Votre fils est arrivé bien portant, un peu maigri, et Manfredini aussi, que je n'ai point encore vu, ayant été au lit toute la journée. Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse; croyez-moi pour la vie votre . . . .

Le 3 décembre 1789.

Très-cher frère. Vous recevrez les objets de la semaine, qui ne sont intéressantes que par la continuation et le désordre des affaires aux Pays-Bas. Vous remarquerez la désunion honteuse et nuisible qui existe entre le ministère et le commandant général, où chacun veut jeter la faute sur l'autre, et où le service seul perd. Je ne puis avoir aucun renseignement clair de ce qui est arrivé, ou de l'état des choses. Il paraît qu'à Bruxelles même les têtes sont si tournées, les nouvelles si contradictoires, qu'on fait exprès pour les embarrasser, que l'on y est dans la même ignorance de tout ce que ces soi-disant patriotes font en Flandre et autre part. J'ai en attendant fait partir le vice-chancelier Cobenzl comme commissaire royal. D'Alton sera relevé par le général Joseph an Leopold.

Ferraris*), s'il l'accepte. Vous trouverez ces dispositions, je crois, nécessaires, puisqu'il faut absolument mettre un nouveau plancher, si on veut espérer quelque réussite.

Vous verrez dans les pièces ci-jointes entre autres une pièce remarquable qui est l'instruction donnée par la Cour de France au duc d'Orléans, quand il alla en Angleterre, et qu'elle nous communiqua. La chose est d'un genre si extraordinaire qu'on ne sait qu'en penser; en attendant il est de fait qu'il fomente les troubles, que le Roi de Prusse y est pour beaucoup et les Hollandais, et que, vu cette influence et l'incroyable gaucherie et bêtise de toutes les dispositions civiles et militaires, on parviendra avec bien de la peine à faire cesser ces troubles et à faire un arrangement décent.

Ma santé est toujours très-dérangée. La douleur continue encore, et j'ai l'estomac si enflé que cela m'empêche de respirer, de dormir et de manger, outre la toux habituelle. Je ne puis sortir de ma chambre et je ne vois personne, ayant de la peine à faire la conversation, par conséquent seul à mes affaires et à mes pensées qui ne sont pas gaies. Je vous laisse juger de l'agrément de ma vie. Cela ne serait rien, pourvu que nos affaires allassent bien; ma personne est peu de chose, mais pour celles-là je dois vous avouer que je vois très-noir. La partie du Roi de Prusse, uniquement dirigée contre nous, est si forte que la paix avec la Porte par elle devient très-douteuse, même avec tous les sacrifices. Une guerre

*) Joseph Johann Graf Ferraris, damals Feldzeugmeister. Er starb im J. 1814 als Feldmarschall.

donc au printemps contre les Polonais et les Prussiens très-probable, avec cela la nullité de la France et même sa mauvaise volonté, l'épuisement de la Russie, la révolte aux Pays-Bas, le même esprit suscité par les Polonais en Galicie et même Hongrie, enfin notre épuisement, tout cela fait trembler, et il faudra un miracle, si nous nous en tirons sains et saufs.

Adieu, je vous embrasse de même que votre chère épouse; croyez-moi pour la vie votre . . . .

Le 6 décembre 1789.

Très-cher frère. C'est par le général Manfredini que je vous écris ces lignes. Il n'a été que peu de jours à Vienne; son zèle à retourner à son poste ne lui a pas permis une plus longue absence. Il vous donnera, j'espère, les nouvelles les plus satisfaisantes de votre fils et de son épouse. Quant à nos affaires, autant que je sais, tout va au plus mal aux Pays-Bas. Le ministre a déjà accordé tout ce qui est possible, et je crois non seulement sans bon, mais je crains avec un mauvais effet, puisque cela ne fait que les enhardir. Le commandant général a perdu la tête; les dispositions qu'il a faites étaient mal vues, encore plus mal exécutées; à cette heure il s'est concentré auprès de Bruxelles, en abandonnant tout le reste. Vous verrez qu'il n'y tiendra pas, et y sera ou forcé, ou bloqué pour les vivres, enfin comme la France les Prussiens y ont la main. Comme cette folie de liberté existe, vous verrez que ces gens voudront former une

Joseph an Leopold.

constitution dans le goût de la française, et feront des prétentions inadmissibles.

Ces circonstances, fâcheuses et j'ose dire honteuses, par les mauvaises dispositions faites, l'esprit de pillage de la troupe, me mettent au désespoir et ne contribuent pas peu à miner entièrement ma santé. Avec cela notre paix à faire avec la Porte devient tous les jours plus incertaine, au lieu que l'agression de la part du Roi de Prusse et des Polonais pour le printemps est sûre, si nous ne rendons la Galicie, chose impossible. Voilà des circonstances qui exigeraient une grande activité, une force d'âme et du courage. Je fais avec effort plus que je ne puis, mais je suis si déchu de forces et si incommodé, que je suis bien éloigné d'être ce que j'étais autrefois, ou de ce que je devrais être pour ces désastreuses circonstances. Avec cela vous savez avec quelles gens je dois gérer les affaires, et combien peu de ressource il y a en eux, enfin *ibant qua poterunt*, je ferai tous les efforts, et si je succombe, je suis tranquille, sachant d'être mieux remplacé pour le bien de l'Etat par vous, que je ne vaux moi-même.

Adieu, je vous embrasse; croyez-moi pour la vie votre . . . .

Le 7 décembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous ayant écrit au long et envoyé toutes les pièces du moment par le général Manfredini, qui est parti cette nuit,

je ne puis que me rapporter à elles. Je vous rends mille grâces de l'intérêt que vous prenez à ma santé. Le fond est toujours le même; les fièvres et douleurs sont des accessoires qui viennent et disparaissent derechef après quelques jours.

Je suis bien fâché, que l'espérance que la retraite des rebelles aux Pays-Bas avait donnée de la fin des troubles, s'est trouvée si cruellement déjouée. Ils ont quitté le Brabant, nous ont fait courir après eux pendant que d'un autre côté ils ont envahi la Flandre et fait tout le mal dont vous avez déjà les détails. Je n'en sais pas davantage du depuis, et je ne serai aucunement étonné s'ils forcent même Bruxelles. Le temps seul pourra nous éclaircir; on a tout fait en attendant pour les calmer, mais je crains que leur parti est trop lié avec la Prusse et les Français, pour pouvoir espérer de leur part la soumission à des conditions raisonnables.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Le 10 décembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis vous envoyer que les nouvelles courantes. Des Pays-Bas je suis plusieurs jours sans en apprendre quelque chose. Je crois qu'on a pris des estafettes, et comme tout s'adresse à Cobenzl qui est en route, cela va aussi plus lentement. Le Roi de Prusse en a fait une bonne; ex-

cité par la chambre de Wetzlar à assister le prince de Liége contre ses sujets rebelles, il a accepté avec l'Electeur de Cologne et Palatin conjointement l'exécution des mandats de la chambre. Au moment que tous trois faisaient marcher leurs troupes, il est entré seul et d'avance dans Liége, et au lieu d'exécuter les décrets de la chambre et remettre le prince de Liége dans ses droits, il s'est déclaré contre lui, et comme protecteur des rebelles ou soi-disant patriotes, ce qui a mis les deux autres Electeurs dans le cas de retirer leurs troupes et de le laisser faire seul. La raison en est claire, c'est qu'il veut par là faire espérer aux patriotes des Pays-Bas la même protection.

Ma santé est fort dérangée; voilà quelques jours que j'ai pris une pointe au côté droit de la poitrine, qui m'empêche de respirer et qui me donne de l'altération, surtout le soir. Quelle misérable vie! Voilà dix-huit mois que je traîne et suis dans les remèdes sans fruit, et le mal augmente. Une fin quelconque serait le glus grand bonheur.

Dans ce moment je reçois ces rapports des Pays-Bas que je vous envoie, aussi désagréables qu'ils sont, de même que la copie du testament et des codicilles de notre soeur Marianne; vous y verrez qu'elle ne rend pas ses héritiers bien riches, par les charges qu'elle leur impose. Adieu. . . . .

Le 14 décembre 1789.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et suis charmé de vous savoir avec votre famille bien portant. Pour moi, depuis peu de jours je suis très-incommodé, et cela d'un genre qui, si les symptômes n'en cessent bientôt, ne me laisse plus de doute sur ce qui m'attend, savoir probablement une hydropisie de poitrine. Voilà quatre jours que ni jour ni nuit j'ai une minute la respiration libre, les nuits surtout pas un instant de sommeil, puisque, quoique je sois couché très-haut avec la tête, néanmoins à chaque aspiration un sanglement qui est suivi toujours d'une toux affreuse, sans presque d'expectoration, m'empêche de m'endormir. Levé, je suis un peu soulagé, mais très-faible, et je tombe des chairs derechef; pas même sur un canapé je puis mettre les pieds en haut, sans que tout de suite ces étouffemens de la nuit me reprennent. On ne peut croire, sans l'éprouver, combien terrible et pénible est cette situation. On m'a changé les remèdes, et quelques jours devront faire voir, si c'est un engorgement passager des poumons et de la poitrine, ou si le mal y prend racine. Dans ce dernier cas je suis perdu, et ne pourrai que traîner encore quelque temps une vie misérable.

Joseph an Leopold

Adieu, mon cher frère; dans tous les cas je serai jusqu'au bout de ma carrière votre fidèle ami. Mes complimens à votre chère épouse. Croyez-moi toujours votre . . . .

Le 14 décembre 1789.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. Je viens de recevoir la lettre que vous avez bien voulu m'écrire du 3 de ce mois, avec tous les papiers qui y étaient joints et que j'ose vous renvoyer. C'est avec une peine infinie, que j'ai vu que vous continuez à être mécontent de votre santé et que, quoique la fièvre ne continue point, la faiblesse vous oblige de ne pouvoir voir personne, ce qui doit, surtout dans les circonstances présentes, vous être bien désagréable. J'ai pareillement vu avec bien de la peine ce que vous me marquez de la situation critique des affaires de la monarchie, qui doivent bien vous faire de la peine et vous causer des embarras. Il est bien malheureux que, malgré la glorieuse campagne de cette année, on ait pu persuader aux Turcs de ne point vouloir faire la paix; la Russie est épuisée d'hommes, d'argent et de tous les moyens possibles de la continuer avec vigueur, ce qu'on a vu bien clairement par la faible campagne qu'elle a faite cette année, et les grandes dépenses que lui coûte la guerre avec la Suède, vis-à-vis de laquelle même elle n'a pas pu déployer des moyens bien vigoureux.

Il paraît que le Roi de Prusse par toutes ses dispositions veut se mêler au printemps prochain des affaires de Pologne contre la Russie, animer les Polonais contre vous, et se servir du crédit qu'il a en Allemagne, pour vous y causer des embarras, en se mêlant des affaires des Pays-Bas par ses troupes qu'il envoie à Liége, et faisant appuyer les insurgens de l'argent de la Hollande.

J'avoue que l'instruction donnée par la Cour de France au duc d'Orléans, est le comble de l'iniquité et de la fausseté, surtout chargeant un homme aussi décrédité d'une pareille mission au moment où le Roi ne peut pas avoir de confiance en lui, où lui-même est l'auteur des révolutions en France, et a tenté d'enlever au Roi sa couronne et peut-être la vie à la Reine et à sa famille, mais cela fait voir que dans ce moment-ci en France, avec un Roi nul, le ministère de création du parti d'Orléans dominant dans l'assemblée nationale, préfère de servir à la haine personnelle de cette nation et cabinet contre votre personne et famille plutôt que de penser à ses vrais intérêts, et à cet effet se sert du duc d'Orléans, l'unit à l'Angleterre, anime l'Espagne à s'unir avec la Prusse, souffre tout, renonce à tout principe, liaison, alliance, bonne foi et honnêteté, pourvu qu'ils puissent parvenir à vous faire du mal. L'Espagne est également dans les sentimens les plus contraires et hostiles ; je le sais de science certaine, et le comte de Florida-Bianca, ministre despotique sous un Roi incapable entièrement et nul, et une Reine qui ne pense qu'à se divertir et à laisser vendre les emplois à ses favoris, sans talent ni capacité, hors d'être vindicative, a une correspondance suivie avec les ministres de Berlin et de Londres, leur est entièrement vendu, et ne cache pas même en public et dans ses discours la haine qu'il porte à tout ce qui vous regarde et votre famille.

Quant aux affaires des Pays-Bas, à présent, grâce à vos bontés et aux deux envois de papiers relatifs que vous avez bien voulu me faire, et dont j'ose vous ren-

voyer le second, je comprends aisément le vrai état des choses, dont ci-devant je n'avais pu que me former une idée très-confuse. Je vous supplie de vouloir bien ordonner qu'on continue à me les envoyer, ces affaires étant à présent de la plus grande importance. Je ne comprends pas comment tout cela est allé, et pourquoi on a eu si peur de cette troupe de patriotes, représentée sans ordre ni règle, et en si mauvais état? Il me paraît que les dispositions militaires ont été bien mal faites, et l'indiscipline fort grande dans ces régimens. Il paraît qu'on a trop longtemps méprisé les soi-disant patriotes, qu'on a trop compté sur le militaire, et qu'ensuite on a d'abord cru tout perdu, et que tout le monde a eu trop peur. Il paraît que les violences, arrêts illégaux, visitations mal à propos du militaire ont indisposé tous les esprits et beaucoup aigri. La mésintelligence entre le ministre et le commandant général a fait également beaucoup de mal. Je crois que le rappel de ce dernier fera beaucoup de plaisir au public, et je souhaite que la santé du général Ferraris lui permette d'accepter un poste aussi délicat et dangereux dans un pareil moment. Les déclarations que le ministre a publiées, quoique fortes et même humiliantes, feront quelque effet, si la confiance se rétablit et si le public ne les considère pas comme causées par la peur qu'on a des patriotes, car dans ce cas, et surtout si on se mettait à traiter directement et comme d'égal à égal avec leurs chefs, il est à craindre que leurs prétentions seront exorbitantes, et qu'on veuille de leur part la garantie de la Prusse, Hollande et Angleterre, ce qui serait très malheureux dans ce moment, et leur fournirait une occasion

qu'ils désirent depuis longtemps, de se mêler de ces affaires. Enfin je crois que l'envoi du comte de Cobenzl sera utile, pour que vous soyez au moins informé du vrai état des choses et des mesures à prendre. Je crois qu'il est absolument nécessaire que ces affaires se terminent le plus tôt possible, pour que d'autres Cours n'aient pas le temps de s'en mêler, ni l'effervescence qui règne en France, le temps de se communiquer aux têtes flamandes, qu'on ne peut plus compter sur la force qui à présent est impossible et a toujours mal réussi partout, et que l'essentiel est de persuader le public de vos vraies intentions pour leur bien, en éloignant toutes les choses ou personnes qui peuvent leur être suspectes de quelconque façon, et tout ce qui dans les déclarations à donner, pourrait laisser des doutes ou des interprétations aux malintentionnés. Je désire bien ardemment et de tout mon coeur, que tout s'arrange bientôt et que vous ayez des nouvelles plus satisfaisantes de cette importante province, car je me flatte toujours qu'en Hongrie et Galicie, malgré les insinuations des émissaires prussiens et polonais, il n'arrivera jamais de rumeur, surtout à présent, qu'il y a tant de troupes, mais si jamais, comme vous me le marquez, il y avait quelque chose à craindre, je crois qu'il serait de la dernière importance de rechercher les causes possibles de leur mécontentement, et de les prévenir, en y remédiant et les contentant, si cela était possible, pour prévenir une explosion quelconque, toujours malheureuse.

Le 17 décembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre avec toutes les pièces que vous avez bien voulu me renvoyer. Pour aujourd'hui je ne puis que me rapporter à celles que vous recevrez. J'attends d'un moment à l'autre des nouvelles de l'arrivée de Cobenzl à Bruxelles, et de ce que le Grand-Vizir aura écrit au maréchal Laudon. Pour moi, ma pénible et cruelle situation continue toujours; pas une aspiration libre, et voilà six jours que je n'ai pas dormi une minute. Je ne puis être qu'assis au lit; cela m'affaiblit, me maigrit et me met dans un tel anéantissement que je ne puis rien faire. Le jour levé, à peine puis-je marcher dans la chambre; je tousse avec grande violence, et ce n'est que des glaires que je crache. Je ne puis presque pas parler pour la toux et par cette respiration empêchée, qui est d'un inquiétant terrible. Les médecins ne trouvent pas pour le présent mon état dangereux, mais il est encore plus malheureux, que pour le guérir ils ne savent pas de remèdes.

Adieu; plaignez-moi, car je le suis bien sous tous les points de vue. Mes complimens à votre chère épouse, et croyez-moi, en vous embrassant tendrement, votre . .

Le 21 décembre 1789.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre. Les nouvelles des Pays-Bas sont des plus fâcheuses. Cobenzl n'y était point encore, s'étant arrêté plusieurs jours à

Coblence. Je crois qu'il faut regarder pour le moment ces provinces perdues. Le Roi de Prusse les soutient et dirige. Il est impardonnable tout ce qu'on a fait, et le politique comme le militaire sont également très en faute. Selon des nouvelles particulières ils doivent avoir vidé même Bruxelles, et le militaire tout comme le gouvernement s'être retirés à Namur, mais je n'ai aucun rapport, car ils n'en donnent plus. Enfin c'est un malheur qui me tue vraiment de peine. Ma santé est misérable, la toux, la difficulté terrible à respirer continuent que je ne puis faire le moindre mouvement et dois être assis au lit sans pouvoir être couché un instant. A cela j'ai encore repris mon accès de douleurs aux reins qui m'a donné pour toute une journée la fièvre très-forte. Les nuits je ne puis dormir, et enfoncé dans les tristes réflexions de tous mes malheurs personnels et ceux de l'Etat, avec une santé qui m'empêche tout soulagement, qui me rend le travail encore plus pénible, je suis, je crois, actuellement le plus malheureux mortel qui existe. Patience et résignation, voilà ma seule dévise.

Je vous embrasse de tout mon coeur, de même que votre chère épouse. Croyez-moi pour la vie votre. . . .

Le 24 décembre 1789.

Très-cher frère. Vous verrez par les nouvelles de la semaine, à quoi nous en sommes. Les lettres ci-jointes n'ayant point de rapport formel encore, vous mettront Joseph an Leopold.

au fait de l'incroyable événement du 12 à Bruxelles*) et de ses suites; c'est le comble du malheur et de l'ignominie, et je ne vois pour le présent point de remède. Jugez de ma peine, cher frère; vous savez mon fanatisme, dirai-je, pour le bien de l'Etat, auquel j'ai tout sacrifié; le peu de réputation que j'avais, et la considération en politique que la monarchie avait acquise, tout est à vau-l'eau, et cela par l'exécution de mesures, les unes plus bêtes que les autres.

Je viens de recevoir votre chère lettre avec les papiers que vous m'avez renvoyés de Cobenzl. Je ne sais point ce qu'il soit arrivé encore à Luxembourg. Tout ce qu'il faudra tâcher pour le présent, c'est de conserver cette province et d'avoir par là un point sûr, duquel nous puissions un jour retourner avec une armée aux Pays-Bas, pour les reconquérir, mais aussi à cela je prévois mille difficultés, surtout pour les subsistances.

Quant à ma santé, je vous laisse juger si elle peut s'améliorer. Je suis vraiment misérable, point de respiration, devant être assis toute la nuit, pas en état de me coucher un instant, la toux très-forte et bien de la peine à expectorer. Imaginez que j'ai fait aujourd'hui mes dévotions dans l'oratoire, et que, marchant pas à pas, je n'ai pu arriver de ma chambre à l'oratoire, où on ne passe que les antichambres, que hors d'haleine et avec un battement de coeur affreux. Je ne puis donc rien faire, ni prendre l'air, parler m'est également impossible, je suis dans toutes les vingt-quatre heures abandonné à

*) Die Räumung Brüssels von Seite der kaiserlichen Truppen.

mes souffrances et à mes peines et chagrins. Plaignez-moi, mon cher frère, et que Dieu vous préserve à jamais d'une pareille situation! Je vous embrasse, de même que votre chère épouse; croyez-moi pour la vie votre . . . .

Le 28 décembre 1789.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis vous donner autre nouvelle, sinon que ma santé est toujours de même, et que je n'ai pas une seconde dans la journée sans souffrance, vu cette difficulté à respirer qui ne cède à aucun remède, et à laquelle faiblesse et battement de coeur se joignent. Des Pays-Bas aucune nouvelle, tout y est perdu, abandonné, et il y aura du bonheur si l'on pourra, faute de subsistances et de troupes, qui désertent par compagnies, se soutenir dans Luxembourg. Dans tous ces désastres il n'y a pas la moindre lueur encore d'espérance pour un accommodement quelconque. Voilà ma triste situation, dont la plume se refuse à vous détailler l'étendue. Joseph an Leopold.

Adieu, je vous embrasse et vous prie de me croire pour la vie votre . . . .

Le 31 décembre 1789.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui vous recevrez les nouvelles de la semaine aux Pays-Bas. Tout est dit, et vous verrez avec quels gens on a à faire. Cobenzl s'est Joseph an Leopold.

sauvé de Luxembourg, puisqu'à seize lieues il s'était montré des patriotes. Toutes les têtes sont renversées, et je tremble pour Luxembourg, puisqu'ils ne sont pas fournis de vivres. Des événemens pareils paraissent des rêves, et on aura peine à les croire. Ils ne sont pourtant pas malheureusement que trop réels. Je suis derechef bien misérable; hier j'ai eu toute la journée la fièvre, et ce mal aux rognons qui me la donne toujours; outre le reste qui ne change pas, toujours la toux et la respiration difficile, à ne pouvoir être couché un instant, mais devant être toute la nuit assis. Joignez à cela la faiblesse, le malaise que cela donne, et les importantes occupations du moment, et les peines dont on est affaissé. Je puis à peine encore avec tous les efforts y résister, et suis le plus malheureux des êtres.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur, de même que votre chère épouse. Croyez-moi pour la vie votre . . . .

Faites, je vous prie, à vos fils mes remercîmens pour leurs lettres, et assurez-les de toute mon amitié.

1790.

Le 4 janvier 1790.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre lettre et suis charmé que votre fils Rainer ait une petite vérole naturelle si bénigne. J'espère que le sang, que parfois crache votre chère épouse, ne sera d'aucune conséquence. Pour moi, je suis toujours de même, je drogue à force, mais sans effet. J'ai encore eu hier une attaque de douleurs aux rognons, qui deviennent plus fréquentes; la respiration m'empêche toujours d'être couché et de pouvoir bouger même pour aller à l'église je ne suis plus en état, et les fêtes et dimanches j'entends la messe dans ma chambre. Quant aux affaires, elles sont malheureusement dans une situation extrêmement critique. Les Pays-Bas sont perdus, j'ai des nouvelles certaines que les révoltés se sont engagés par écrit vis-à-vis du Roi de Prusse, d'accord avec l'Angleterre et l'Hollande, de n'entrer en aucune négociation avec moi, mais de former et soutenir leur indépendance comme une nouvelle république garantie par ces puissances. La paix avec la Porte a une apparence encore éloignée et même douteuse; que le Roi de

Prusse nous attaquera au printemps, je le crois sûr; qu'il a fait une alliance avec la Pologne, est un fait; qu'il suscite des troubles et en Galicie et en Hongrie, c'est constaté, ainsi voilà en quoi en sont les choses, et je ne puis remuer, le travail me coûte doublement, et si l'on ne pense et pousse à tout, vous savez que rien ne va chez nous. Enfin je ferai certainement tout ce que je pourrai, et en vous embrassant tendrement, je vous prie de me croire, de même que votre chère épouse, votre . . .

Le 7 janvier 1790.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et suis charmé que votre fils se porte si bien avec sa petite vérole. De nouvelles il n'y en a point des Pays-Bas, tout y est en pleine rébellion, et l'on commence déjà à se disputer sur la forme du gouvernement. Pour Luxembourg nous gagnons en attendant du temps pour l'approvisionner tant bien que mal, car la cherté est terrible, et la défense d'exportation presque générale. Les Turcs viennent de tenter une entreprise sur Cladowa, pour nous obliger à lever le blocus d'Orsowa. Je ne sais point ce qui est arrivé, mais j'en attends à tout moment la nouvelle, cela influerait infiniment sur la pacification. Si nous étions assez heureux de les repousser, je crois qu'Orsowa alors capitulerait, au lieu que, s'ils réussissent, nous sommes mal de ce côté-là. Les vues hostiles du Roi de Prusse continuant, je me vois obligé de faire marcher

une partie de l'armée en Bohème et Moravie; le maréchal Laudon en aura le commandement.

Quant à ma santé, c'est toujours de même. La difficulté dans la respiration ne diminue point, ce qui me rend extrêmement la vie dure, puisque jour et nuit je n'ai pas un moment sans gêne et peine.

Adieu, je vous embrasse de même que votre chère épouse de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vie votre . . .

Le 11 janvier 1790.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre; vous aurez vu depuis qu'aux Pays-Bas il n'y a plus rien à faire, et qu'il faut attendre du temps et des circonstances des événemens dont on puisse profiter pour s'y remettre en possession. Ici je suis fort inquiet pour le blocus d'Orsowa; les Turcs ont assemblé dix mille hommes et attaquent Cladowa; s'ils y réussissent, Orsowa sera secouru par eux, et nous risquons de perdre dans cette saison toute notre artillerie et beaucoup de monde. Joseph an Leopold.

Quant à ma santé, elle est toujours de même; avant-hier je fus encore toute la journée accablé de la fièvre et de mes douleurs aux reins; je maigris prodigieusement et souffre déjà beaucoup des os sans chair, sur lesquels je dois être assis toute la journée et la nuit.

Adieu, présentez mes respects à votre chère épouse, et croyez-moi, en vous embrassant tendrement, pour la vie votre . . .

Le 14 janvier 1790.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Vous recevrez aujourd'hui les objets de la semaine, qui ne sont pas bien intéressants. De Cladowa je ne sais autre chose que ce que Liptay *) est marché à l'ennemi, mais comment cela aura réussi, je l'ignore. Des Pays-Bas point de nouvelles; tous les grand-seigneurs quittent, comme Gavre, d'Ursel, Grimberghen etc. Quant à ma santé, c'est à peu près de même; voilà plusieurs fois que tous les seconds jours j'ai un mouvement fébrile, grand abattement et des douleurs aux reins et tout alentour aux hypocondres, ce qui rend la respiration encore plus courte. Je maigris et pourvu que je visse un espoir d'une fin quelconque, je me coirais bien heureux, car de vivre pour souffrir et (pour être**) déshonoré, est au-dessus de tous les martyres.

Adieu, j'embrasse votre chère épouse. Croyez-moi pour la vie votre . . .

Le 18 janvier 1790.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui la même sécheresse de nouvelles existe. Les Turcs qui étaient venus attaquer Cladowa, ont été repoussés par le colonel Liptay avec

*) Anton v. Lipthay. Er starb im Jahre 1800 als Feldmarschall-Lieutenant.

**) Diese beiden Worte sind von Josephs Hand durchstrichen.

perte de 200 hommes.*) Du reste Orsowa tient encore. Pour moi j'ai encore eu, malgré le quinquina, hier soir et cette nuit la fièvre avec une toux sèche, convulsive, qui m'a tout anéanti. Je viens de me lever et la tête me tourne encore; avec cela l'estomac est gâté et j'ai un vrai dégoût pour le manger.

Adieu, je vous embrasse et vous prie de me croire pour la vie, de même que votre chère épouse votre . .

Le 21 janvier 1790.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Les nouvelles de la semaine, vous les recevrez ci-jointes. Il n'y a plus de doute que le Roi de Prusse réussira à faire une alliance avec la Porte, et qu'il nous attaquera en conséquence de celle-là au printemps; c'est pourquoi il a fallu tendre toutes les ressources, et nous partager d'une façon, non suffisante, mais pourtant qui puisse nous mettre à couvert autant

*) An dem gleichen Tage schrieb Rosenberg an den Grossherzog: „V. A. R. me fait l'honneur de me dire dans sa dernière du 4., que je dois tâcher de persuader l'Empereur de se dissiper. C'est bien ce que nous souhaiterions tous, mais hélas, tous nos efforts sont inutiles, tandis que toutes les causes physiques et morales semblent concourir à lui rendre la vie insupportable. Il n'y a que ceux qui l'approchent, qui peuvent juger du degré de souffrances qui affectent continuellement son esprit et son corps. Nous avons reçu hier la nouvelle de l'avantage que Lipthay a remporté sur les Turcs, qui voulaient secourir Orsowa. Cette affaire, qui dans le moment présent est de très-grande conséquence, n'a pas répandu la moindre sérénité dans son âme."

que possible des deux côtés. Ce que cela deviendra il n'est pas facile de le prévoir, mais toujours notre situation est très-critique, et je crois que bien des années la monarchie ne s'est trouvée dans un si grand danger. Avec cela ma misérable santé, qui ne me permet qu'avec les plus grands efforts à vaquer encore aux affaires, mais qui m'ôte toutes les facultés du corps pour y suffire tel que le moment et son importance l'exigeraient. Avec cela, je vous l'avoue, qu'avili par ce qui vient de m'arriver, voyant que je suis malheureux dans tout ce que j'entreprends, l'ingratitude affreuse, avec laquelle mes bons arrangemens sont envisagés et qu'on me traite, car il n'y a plus à imaginer d'insolence et d'exécration que l'on ne se permette publiquement sur mon compte, tout cela me rend douteux, je n'ose plus avoir d'opinion et la faire exécuter, je me laisse aller à l'avis, même que je ne crois pas le meilleur, des ministres, puisque je n'ose soutenir le mien et que même je n'ai plus la force de le faire exécuter et de me disputer. Enfin voilà une triste position. Pour ma santé c'est de même; j'ai une petite fièvre tous les soirs, j'expectore beaucoup et cela m'affaiblit la poitrine; la respiration est toujours de même, je ne puis point être couché ni faire le moindre mouvement; pour parler et pour dicter il me faut une peine infinie, toussant d'abord quand je parle et ayant la voix éteinte. Adieu . . .

Le 25 janvier 1790.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et suis parfaitement de votre avis, que dans ce moment il n'y a pas d'autre parti à prendre que de céder vis-à-vis de nombre de demandes, que font les Hongrois et qu'ils augmentent à mesure qu'ils voient qu'on a peur. Vous verrez que la triste situation de ma santé, l'état critique de la monarchie, la malheureuse révolte des Pays-Bas, et la première condescendance qu'on a déjà eue, les rendront insolents au point de vouloir tout renverser, ce qui s'est fait, et qu'ils ne sauront plus où arrêter leurs désirs. Je souhaite que je me trompe. Pour moi, je suis toujours également misérable, et les poumons sont déjà si affaiblis, que j'ai bien de la peine à parler quelques mots de suite. Joseph an Leopold

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse . . .

Le 28 janvier 1790.

Très cher frère. Vous recevrez les objets divers et importants de la semaine. Rien ne nous réussit, et nous avons bien du guignon, mais aussi en sommes-nous en grande partie cause, puisque je ne puis pas obtenir du prince Kaunitz qu'il s'explique davantage. Nous aurions d'abord nommé quelques conditions raisonnables pour la paix; point du tout, je n'ai pu l'emporter, et par notre façon vague de parler, tout le monde reste méfiant. Si Joseph an Leopold.

le temps se perd et le Roi de Prusse avance dans ses intrigues, l'alliance avec la Porte doit être déjà signée, ainsi plus d'espérance d'éviter la guerre des deux côtés. Cruelle perspective! Tout cela vient en partie de ma malheureuse maladie, et de ce que je ne suis plus en état de faire par moi-même. Dicter est impossible, et tout écrire aussi, ainsi bien des choses, je les dois laisser faire, quand même je les désirerais autrement. La respiration devient depuis quatre jours plus courte, plus difficile encore que ce n'était, et à cela se joint le désagrément que les pieds m'enflent. Point d'appétit du tout, forte toux et expectoration copieuse. Adieu, je vous embrasse de même que votre chère épouse. Croyez-moi pour la vie votre . . .

Le 4 février 1790.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Vous recevez par la poste sûre les objets de la semaine. Il y en a deux de quelque importance, savoir que j'ai rétabli la conférence pour les objets majeurs de politique qui actuellement étaient traités par le seul référendaire Spielmann*), Cobenzl absent, et le prince Kaunitz qui, quoiqu'avec une très-bonne judicature, est dans la 80ème année et baisse de mémoire, mais surtout a adopté une façon de vivre qu'il ne dérange pas, et qui ne laisse aux affaires que peu de momens dans la journée. Croiriez-vous possible que je ne l'ai déjà pas

*) Anton von Spielmann.

vu presque deux ans. Depuis que je suis revenu malade de l'armée, je n'ai pu aller chez lui, et d'appréhension il ne veut pas venir chez moi, ainsi il n'y a pas moyen de discuter une affaire. Ma misérable santé ne me permet non plus de changer et d'arranger par moi-même les expéditions, ainsi la conférence établie et composée du prince de Starhemberg, maréchal Lascy et Rosenberg s'assemblera; Spielmann proposera les objets, ils diront leurs avis, on en formera un protocole que le prince Kaunitz verra et auquel il ajoutera le sien, et ainsi cela sera porté à ma décision. Si je puis, j'assisterai moi-même à ces conférences.

Pour les affaires d'Hongrie, les troubles y ont pris une couleur très-dangereuse. Assembler à cette heure une diète, eût été mettre tout en confusion. N'accorder que quelques demandes, n'était pas suffisant, je me suis donc exécuté, non sans peine, à retirer toutes mes ordonnances, et à tout remettre sur le pied, sur lequel c'était du temps de feu mon auguste mère; cela coupe court à tout, et il faudra voir l'effet que cela fera.

Le superbe présent de votre chère épouse à l'archiduchesse, contenant toute la layette pour l'enfant, est arrivé hier ici en très-bon état. Tout le monde l'admire, et je vous prie de lui en faire mes remercîmens. Quant à ma santé, j'ai encore eu trois nuits horribles, où à force de tousser, expectorer et beaucoup de chaleur, je n'ai pas pu dormir un instant; les forces diminuent. Adieu. . . .

Le 6 février 1790.

Joseph an Leopold

Très-cher frère. Je profite de votre valet de chambre, afin de faire moins de bruit, pour vous prier instamment de prendre en mûre considération l'importance de l'objet. Voyant ma santé dépérir de jour en jour, j'ai assemblé les médecins qui me traitent, et ai exigé d'eux par écrit une déclaration de ce qu'ils jugeaient de mon état. Voici l'original signé par eux, que je vous envoie.*) Vous voyez donc que le danger et même l'impossibilité de guérir existe, mais que même il peut mener à une prompte fin. Or dans les circonstances dans lesquelles se trouve l'Etat, toute stagnation à prendre des partis décisifs pourrait être du plus grand malheur, et comment pourrait-on en prendre, si je n'existais plus ou ne fus plus en état de rien décider. Dans votre absence envoyer des courriers pour avoir vos ordres, est un retard qui pourrait être très-nuisible. Je vous conjure donc, mon cher frère, et par amitié pour moi et par devoir, ce que vous devez aux Etats qui vont vous appartenir, et au patrimoine de nos pères, et celui de vos enfans, qui a besoin dans ces critiques circonstances du plus prompt secours, de vous rendre le plus tôt que vous pourrez ici. Cela est essentiel, et je ne pourrais mourir content, que si je sais l'Etat pourvu de son chef. J'entre parfaitement dans les difficultés et délicatesses qui peuvent vous rendre cette arrivée ici dans ces circonstances gênante, mais vous avez à faire à moi, à

*) Fehlt.

un ami et à un homme qui regarde l'approche de sa dissolution comme un vrai bonheur, et puis les grandes raisons d'Etat doivent prévaloir, jointes au devoir. Je compte donc pour sûr, mon cher frère, que vous viendrez ici le plus tôt que faire se pourra, puisqu'il ne faut rien mettre au hazard dans des matières si importantes. La maison est à vous et à vos ordres; vous pourrez loger où bon vous semblera. Peut-être que l'appartement du Pape ne vous conviendrait point par mon mauvais voisinage, et alors les chambres de la Marie ou ceux à *l'Alte Hof* au premier étage pourraient vous arranger. Marquez-en d'avance seulement un mot; ils sont tous meublés et prêts. Vous connaissez mon coeur, mon amitié pour vous; jugez de la consolation que j'éprouverai de pouvoir encore vous voir avant ma mort. Je le répète, on ne peut rien assurer, mais il n'y a pas de temps à perdre; le mois de mars est traitre aux maladies. A cette heure, que j'ai tout fait ce que je devais pour mon Etat, je vous le donne sur votre conscience, si des doutes ou difficultés vous arrêtent.

Adieu; je vous embrasse et espère de vous voir bientôt. Présentez mes respects à votre épouse et excusez que je ne lui écris point, mais cette lettre m'a déjà tant fatigué que je ne le puis. Croyez-moi pour la vie votre tendre frère et ami

Joseph.

Le 8 février 1790.

Joseph an Leopold.

Très-cher frère. Je suppose que votre valet de chambre sera arrivé heureusement et vous aura remis ma lettre importante. Je ne puis rien y ajouter; les circonstances de ma santé sont toujours les mêmes et mes désirs de vous revoir ici. Adieu, je vous embrasse, présentez mes respects à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie votre. . . .

J'ai oublié de vous marquer que j'ai tout fait préparer à la chancellerie d'Etat pour que, dès que je saurais que vous venez ici, je puisse expédier les déclarations nécessaires qui vous déclarent mon Corégent tout comme l'Impératrice m'avait nommé le sien. Par là vous êtes d'abord en plein droit de tout ordonner, et votre signature a égal effet au dehors comme au dedans comme la mienne.

Le 16 février 1790.

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu à la fois vos deux lettres du 4 et du 6 de ce mois, l'une par la poste et l'autre par le retour de mon valet de chambre, arrivé ici le 14. Vous pouvez bien vous figurer combien j'ai été frappé et pénétré de ce que vous voulez bien m'y écrire, et du triste et déplorable état de votre santé, de tout ce que vous voulez bien m'y dire de l'état des affaires de la monarchie, et pénétré de toutes les marques d'amitié, bonté et confiance dont vous voulez bien m'y combler.

Vous savez que toujours et toute ma vie j'ai toujours été à vos ordres et à votre disposition en tout et pour tout. Je sens bien tout l'état des circonstances et leur poids, et pourvu que je puisse vous servir, vous être bon à quelque chose, vous assister et soulager autant que je puis, vous pouvez bien être assuré que je le ferai toujours avec le plaisir le plus sensible à quelconque prix. Dieu veuille seulement que je puisse vous être bon à quelque chose. Vous êtes trop bon de penser même à mon logement; je suis également bien partout, et pourvu que je puisse vous obéir et rendre service, tout endroit m'est bon et égal. Je serais parti tout de suite pour me rendre à vos ordres, si la secousse que cette nouvelle imprévue a donnée à mes nerfs très-sensibles, ne m'avait pas tenu incommodé une couple de jours, et si j'avais pu partir sans devoir faire ici des dispositions pour mes affaires ici et celles de ma famille si nombreuse. J'ai travaillé nuit et jour et je pars pour Florence où je m'arrêterai deux jours pour prendre mes dispositions et arranger mes papiers, et j'espère de partir le 22 de ce mois, et pour peu que les neiges en Tyrol et les boues en Lombardie, car la saison est justement à présent des plus mauvaises, ne m'arrêtent pas, je me flatte d'être à vos pieds le 1er de mars. Je sens combien mon coeur sera déchiré en voyant le triste état de votre santé, mais ma consolation sera bien grande au moins de vous revoir, de vous témoigner mon empressement à vous obéir, et surtout si, pouvant vous être bon à quelque chose, cela pouvait contribuer de quelque façon à vous faire du bien à la santé.

Je vous envoie cette lettre par un homme à moi, qui va en courrier et restera à Vienne pour m'y attendre. Si jamais vous aviez d'autres ordres à me faire parvenir, je vous prie de me les envoyer par courrier, et je prendrai la route du Tyrol, et si jamais par quelqu'accident imprévu de maladie je me voyais empêché de partir le 22, ou arrêté en chemin, je vous le ferai savoir par estafette.

J'ose vous renvoyer les papiers ci-joints, et crois que vous avez fait une glorieuse et excellente résolution pour les affaires d'Hongrie, qui seule sera capable de remettre la nécessaire et importante tranquillité dans cette belle province, surtout dans les circonstances présentes. Dieu veuille que cela y pacifie les troubles, et qu'une paix puisse se faire avec les Turcs, qui empêche et prévienne la guerre avec le Roi de Prusse.

Je compte mener avec moi le général Manfredini, un valet de chambre, un domestique et un garçon de cuisine; j'ose vous en prévenir. C'est avec la plus vive impatience que j'attends le moment d'être à vos pieds.

Le 24 février 1790.*)

Leopold an Joseph.

Très-cher frère. Figurez-vous combien j'ai été frappé en recevant hier le courrier que j'ai l'honneur de vous renvoyer aujourd'hui, avec la nouvelle de l'accouchement

*) Am nächsten Tage, dem 25., kündigt Leopold seinem Sohne Franz das Eintreffen des Couriers mit der Nachricht vom Tode des Kaisers an.

malheureux et de la mort aussi imprévue de ma belle-fille. Quoique je n'aie eu que peu de jours le plaisir de la connaître, je lui étais bien attaché par toute l'amitié qu'elle nous témoignait dans ses lettres, et puisqu'elle faisait le bonheur de mon fils. Je prévois que l'enfant ne vivra pas non plus, et ayant vu toutes les bontés qu'en toutes les occasions vous aviez pour elle, je puis aisément me figurer quelle nouvelle inquiétude cela aura ajouté à votre santé, malheureusement déjà en si mauvais état. A toutes ces si justes inquiétudes de ma part, se joint encore l'impatience extrême, avec laquelle j'attends le moment de vous revoir et d'être à vos pieds. Après la reçue du premier courrier, et vous avoir envoyé le mien, je finis toutes mes affaires à Pise et en partis tout de suite pour Florence, d'où, après un jour pour arranger mes papiers, je comptais partir le 20 ou 21 pour aller par la route du Tyrol, mais j'ai été attaqué d'un très-gros rhume de poitrine, mal de gorge et fièvre avec des maux de tête, insomnies, des attaques répétées de nerfs, qui chez moi m'ont été déjà d'autres fois très-sérieuses, et des coliques nerveuses qui m'ont absolument empêché de partir. J'ai d'abord pris tous les remèdes plus prompts et forts pour me dépêcher des nerfs et coliques; je suis mieux, mais la toux et la fièvre me continuent, et malgré tous les soins, ménagemens et médicamens je crains qu'il me faudra encore trois ou quatre jours avant de pouvoir partir, sans risquer de devoir rester en route dans quelque mauvais endroit, selon que vous le pourrez voir par l'attestat du médecin Störck que je vous envoie ci-joint, Lagusius étant avec

mes enfans à Pise, pour ma justification. Figurez-vous mes inquiétudes et mon impatience. J'ai ma voiture chargée à ma porte, et dès le premier moment que je pourrai seulement me tenir en voiture sans fièvre, je partirai tout de suite.

J'ose vous envoyer ci-joint les papiers que vous avez bien voulu me communiquer. Puissiez-vous me donner des meilleures nouvelles de votre santé, et moi ensuite avoir le bonheur de vous trouver rétabli, ce serait la meilleure médecine possible pour mes maux.



ANHANG.

Note

de S. M. l'Empereur Joseph sur la campagne de l'année 1788*).

La guerre avec la Porte fut une conséquence nécessaire des engagemens pris dans le traité d'alliance qui a été conclu entre l'Empereur et l'Impératrice de Russie. Ce traité obligeait les deux parties que dans le cas que l'une fût attaquée, que l'autre trois mois après déclare la guerre à l'ennemi agresseur de l'autre, non avec un nombre stipulé de troupes auxiliaires, mais avec toutes ses forces.

Or le cas de l'agression était clair. La Porte avait déclaré la guerre à la Russie, avait enfermé son ministre, refusé toute médiation et attaqué les Russes à Kinburn; l'Empereur ne pouvait donc, sans être parjure à ses engagemens, se refuser de déclarer la guerre à la Porte.

L'étendue de ses frontières depuis la mer adriatique jusqu'au Dniester rendit la défense de ses provinces, la plupart peuplées, riches et fertiles, aussi intéressante que difficile. Il s'agissait de faire la guerre à toute une nation qui, n'ayant rien à perdre, ne cherchait qu'à piller et à saccager là où la moindre occasion lui en présentait les moyens. Abandonner une partie de ces frontières sans défense pour se renforcer dans

*) v. pag. 209.

un point, et se porter en pays ennemi, c'était perdre cent pour ne gagner que cinq, et c'était en même temps se priver de ses subsistances et du chariage, car tout ce qu'on aurait abandonné, eût été saccagé, tandis que la Bosnie et la Servie n'offraient rien qui pût servir d'équivalent aux pertes qu'on aurait essuyées en tout genre. Or la guerre étant devenue nécessaire, l'intelligence secrète qu'on s'était ménagée depuis quelques années à Belgrade, faisait espérer avec probabilité qu'au commencement de cette guerre on emporterait d'emblée cette importante place. La chose était près de réussir et paraissait immanquable, lorsqu'une confusion parmi les bateaux qui transportaient les troupes, jointe à un défaut de décision de la part des chefs, fit avorter le projet qu'on avait fait d'entrer la nuit par les portes ouvertes et gardées par nos affidés.

Ce premier malheur fut presque le signal de tous les autres qui s'en suivirent.

La guerre déclarée, presque tous ceux qui commandaient sur les frontières, voulurent se signaler par des entreprises sur des châteaux qu'ils attaquèrent sans dispositions préalables et sans les moyens nécessaires, aussi furent-ils repoussés. Il n'y eut que le colonel Beharnik qui eut l'adresse de s'emparer de Dresnik, sans sacrifier mal à propos du monde.

A Sturlich, Novi, Dubitza, Gradisca et Semendria on donna en partie des assauts et en partie on y fit des espèces de siéges, tous avec perte et sans le moindre fruit.

Tout cela n'était point fait d'encourager la troupe, aussi à la jactance des commandans succéda-t-il une inertie qui fit qu'on n'osât plus rien entreprendre, hors quelques légères escarmouches.

C'est ainsi qu'on parvint au printemps à la fin de mars. L'objet principal de l'ouverture de la campagne devant être le siége de Belgrade, on préparait tout à cet effet. Une digue immense fut commencée à Beschauia, une autre à Perlaswaros et une troisième à Oppova, toutes choisies et tracées par le géné-

ral Zechenter. La première fut malheureusement prise tout à rebours de l'objet auquel on l'avait destinée; il la fit commencer trop loin de Semlin et par conséquent de sa ligne de défense, outre que son profil et sa largeur étaient colossales, de façon qu'en en retranchant la moitié, il en restait encore une largeur plus que suffisante. Il en était de même des ponts. Cet ouvrage ne put se terminer que tard et encore ne fut-il point achevé. En outre cette digue allait aboutir à la Save, hors de la position comme des lignes du prince Eugène, et exigeait par conséquent un corps détaché sur la montagne nommée Dedina, pour y couvrir les ponts de communication.

Celle de Perlaswaros, après quelques remuemens de terre, fut entièrement abandonnée et on dut changer la direction à la digue d'Oppova, autrement on n'aurait pas pu l'achever, et encore cet ouvrage a duré toute la campagne.

Une autre petite digue et un pont furent construits près de Surczin par-dessus les marais. On prit poste à Zabracs de l'autre côté de la Save, en y faisant une redoute pour couvrir les bateaux qu'on avait sur la Save et qui étaient destinés pour les ponts.

A la fin de mars les Turcs firent de Belgrade la première attaque sur les travailleurs de cette digue. Le général Zechenter fit passer une division d'Esterházy au travers d'une flaque d'eau qui l'empêcha d'arriver à l'ennemi en ordre; elle perdit du monde et une vingtaine de houssards rechassèrent les Turcs. Les généraux Zechenter, Gemmingen et Alvintzy étaient présents et furent étonnés, sans faire autre disposition.

A la mi-avril l'infanterie de l'armée marcha au camp de Semlin et la cavalerie à celui de Panowsce, excepté le corps destiné pour Sabacs qui s'y rendit de ses quartiers, et après que les généraux Rouvroy, Mittrowsky, Zechenter, Mikovini*)

*) Ludwig Mikowiny von Breznobánya, erhielt 1790 den Theresienorden und starb zwei Jahre später als Generalmajor.

et Steinmetz*) avaient été reconnaitre cette place, en passant avec quelques bataillons et un régiment de cavalerie de l'autre côté de la Save, et qu'ils l'eurent jugée très-difficile, sinon impossible à attaquer, son attaque fut néanmoins résolue. On passa la Save, on investit la Palanque; il y eut quelques différends au sujet de l'emplacement des batteries. Cependant, dès le premier jour qu'elles jouèrent, le feu ayant été mis aux maisons, l'on fit avancer deux bataillons qui, le long de la Save, remplirent le fossé d'eau qui était devant la Palanque; ils montèrent sur les parapets et ouvrirent la porte. Les Turcs qui s'étaient refugiés dans la seconde enceinte, capitulèrent ainsi que le château et se rendirent prisonniers de guerre. Ceci arriva le 24 avril.

C'était le moment où il aurait fallu continuer les opérations offensives. Belgrade était mal pourvu de vivres et de garnison, les habitans de la Servie s'étaient révoltés et déclarés pour nous, l'armée turque avait à peine quitté Constantinople, enfin tout paraissait favoriser le siége et la prompte prise de Belgrade. Le projet était de faire tout de suite descendre le pont qu'on avait sur la Save près de Sabacs et de là passer à Surczin, où la petite digue et le pont sur la Petrazbora étaient achevés. Mais on objecta que la grande digue à Beschania n'était point finie, que les ponts sur la Save et le Danube n'étaient point tous achevés, que les bataillons venant d'Autriche n'étaient point arrivés, que l'armée ne s'était point encore exercée avec les chevaux de frise, ni dans la formation des carrés, enfin qu'il fallait attendre encore.

Pendant le peu de jours que dura l'expédition de Sabacs, les Turcs firent une attaque sur la digue de Beschania. Le

*) Nicolaus Freiherr von Steinmetz hatte schon im J. 1761 als Oberstlieutenant das Theresienkreuz erhalten. Er starb im J. 1798 als Feldmarschall-Lieutenant.

général Staader*) qui y commandait, plaça le régiment d'Alton, infanterie, avec tous ses canons sur la digue au-delà du pont, et fit attaquer par un détachement d'uhlans les Turcs cachés dans des broussailles et des excavations. Cette cavalerie ayant été repoussée sur l'infanterie, y mit le désordre et l'on se sauva par le pont qui, devenu trop étroit par tant de chariage qui l'embarrassait, les garde-fous cassèrent et beaucoup de monde fut jeté en bas dans l'eau. Peu de Turcs qui poursuivirent les fuyards, en tuèrent et en prirent et s'emparèrent de quatre pièces de canons, et sans une vigoureuse attaque qu'une division de Samuel Giulay fit sans tirer, seulement avec la bayonnette sur les Turcs qui passaient déjà le pont, on aurait perdu plus de canons et de monde. Ils furent forcés par là de se retirer.

Après cet événement l'on ne s'occupa plus qu'à défendre la tête des ponts de la digue moyennant différentes redoutes, flêches et grands tambours en palissades qu'on y a faits. L'ouvrage même n'y fut plus continué.

En Croatie le prince de Liechtenstein avait commencé ses opérations pour assiéger Dubitza. Parvenu à donner l'assaut par une brêche qui a été faite, les dispositions furent si mauvaises que non seulement ceux qui donnèrent l'assaut, furent repoussés avec perte, mais que nous y perdîmes même deux canons et que les Turcs, par une sortie s'étant rendus maîtres de nos batteries pour peu de temps, y brisèrent tous les refouloirs et instrumens pour charger, et arrachèrent de la batterie même les gabions et saucissons, presqu'en même temps qu'une troupe de cavalerie turque accourut au secours de Dubitza, y porta un renfort et en fit sortir en notre présence les femmes et les enfans, parce que la ville n'avait point été

*) Joseph Staader Freiherr von Adelsheim. Er starb im J. 1808 als Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens.

entourée et qu'on n'y avait pas fait de lignes de circonvallation.

De là cette cavalerie voulut brûler le pont sur l'Unna, mais elle trouva une division de Græven, houssards, qu'elle attaqua et fit plier. Ils vinrent pêle-mêle se jeter sur le parc d'artillerie qui, au lieu de tenir ferme et de tirer, se mit en marche, dont s'ensuivit beaucoup de confusion. La cavalerie turque repartit enfin, et passant devant notre infanterie sans la charger, retourna sur les hauteurs qu'elle avait occupées auparavant.

Le prince de Liechtenstein se croyant battu et hors d'état de continuer le siége de Dubitza, repassa l'Unna et y laissa seulement le pont avec un retranchement occupé par nos troupes.

Dans cette position les Turcs campés près de Dubitza, nous au delà de l'Unna et la tête du pont soutenue et disputée parfois par différentes petites escarmouches insignifiantes, les choses en restèrent plus de trois mois en Croatie, quoique le prince de Liechtenstein ait reçu un renfort de huit bataillons et un régiment de cavalerie, et même rien de signifiant ne s'y passa plus le long de toute la frontière.

Il en fut de même en Esclavonie, où l'on tirait souvent assez inutilement beaucoup de coups de canon de notre forteresse de Gradisca sur la forteresse turque qui est vis à-vis, mais il ne s'y passa rien d'intéressant, non plus que sur toute la frontière.

Tout était également tranquille au Banat. Les corps francs et les Serviens faisaient des incursions en Servie et y empêchaient les communications et les transports des vivres qu'on destinait pour Belgrade. Toute la partie de la Walliova qui environne Belgrade, fut également ravagée et beaucoup d'habitans en émigrèrent.

Hormis quelques incursions en Valachie assez insignifiantes tout fut aussi tranquille en Transylvanie, et le prince Cobourg

avança de son côté vers Chetym et commença par investir en partie cette place.

Telle était la situation dans laquelle on resta depuis la fin d'avril jusqu'au 26 mai. On s'occupa seulement à faire un retranchement très-considérable autour de Semlin et un autre sur la hauteur de Beschania, qui par les différentes augmentations et l'élévation du profil qu'on en exigea, ne put être achevé que plus tard.

A cette époque et après bien de la peine tout se trouva enfin prêt pour passer la Save et commencer le siége de Belgrade. Selon les dispositions l'armée devait passer sur deux ponts la Save à Zabreseh et se porter en trois jours dans les lignes du prince Eugène.

Dans la disposition et opinion que donna le maréchal de Lascy par écrit et qui fut connue des généraux, il regarda cette entreprise comme très-hazardeuse et de laquelle il y avait plus de probabilité pour la non-réussite que pour un succès heureux. Il compara nos forces avec celles du prince Eugène, il releva que nous ne pouvions avoir que très-précairement un pont sur le Danube, vu que par les marais rien n'avait été préparé, que la digue mal faite et mal tournée nous obligeait à occuper une plus grande étendue de terrain que le prince Eugène qui avait plus de troupes, que la construction des lignes de circonvallation devait être faite avec tant de soins qu'elle exigerait seule un travail de quelques semaines avant qu'on pût songer à entreprendre le siége, qu'enfin la saison déjà avancée rendait plus que probable qu'avant de pouvoir achever le siége, le Grand-Vizir viendrait au secours de la place, que nous serions alors entre deux grandes rivières avec les seuls ponts de la Save, séparés et hors de nos lignes, que nous aurions une forteresse au dos et toute son armée au front, que le hasard était trop grand pour n'être qu'allié, que rien ne s'étant encore fait du côté des Russes, il n'y avait aucune diversion, que si l'on remettait ce siége à l'automne,

il était plus que probable que celui d'Oczakow serait terminé, que Chotym tomberait et que les Russes avanceraient vers le Danube avec le prince de Cobourg, et que, joint au corps de la Transylvanie, cela obligerait le Grand-Vizir à se partager, que dans l'arrière-saison les Turcs désertaient, que, les chaleurs passées, nous aurions moins de malades, qu'enfin on pourrait encore augmenter l'armée de quelques bataillons pour rendre le siége plus sûr, que les secondes inondations du mois de juin nous dérangeraient, pendant qu'en septembre il n'y en avait plus à craindre, qu'il y avait tout lieu d'espérer que la flotte russe viendrait pour l'automne dans l'Archipel, et que tout cela nous donnerait des facilités, tandis qu'à présent il n'y avait que des difficultés et des risques.

Toute la généralité fut de cet avis d'un commun cri. On prétendait qu'un mois étant déjà perdu depuis Sabacs, on n'était plus à temps d'entreprendre le passage de la Save et le siége de Belgrade.

La nouvelle qui arriva dans ces entrefaites, que le maréchal Romanzow, loin d'avancer, avait même repris les quatre bataillons envoyés au prince de Cobourg pour le blocus de Chotym, joint à toutes les nouvelles politiques et celles de Constantinople qui constataient que le Grand-Vizir se portait avec toutes ses forces sur nous, qu'il était déjà arrivé à Sophie et se préparait à marcher à Nissa, tout cela fit enfin prendre la résolution de suspendre la marche et le siége et d'attendre ainsi les événemens et l'automne.

C'est ainsi que depuis le 26 mai jusqu'au 12 août l'armée resta dans l'inaction au camp de Semlin. Elle détacha seulement quelques bataillons et deux régimens de cavalerie au Banat pour renforcer le général Wartensleben.

Les petites attaques sur la digue de Beschania étaient peu importantes et rien ne se passait également en Croatie, à quelques escarmouches près, de même qu'en Transylvanie, et le prince de Cobourg restait auprès de Chotym qui recevait des

vivres de la Pologne, jusqu'à ce qu'enfin le corps russe sous le général Soltikow vint se joindre à celui, et alors le blocus même du côté de la Pologne devint plus sérieux.

Le général Fabry *), avec un détachement peu considérable, eut le bonheur de repousser un corps turc et, en occupant Jassy, d'y prendre le prince de Moldavie, mais ensuite le Chan s'étant renforcé et approché, Fabry se retira derechef de Jassy.

La Suède attaqua en attendant la Russie par mer et par terre en Finlande, ce qui fit que la flotte qui en partie était déjà à Copenhague, pour se rendre dans l'Archipel, resta pour cette campagne dans la Baltique.

Le prince de Nassau remporta dans le Liman plusieurs avantages sur la flotte du Capitaine-Pacha, ce qui détermina enfin le prince Potemkin d'avancer vers Oczakow, et le maréchal Romanzow passa le Dniester.

Le mois d'août fut l'époque qui rendit la campagne plus active.

Le Grand-Vizir, après avoir fait différens détachemens en Valachie contre la Transylvanie, après avoir repoussé les volontaires des défilés qu'ils occupaient sur les avenues de Belgrade, et avoir fait parvenir des troupes et des vivres dans cette ville, se porta avec toutes ses forces de Nissa à Widin et avança un corps à Cladowa et à Czernetz sur les deux bords du Danube, ayant Orsowa devant lui.

A mesure qu'on apprit à l'armée que les Turcs rassemblaient leurs forces à Widin, ce qui fut longtemps douteux, les nouvelles étant fort contradictoires et n'étant pas aisé d'en avoir de sûres, l'on fit passer plusieurs bataillons au Banat et des régimens de cavalerie qui renforcèrent par échelons le corps du général Wartensleben, qui de son côté fit marcher quatre

*) Michael von Fabri, 1739 geboren, erhielt 1790 das Theresienkreuz und starb im J. 1809 als Feldmarschall-Lieutenant.

bataillons et un régiment de cavalerie en Transylvanie, pour mieux couvrir la vallée de Hatzegg qui était la plus menacée dès le commencement d'août. L'ennemi tenta ensuite d'attaquer presque toutes les entrées de la Transylvanie; dans plusieurs il repoussa les Impériaux avec avantage, leur prit des canons et fit des prisonniers, mais de chaque entrée, hormis de celle du Vulcan qu'il trouva délaissée au mois de septembre, il se retira après l'attaque, soit qu'il ait eu de l'avantage ou qu'il ait été repoussé avec perte.

Le 7 août la tête de l'armée du Grand-Vizir entra de Czernetz sur Schupaneck. Cet événement qui décida la campagne, exige un détail.

Pour défendre le Banat du côté de la Valachie et d'Orsowa, le général Zechenter, envoyé exprès en 1783 pour en examiner les avenues et positions, en choisit une au confluent des petites rivières Czerna et Bellareca. Le lieutenant-colonel Turati fut chargé d'en faire le plan et les détails; le tout fut remis au général Wartensleben, qui dès le mois d'avril occupa cette position jusqu'au mois d'août, d'abord avec quatre bataillons et trois divisions d'houssards seulement. Il y fit différens changemens, croyant de l'améliorer, mais en occupant avec un tambour en simples palissades une grande hauteur qui se trouvait devant l'aile gauche de la position, et en appuyant à cette hauteur, qui était un hors d'oeuvre, une traverse en batterie qui fermait toute la vallée, et en ne la fermant point en arrière dans la position même, celle-ci fut toute soumise au soutien de ce seul tambour, isolé de tout autre soution, fait en pures palissades sans fossé, et pouvant seulement contenir une division d'infanterie.

Le corps de Wartensleben s'accrut peu à peu dans la vallée de Mehadia à onze bataillons, avec tout le régiment des Valaques, les chasseurs et tireurs de tout le Banat, et six divisions de cavalerie. Outre cela un bataillon avait été placé par Wartensleben sur la montagne au-dessus de la caverne de

Veterani qui avait été retranchée et arrangée pour des batteries, afin de fermer aux Turcs et à leurs bateaux le passage du Danube.

Schupaneck et Vieux-Orsowa, un village au Danube, avaient toujours été regardés comme impossibles à soutenir contre une attaque, et ils ne furent occupés au printemps que pour retenir les petites parties qui auraient voulu faire des incursions de la forteresse d'Orsowa. Avant que l'armée n'en fut approchée, les ordres les plus précis, le plus souvent réitérés destinaient le régiment des Valaques et le bataillon de de Vins qu'on y avait placés, à no s'engager à rien dans cette souricière, mais ils devaient être placés dans les montagnes et les bois de l'Almas, afin d'empêcher derrière de bons abatis dans ce terrain, sans cela très-difficile, aux Turcs à y percer, et par là à ne pas tourner la position du général Wartensleben, ni le bataillon placé sur la montagne qui tenait à la grotte.

Ces ordres, loin d'être observés, furent entièrement négligés, et rien ne fut préparé d'avance dans les bois et les montagnes de l'Almas. Le général Warteusleben ne tint point la main à ce que le général Papilla exécutait les ordres qu'il avait ; il vit sous ses yeux faire des retranchemeus à Vieux-Orsowa, absolument contraires au bon sens et à l'objet. Il vit la maison de quarantaine arrangée avec des échafaudages, lorsqu'elle devait être délaissée ; enfin il vit entasser un magasin assez considérable, établir des fours à Schupanek, lorsqu'il était défendu de soutenir cet endroit. La veille même encore, sachant un gros corps turc déjà rassemblé à Czernetz et voyant beaucoup de bâtimens armés arrivés à la forteresse d'Orsowa, il y fut et ne fit point des dispositions analogues aux ordres qu'il avait, ou il les abandonna au général Papilla, un vieillard imbécile.

Enfin le 4, au matin, Papilla fut canonné de trois batteries turques à la pointe du jour, et malgré cela il ne prit point encore son parti, mais se contenta à renvoyer les canons.

Une troupe de cavalerie turque arriva; il fit défiler l'infanterie par deux hommes sur un sentier le long des vignobles. L'infanterie turque passa le Danube en sa présence avec des bateaux, il défendit de tirer sur elle et, loin de prendre le chemin des montagnes et des bois de l'Almas qui était conforme à l'ordre qu'il avait, il enfila toute sa troupe dans des défilés qui mènent vers Mehadia. Elle fut attaquée, entourée et renversée; on perdit treize canons, nombre d'officiers et de soldats. Le régiment de Reisky qui se trouvait placé sur le chemin de Mehadia entre Schupaneck et la position du corps de Wartensleben, voyant cette déroute, lâcha également pied et s'en vint courant à une division de cavalerie de Württemberg qui arrêta les poursuites des Turcs et fit railler derrière elle les fuyards.

Cette affaire fut la première cause des événemens fâcheux qui suivirent. L'Almas était ouverte, et la montagne au-dessus de la grotte de Veterani, où était le bataillon de Brechainville, n'avait plus son flanc couvert. Aussi les Turcs firent-ils tout de suite remonter un assez grand nombre de leurs bâtimens armés, mais se trouvant repoussés par les batteries de la grotte, ils résolurent de l'emporter à tout prix, et pour y parvenir, ils se décidèrent d'attaquer le bataillon de Brechainville qui occupait le sommet de la montagne. On y avait fait un abatis, mais comme sa capacité était grande, le général Wartensleben y avait fait construire plusieurs redoutes et tambours qui allèrent jusqu'au nombre de onze, de façon que tout le bataillon était morcelé et qu'il n'y avait de vraie force nulle part; aussi l'événement prouva-t-il que tous ces petits tambours durent se replier et que dans un des plus grands, où toute une division se porta, elle y fut forcée et hachée en pièces après une longue résistance. Les deux autres divisions éloignées dans une autre redoute prirent le parti de descendre le sentier dans la grotte avec le major Stein. L'ennemi nous y prit sept canons.

Le prince de Liechtenstein ayant été obligé par maladie de quitter le commandement du corps en Croatie, le maréchal Laudon en fut chargé, et avant son arrivée le général de Vins passa l'Unna à Dubitza, attaqua le camp turc qui fut pris, de même que leurs batteries, desquelles l'ennemi fut repoussé. Néanmoins ceux qui campaient sur la montagne, nommée l'Agino Berdo, y restèrent, ce qui fit qu'on ne put entreprendre le siége de Dubitza. Ils tentèrent même une attaque, où, une division de Waldeck, cavalerie, ayant lâché pied, on perdit deux canons.

Le maréchal Laudon à son arrivée ordonna de commencer le siége qui a eu du succès, car après avoir fait sauter une mine, les Turcs capitulèrent et se rendirent prisonniers de guerre, ce qui entraîna aussi la retraite de ceux qui étaient sur l'Agino Berdo. Le maréchal Laudon se décida ensuite d'aller assiéger Novi, en même temps que, pour faire une diversion, il fit passer la Save au colonel Quosdanovich qui attaqua et chassa un petit camp turc qui était à Gradisca.

La nouvelle étant parvenue à la grande armée campée à Semlin, que les Turcs sont entrés au Banat, et que, par la défaite du général Papilla, le plan de la défense y avait été entièrement dérangé, il fut résolu de marcher avec une partie de l'armée au Banat. Après quelques jours qu'exigèrent les dispositions pour les vivres, l'armée se partagea; 21 bataillons, 3 régimens de cavalerie, 3 divisions de houssards et autant d'uhlans restèrent à Semlin, Beschania et Boliefze; le reste consistant en 14 bataillons de fusiliers, 7 bataillons de grenadiers et en 5 régimens de cavalerie avec une division de houssards, se rendit au Banat, où dix autres bataillons, venant d'Autriche par eau, suivirent successivement. La marche fut accélérée et on arriva à Weiskirchen après avoir fait un seul séjour à Kubin.

Dans cette position et plus avant vers Saska, tenant les gages des débouchés de l'Almas et de la Clissure avec le Da-

nube, l'armée voulait rester, rafraîchir, dégager la grotte de Veterani, peut-être même en attaquant les Turcs qui occupaient le sommet de la montagne, d'où ils ne cessaient de rouler des pierres, des bombes et des matières combustibles sur les batteries et sur le retranchement de la grotte. On pensait d'envoyer quatre bataillons de renfort au général Wartensleben, qui même était déjà en marche, et comme le principal objet des Turcs devait être de se procurer la navigation du Danube et de percer dans la plaine, on croyait d'éventer plus sûrement leurs projets en y restant en force. Outre cela la position du général Wartensleben était réputée inattaquable et lui-même la jugeait telle. Après qu'il eût soutenu et repoussé une attaque des Turcs, composés pour la plupart de cavalerie, mais qui fut plutôt une reconnaissance qu'autre chose, il donnait les assurances les plus positives de ne jamais penser à la retraite et que même il ne le pouvait pas, vu sa position, ayant un grand défilé dans Mehadia au dos. Quelque peu de jours s'étant écoulés et les Turcs se renforçant toujours dans la vallée de Schupaneck, le général Wartensleben ne cessa de solliciter qu'on marchât avec toute l'armée à lui, et il promettait même les avantages les plus sûrs d'une attaque qu'on pourrait faire sur le Grand-Vizir, mais sans en expliquer la possibilité; il déclarait que tout renfort était inutile et qu'il y fallait toute l'armée.

Les quatre jours qu'on passa pour faire les arrangemens des vivres à Weiskirchen, donnèrent occasion de bien reconnaître en avant les débouchés des montagnes et le chemin qui longe le Danube. On trouva que moyennant des abatis et quelques ouvrages, un petit corps même pourrait s'y soutenir contre une armée. Après les sollicitations si vives de la part du général Wartensleben on se décida enfin à laisser le lieutenant-général Brechainville avec neuf bataillons et quatre divisions de cavalerie dans ces gorges, et le reste de l'armée qui avait déjà fait marcher deux bataillons de renfort au corps de Wartensleben, se mit en marche au travers des montagnes par le

plus court chemin, non sans devoir surmonter bien des difficultés, pour arriver à Caransebes et de là se porter en avant vers Mehadia. On crut pouvoir le faire avec d'autant plus de sûreté, que du temps que l'armée était à Weiskirchen, elle avait fait ravitailler sans peine la grotte de Veterani tant en vivres qu'en munitions; il fallut six jours pour cette marche. Pendant ce temps les Turcs renouvelèrent pendant deux jours de suite leurs attaques sur le tambour, comme on l'a dit plus haut, qui était sur la hauteur à gauche en avant de la position de Wartensleben. La défense qu'y fit un détachement du régiment de Lattermann, fut belle toutes les deux fois, enfin les palissades ayant été ruinées, on fut obligé de l'abandonner. Par là les Turcs purent prendre en dos la traverse qui s'appuyait à cette montagne, et quoiqu'ils canonnaient et bombardaient depuis quelques jours le camp sans effet, cette prise dérangea tout, et comme on avait rendu toute la position dépendante de ce seul tambour et de la traverse, les bras tombèrent et la décision si souvent annoncée de vouloir s'y défendre jusqu'au dernier homme, changea tout d'un coup dans l'idée de devoir, en se retirant, sauver au moins une partie, puisqu'on s'y croyait sacrifié. Avec cela la troupe avait été tenue continuellement pendant plusieurs jours sous les armes.

Ce changement fut si subit que dans le rapport que le général Wartensleben envoya le matin par son adjudant Merveldt *), il ne parlait que de vaincre ou mourir; il voulait même faire venir de Temeswar des pièces de batteries pour faire taire celles de l'ennemi, et le même jour l'après-dînée il annonça sa retraite décidée pour le même soir à l'entrée de la nuit. Ce changement inattendu et qu'on ne pouvait prévoir, fut d'autant plus frappant que l'armée n'avait plus que deux

*) Maximilian Graf Merveldt, damals Rittmeister, erhielt im J. 1794 als Oberstlieutenant das Theresienkreuz und starb im J. 1815 als General der Cavallerie und Botschafter in London.

marches à faire pour arriver dans la vallée à Caransebes, qu'elle était enfourrée dans les montagnes, que le général Wartensleben annonçait sa retraite pour très-dangereuse, et que peut-être il serait détruit avec son corps; et cette nouvelle ne parvint à l'armée que lorsque la chose était faite.

Par bonheur que la retraite de Wartensleben fut assez heureuse, et que son arrière-garde, composée du régiment de Württemberg dragons, de trois divisions de houssards de Græven et du bataillon de Stein, tint bon à plusieurs attaques de la cavalerie turque et les repoussa, pendant que le corps gagna le pont et la hauteur de Fenisch, où il se forma un quarré et y resta trois jours sans être attaqué.

Cet événement inattendu dérangea pour la seconde fois les projets de l'armée. Elle était venue dans la vallée de Mehadia croyant trouver le corps de Wartensleben dans sa position. C'était uniquement dans cette vue qu'elle avait quitté l'objet si essentiel du Danube, et presqu'au moment où elle devait arriver, voilà la position abandonnée, la vallée ouverte, l'Almas abandonnée et par conséquent toutes les mesures devenues inutiles. Il fallut donc recourir à un troisième projet, et après avoir reconnu le terrain et séjourné deux jours à Caransebes par rapport aux vivres et autres dispositions, l'armée se rendit sur les hauteurs entre Illova et derrière le ravin d'Armenisch, tenant aux deux parties des hautes montagnes, et fermant ainsi les chemins assez difficiles qui passent entre elles. Le corps de Wartensleben se joignit à l'armée, et moyennant qu'on occupa avec grand soin toutes les montagnes les plus inaccessibles, on parvint à réformer une nouvelle ligne de défense qui, conjointement avec le général Brechainville, aurait contenu l'ennemi dans les montagnes, couvert les avenues de la Transylvanie, les mines, la plaine et le Danube. Le Grand-Vizir ainsi resserré n'aurait pas pu subsister, puisqu'il faisait brûler toutes les habitations et les fourrages.

Les deux premiers jours que l'armée réunie avec le corps de Wartensleben occupait cette position, on n'avait aucune nouvelle de l'ennemi qui était encore tout concentré à Mehadia et Schupaneck. On forma le projet de marcher à lui et de passer les défilés de Terregova et de se poster au pont de la Bellareca à une lieue de Mehadia, ou de l'attaquer dans Mehadia même, mais les généraux Wartensleben et Vezay ainsi que Zechenter qui connaissaient en détail le terrain, déclarèrent tous l'impossibilité d'une pareille attaque, vu qu'il fallait passer par le défilé de Mehadia et qu'il n'y avait pas moyen de le tourner d'aucun côté, ni d'en déboucher en présence de l'ennemi. On dut donc renoncer à ce projet. Peu de temps après l'ennemi parut avec environ six mille hommes, tous à cheval; il reconnut notre position, et à cette occasion il y eut une petite escarmouche entre les avant-postes. Il se campa au delà du second ravin vers Fenisch. On projeta de l'y attaquer; toute la disposition était faite pour le lendemain, et même tous les généraux se trouvaient assemblés sur une hauteur où l'on fit voir à un chacun ce qu'il aurait à faire, lorsque dans le même moment et en leur présence l'ennemi changea sa position; il lui arriva en même temps un gros corps d'infanterie avec du canon; il se posta plus en avant et occupa les hauteurs qui dominent le ravin d'Armenisch et sur lesquelles on avait voulu se former. Cela fit suspendre l'attaque projetée jusqu'au lendemain; les circonstances étant changées, elles exigeaient d'autres dispositions.

Sur ces entrefaites arriva la nouvelle que la grotte de Veterani avait capitulé après 21 jours de défense et, quoique désarmée, la troupe n'avait point été faite prisonnière de guerre, mais elle revenait libre à l'armée.

Le général Brechainville qui avait eu la commission de tâcher de la ravitailler par le Danube en vivres et en munitions, et même de déloger l'ennemi de la montagne avec les forces qu'il avait, jointes aux 1600 hommes du corps franc

qui lui avaient été envoyés, non seulement il n'y parvint point, mais il ne le tenta pas même, quoiqu'il était informé des besoins urgens de la garnison de la grotte, qui, se voyant sans secours, dut abandonner ce poste avec neuf pièces de canon qui y étaient.

Le Danube était par conséquent ouvert aux bâtimens armés de l'ennemi jusqu'à la montagne, nommée l'Alibek qui, occupée par le régiment de Vins, en défendait encore le passage. Le colonel Lauer*) des ingénieurs, chargé des ouvrages en abatis et retranchemens à faire auprès du général Brechainville, avait proposé la construction d'une forte batterie près d'un endroit, nommé Papagay, où le Danube est fort serré et étroit entre des rochers, mais le général ne la voulut point et renvoya même les pièces de batterie qui étaient à Ujpalanka et qu'on y destinait.

Cette désagréable nouvelle fit réitérer les ordres au général Brechainville de défendre les postes qu'il avait; il répondit de même que le colonel Lauer, que l'ennemi ayant laissé le temps de former les abatis et retranchemens nécessaires, il pouvait attendre l'attaque d'un ennemi fort supérieur en nombre, qu'il le recevrait même avec avantage dans ces postes, et que, hormis qu'un corps turc longeant la rive droite du Danube, ne trouvât moyen de le passer derrière lui, ou que l'armée se retirât et donne par là également jour à l'ennemi de venir sur leurs derrières, il ne craignait rien d'une attaque en front dans sa position.

Dans cette assurance l'armée restait tranquille à Illova. Les Turcs essayèrent un matin de percer par le flanc droit de la position le long de la Temes; ils grimpèrent avec leur cavalerie les plus hautes montagnes, la canonnade fut forte et

*) Franz Freiherr von Lauer, später Commandeur des Theresienordens. Er starb 1803 als Feldzeugmeister.

les houssards attaquèrent la cavalerie turque qui, après quelque perte, fut obligée de se retirer. Pendant cette attaque les Turcs canonnaient et fusiliaient sur le corps de Wartensleben, et un gros corps de cavalerie avait l'air dans l'éloignement de vouloir tenir l'armée et surtout sa gauche en échec.

Depuis ce jour l'eunemi qui se renforçait tous les jours, forma trois batteries qui dans une très-grande distance et à toute volée canonnèrent et bombardèrent pendant plusieurs jours notre droite qui formait le corps de Wartensleben, et malgré l'éloignement il y eut pourtant journellement des soldats tués et blessés au camp. On fit quelques traverses, mais elles servirent peu, puisque tous les coups étaient tirés en parabole. Ce fut alors qu'on forma un nouveau projet d'attaque et que l'on y disposa même tout; près de l'exécuter, les généraux qui en étaient chargés, déclarèrent dans un conseil qu'ils ne voyaient de possibilité d'y réussir par les raisons suivantes :

D'abord il n'y avait qu'un seul chemin qui traversait le ravin d'Armenisch; il le fallait passer en présence de l'ennemi en défilant six hommes de front. Parvenu à l'autre côté, on ne pouvait arriver sur les montagnes où étaient les batteries de l'ennemi, que par derrière. On ne pouvait opposer de notre côté des batteries pour faciliter le passage avec effet, puisqu'elles auraient dû tirer de trop bas en haut, ce qui les rend presque nulles. La formation de l'autre côté du ravin était encore entrecoupée d'un grand fond, et il fallait commencer par en chasser l'ennemi qui y était.

C'étaient là les difficultés qu'aurait eues la colonne de l'armée, commandée par le maréchal Lasey lui-même, qui déclara néanmoins qu'il ferait l'impossible, mais qu'assaillie pendant ce défilement par la nombreuse cavalerie turque sous le feu de leurs canons, il ne pouvait répondre de ce qui en arriverait.

Les grenadiers devaient attaquer sur la gauche, mais pour les faire passer avec de l'artillerie, il aurait fallu travailler au moins trois heures à la tête de la colonne et en face de l'ennemi, pour leur frayer une descente et une montée hors du ravin.

Le corps de Wartensleben qui devait faire la colonne de la droite, ce général déclara être dans l'impossibilité de monter à l'endroit indiqué, qu'il ne pouvait attaquer la batterie qui lui était opposée, puisqu'il aurait le gros de l'ennemi en flanc, qu'attaquant la ligne de l'ennemi, il serait enfilé par la batterie turque, qu'il devait donc attendre ce que ferait la colonne du centre, et qu'il ne pouvait avancer que lorsqu'elle aura repoussé l'ennemi des hauteurs.

La difficulté du défilé avait déjà fait décider de laisser la plus grande partie de l'artillerie en arrière, vu le train qu'elle exige; il fallait y laisser trois bataillons de garde. On ne savait également quel usage on devait faire de la cavalerie; pour la faire passer en avant, c'était non seulement l'exposer toute seule dans un défilé, mais on devait craindre que, rejetée, elle ne renverse l'infanterie qui devait le passer. La laisser en arrière, c'était s'en priver, et avec cela le terrain était si peu favorable à ses opérations, qu'excepté des Turcs, dont chacun agit pour soi, une masse de cavalerie ne pouvait y manoeuvrer en corps.

Toutes ces difficultés ne firent que retarder la décision pour une attaque, et on resta toujours résolu néanmoins de l'entreprendre à tout prix, d'autant plus que l'ennemi commença à prendre poste de notre côté du ravin, ce qui en aurait facilité l'exécution, et lorsqu'on y était décidé pour la troisième fois, arriva la nouvelle aussi inattendue qu'imprévue, que par un mésentendu de commission verbale le major O'Reilly *) et le général Aspremont avaient quitté leurs postes le long du

*) Andreas Graf O'Reilly. Er starb, neunzig Jahre alt, 1832 als General der Cavallerie.

Danube, et cela sans voir approcher l'ennemi ou avoir tiré un coup de fusil.

Le général Brechainville, sans y porter remède et annonçant en même temps que ce n'était qu'une méprise, quitta néanmoins ses postes et se retira dans la plaine à Weiskirchen, comme si la nécessité l'eût exigé, tenant encore Ujpalanka et les avenues de Moldava.

Cet événement renversa tout d'un coup le plan qu'on avait pris. Le Danube était libre, les débouchés étaient ouverts à l'ennemi, les mines abandonnées en même temps qu'il pouvait se porter à Caransebes sur les derrières de l'armée et lui intercepter les vivres et toute communication par la vallée de Caraschowa où l'armée venait de passer.

On ordonna tout de suite au général Brechainville de tâcher de reprendre sa position, d'attaquer le peu d'ennemis qui s'étaient portés à Moldava. Mais loin de le faire, il resta cinq jours sans donner de rapport. Il ne tenta rien, n'examina rien et laissa l'armée dans l'ignorance et dans l'embarras cruel de ne pas savoir ce qu'il était devenu, et de devoir craindre que l'ennemi avait déjà pris poste entre lui et l'armée et interceptait ses rapports; mais point du tout; il n'y avait point de Turcs à voir et il avait seulement négligé d'écrire. Le prince de Reuss*), adjudant de S. M., fut même envoyé par Temeswar pour tâcher d'avoir de ses nouvelles; il le trouva à Weiskirchen, où dans la crainte, comme il disait, d'être entouré, il était décidé à rassembler ses troupes et à marcher à Werschetz et de là à Temeswar, si l'ennemi le poursuivrait.

Ce triste événement renversa tout et mit les Turcs sans coup férir en possession de la moitié et de la plus belle partie du Banat, de même qu'il leur ouvrit le Danube et par conséquent les moyens d'amener à Belgrade tout ce qu'ils voulaient, et d'y envoyer un armement considérable de bateaux.

*) Heinrich XV., Fürst zu Reuss-Plauen, damals Oberst. Er starb als Feldmarschall im J. 1825.

Le général Lilien, placé à Pancsowa, et qui avait ses troupes jusqu'à Dubowatz, se retira également à cette nouvelle, quoiqu'il n'y avait pas encore d'ennemi dans la plaine, mais la retraite du général Brechainville lui en faisait supposer un nombre très-considérable; il marcha à Oppova et de là se porta derrière la Temes à Padosch.

Comme il n'y avait plus de remède, que huit jours étaient écoulés depuis que les débouchés avaient été abandonnés, et que par conséquent l'armée ne pouvait plus sans risque rester plus longtemps à Illova, on se décida de se retirer sur Caransebes, quoique la question fût encore mue, s'il ne fallait pas pour un dernier remède risquer d'attaquer le Grand-Vizir. Mais par la raison que, si on le battait, on devrait néanmoins marcher en arrière, et que, si on l'était, vu la difficulté de l'attaquer, la retraite eût été très-difficile, l'on renonça à ce projet, et ce fut du 20 au 21 septembre le soir que l'armée marcha sur deux colonnes en arrière. A l'une les grenadiers et cinq régimens de cavalerie formaient l'arrière-garde, et à l'autre le corps de Wartensleben avec deux régimens de cavalerie. On parvint en bon ordre et sans que l'ennemi s'en fût aperçu, jusque dans la plaine sur le grand chemin. Alors une des colonnes arrêtée, il s'éleva un bruit à l'arrière-garde du corps de Wartensleben; on tira quelques coups, une division de Württemberg fut par là mise en désordre et se jeta sur l'infanterie; le désordre devint général parmi cette colonne; on dépassa le chemin à gauche vers les montagnes; tout fut pêle-mêle, criaillerie, et des coups de fusil qu'on tirait partie en l'air, partie les uns sur les autres, achevèrent de rendre toute voix qui voulait remettre l'ordre, infructueuse; il fut même tiré un coup de canon au travers de cette masse d'hommes. Peu à peu on rallia partout la troupe, mais l'artillerie, les bagages, tentes et marmites de l'armée, les voitures des chevaux de frise furent renversés en pleine déroute, cassés et perdus en grande partie sur le chemin. La moitié des tentes

et marmites de toute l'armée a été égarée et perdue avec trois canons et douze caissons.

Le bruit de ce désordre parvint aussi à la seconde colonne ; il y eut bien quelques arrêts dans la marche, car des bataillons formèrent des carrés, mais il n'y eut point de confusion comme à la première, et la marche fut ensuite continuée.

Malgré les peines qu'on s'est données, il a été impossible de parvenir à découvrir d'où est venue cette fausse alarme. Il est probable que le corps franc et les Valaques, même en tirant sur nos postes et patrouilles, en ont été la première cause.

Le peu de discipline qui règne dans la troupe, surtout au régiment de Durlach qui a été le premier à fuir et à tirer, et qui a eu le plus de monde égaré, joint aux embarras de la nuit, d'une retraite et des bagages qui n'avaient pas pris assez tôt les devants et embarrassaient les colonnes, tout cela ensemble a occasionné cet événement aussi fâcheux qu'imprévoyable, et dont les suites ont été encore plus affligeantes.

On arriva enfin au camp près de Caransebes. Cette colonne ne fut point harcelée ; l'autre, où étaient les grenadiers, fut poursuivie, mais elle se retira en bon ordre, sans que l'infanterie ait été entamée. La cavalerie attaqua et fut attaquée à plusieurs reprises par l'ennemi, mais elle continua sa marche, et quoique par les derniers qui entrèrent un peu en désordre à Caransebes, l'endroit fut allumé par les Turcs qui les suivaient, ils n'osèrent poursuivre plus loin et se retirèrent le même soir à Szlatina.

Le lendemain, avant le jour, l'armée marcha à Sakul sans plus voir d'ennemi ; elle y fit séjour et se rendit de là au camp devant Lugos sans être poursuivie, laissant ses avant-postes à Sakul, où l'ennemi vint une fois les reconnaître sans les pousser.

En attendant le maréchal Laudon continuait le siége de Novi et, malgré une brèche faite et des mines sautées, la garnison repoussa avec perte un assaut qu'il avait fait donner, de façon qu'il fallut continuer le siége, en faisant de nouvelles batteries et des mines, et il rechassa un petit corps turc qui voulait venir au secours de la place. Enfin, après un second assaut et qu'on se fût logé sur la brèche, la garnison se rendit à discrétion.

Le prince de Cobourg vit enfin couronnée sa patience à bloquer et à canonner Chotym. La garnison qui capitula, ne fut pas même faite prisonnière de guerre, et on lui accorda toutes les conditions qu'elle pouvait désirer, même de rester encore dix jours dans la place.

Cet événement fut amené par la reprise de Jassy que le lieutenant-colonel Köpiro obtint en repoussant un corps turc qui couvrait cette ville, et par la famine qui était à Chotym où le feu avait consumé avant sept semaines les magasins de vivres. Dès lors, si l'on n'avait pas tant marchandé avec ces gens-là, il aurait été probable qu'ils se seraient rendus, mais des trêves réitérées qu'on leur accorda, les mirent en état de recontinuer leur défense, car ils éteignirent le feu et en sauvèrent encore beaucoup de grains à moitié brûlés seulement, dont ils ont vécu tout ce temps. Si l'on eût occupé Chotym à la fin de juillet, où cet incendie arriva et que toutes ces trêves s'ensuivirent, l'avantage eût été bien plus considérable, puisque le corps du prince de Cobourg et peut-être les Russes mêmes se seraient avancés vers le Danube, et le Grand-Vizir aurait dû renoncer à tourner toutes ses forces contre le Banat et la Transylvanie. On prit à Chotym 182 pièces de canon avec quelques mortiers et beaucoup de poudre. Il fut ordonné au prince de Cobourg d'offrir au maréchal Romanzow de marcher avec lui à Bukarest, Foksan et ainsi vers le Danube, ou en cas de refus du maréchal, en ne laissant à Chotym et dans la

Bukowina que les troupes nécessaires, de se rendre avec le reste de son corps en Transylvanie.

A la fin de septembre les attaques devinrent moins fréquentes en Transylvanie sur les confins dans la vallée de Hatzegg. Le Vulcan ayant été abandonné par le général Staader, les Turcs y firent quelques dégâts et s'approchant même de Hatzegg où ce général était posté, il les força par une canonnade et une attaque de cavalerie de se replier.

Tout a été parfaitement tranquille à Semlin, mais après que quelques troupes fraiches de l'ennemi arrivèrent à Belgrade, ils s'avisèrent de passer la Save avec de l'infanterie et de la cavalerie, de placer du canon dans l'île, et de canonner la ville de Semlin. Mais notre cavalerie les ayant attaqués, ils furent repoussés vers la Dunowatz et retournèrent avec leurs canons à Belgrade.

Il ne s'est plus rien passé depuis, et la garnison de Belgrade passe en grand nombre au Banat pour y piller, trouvant tout abandonné. Pancsowa et plusieurs endroits ont déjà été entièrement brûlés. Les bâtimens armés remontèrent le Danube et arrivèrent à Belgrade au nombre de cinquante-un, partie des Tschaiks et partie des petites galiotes.

La position de l'armée fut au commencement d'octobre devant Lugos où elle campa en deux carrés, ayant de l'autre côté de la Temes trois bataillons et deux régimens de cavalerie avec plusieurs ponts de pontons et sur chevalets.

Le corps de Brechainville était à Wermes patrouillant vers l'armée et ayant ses houssards jusque vers Werschetz en avant et à Denta une division de cavalerie.

Le général Lilien était derrière la Temes à Padosch, ayant de sa cavalerie à Czakovar qui patrouille avec celle de Brechainville.

Le pont de Surdok a été ouvert, mais celui de Titel restait encore.

On désira beaucoup que l'ennemi, qui depuis huit jours restait campé à Szlatina, ayant seulement un corps de cavalerie vers Caransebes, voulût de nouveau avancer, pour marcher à lui et engager une affaire, mais on dut y renoncer, parce que l'armée à peine put subsister à Lugos, tous les paysans s'étant sauvés et ayant amené leurs voitures, outre que les pluies avaient gâté les chemins. On proposa alors de laisser un corps et de marcher vers Brechainville et de réoccuper la plaine et le Danube, mais les mêmes difficultés s'y opposèrent encore, joint à ce qu'on aurait exposé cette partie du pays et le grand chemin de la Transylvanie, si les Turcs avançaient et faisaient reculer Wartensleben. Enfin l'idée d'envoyer un corps dans la plaine, fut remise à des dispositions préalables pour les vivres, et comme on n'apprit point qu'un corps turc y eût pris pied encore, mais que ce n'était que de la cavalerie qui parcourait le pays en le saccageant, on ne pouvait espérer de pouvoir les rejoindre pour les battre, le mal étant fait avant qu'on ne puisse y porter remède. Ceci joint à ce que la moitié de l'armée était sans tentes et marmites, a fait décider d'attendre à Lugos les événemens, et de tâcher de se pourvoir en attendant du nécessaire, d'autant plus que les prisonniers et toutes les nouvelles des Valaques fuyards constataient que l'armée du Grand-Vizir retournait au delà du Danube et prendrait ses quartiers d'hiver en Valachie, en ne laissant qu'un corps à Mehadia. Le long du Danube ils doivent se trouver avec un petit camp à Ujpalanka, un autre plus grand à Kubin, et avec un corps à Pancsowa qu'on suppose de près de douze mille hommes. Mais après des recherches plus exactes il se découvrit que le soi-disant camp à Pancsowa avait passé presqu'en entier le Danube, et que l'on voyait hors de Belgrade un camp. A Ujpalanka il était resté un petit détachement, et jusqu'à Terregova on ne voyait plus d'ennemi. Là-dessus on résolut enfin de laisser au général Wartensleben onze bataillons et six divisions de cavalerie dans la vallée, de réoccuper

Caransebes et de se porter en avant autant que les circonstances et les subsistances le permettraient dans un pays tout dévasté. L'armée marcha donc le 12 octobre le long de la Temes et arriva en trois marches à Schebel à trois lieues de Temeswar, ayant fait avancer le général d'Alton qui avait pris le commandement du corps de Brechainville, vers Bogschan, et le général Harrach *) avec les houssards vers Werschetz. L'armée prit sa route le long de la Temes pour arriver au Danube à Pancsowa, et elle renforça le corps du général Harrach de quatre bataillons, afin d'avancer tous ensemble vers le Danube et en déloger l'ennemi qui s'y trouvait encore. La nouvelle arriva en même temps du prince Cobourg, comme quoi le maréchal Romanzow sur l'alternative qui lui avait été proposée, avait répondu par écrit, qu'il ne pouvait plus avancer cette année, et qu'il regardait la campagne pour lui comme finie, et il conseilla même au prince de Cobourg de prendre son parti et de marcher avec son corps en Transylvanie, sans assurer même qu'il resterait et prendrait ses quartiers d'hiver en Moldavie, objet de la plus grande importance, puisque, s'il retournait en Pologne, la Bucowina et la Galicie se trouveraient derechef exposées, et il faudrait que le corps ou au moins la plus grande partie de celui du prince Cobourg y reste, et l'avantage de concentrer ses forces au Banat et en Transylvanie, que la prise de Chotym et de Jassy donnait, serait annulé.

Une attaque que les Turcs tentèrent en Transylvanie au passage de la Temes, fut repoussée avec avantage, de même qu'à une seconde tentative qu'ils firent vers Hatzegg, le général Staader avec la cavalerie les rechassa et reprit sa position vers la vallée de Schil.

---

*) Ferdinand Johann Graf Harrach, 1740 geboren, starb 1796 als Feldmarschall-Lieutenant und Ritter des Theresienordens.

Le lieutenant-général Splényi*) était arrivé avec son corps en attendant vers Roman pour entrer en Transylvanie, et le prince Cobourg le suivait, lorsque ce premier fut attaqué assez vivement par des Turcs qui étaient venus de Foksan, mais il les repoussa avec perte, et l'ennemi ayant également repassé le Vulcan, les troupes, vu la rigueur de la saison, entrèrent en cantonnement.

La grande armée en attendant continuait sa marche à la pointe du jour. Avant d'arriver au camp à Tomaschowatz, où on avait fait jeter pour la facilité des transports un pont de pontons sur la Temes, une troupe de Turcs à cheval se présenta, et n'ayant point trouvé le pont gardé, comme il aurait dû l'être par le corps du général Lilien, qui était à une demi-heure de là à Botosch, les Turcs sabrèrent quelques pontonniers, quelques soldats du régiment de Lascy, qui aidaient à la construction du pont, des voituriers et plusieurs arquebusiers qu'on y envoya avec un capitaine sur la première nouvelle, et ensuite ils retournèrent vers Pancsowa.

L'armée ayant réuni à elle le corps de Lilien, marcha jusqu'à Jabuka, à une demi-marche de Pancsowa, décidée d'attaquer le lendemain les Turcs qui s'y trouvaient, mais dès la pointe du jour on ne marcha point, il y eut quelques difficultés pour les vivres, et on voulut attendre le lendemain. En attendant on vit brûler Pancsowa et les Turcs passer en foule la Temes et s'en aller vers la Borcsa, pour passer ensuite le Danube à Belgrade. Quelques houssards de Wurmser qui les suivirent, firent plusieurs prisonniers dans Pancsowa, et à la poursuite le Seraskier Memisch Pacha perdit la vie, et son cheval bien équipé fut pris, mais s'étant un peu trop aventuré dans les roseaux, ils y perdirent une trentaine d'houssards avec un capitaine.

*) Gabriel Freiherr Splényi von Miháldy, 1734 geboren, Ritter des Theresienordens, starb im J. 1818.

Le général Harrach était en même temps avancé jusqu'à Ujpalanka d'où il délogea de vive force l'ennemi, fit un courrier turc prisonnier avec des dépêches importantes et qui contenaient surtout uu ordre positif au commandant de Belgrade, de faire une attaque sur Semlin. Les Turcs s'étant réfugiés dans la redoute, après que le général Harrach avait perdu une centaine d'hommes, en voulant l'escalader, ils y capitulèrent et en sortirent libres. Cet avantage fit évacuer aux Turcs toute la plaine et même Moldava, vers où le géuéral d'Alton avauça. L'armée voyant qu'elle avait rempli son but au Banat, et Semliu étant encore menacé, s'y mit en marche par Oppowa et Panowsce, et le lieutenant-général Clerfayt resta au Banat avec vingt-un bataillons et treize divisions de cavalerie. Le général d'Alton et Harrach lui furent assignés; il reprit les postes an Danube.

Le maréchal de Laudon, après la prise de Novi, fit toutes les dispositions pour assiéger Gradisca, mais les bruits ridicules qu'on répandit, comme si l'ennemi eutrerait en Esclavonie, et que le corps de Semlin se retirait, l'engagèrent d'envoyer des troupes vers ce côté au secours, mais ayant été détrompé, il les fit retourner. Par là la saison qui avançait, lui fit craindre de ne pouvoir achever le siége de Gradisca, et il y renonça pour cette campagne.

L'armée arrivée à Semlin, vit bientôt disparaître les Turcs campés auprès de Belgrade; même un grand nombre de leurs barques et bâtimeus armés redescendit le Danube, et en devaut passer Upjalanka que nous occupons, ils y perdirent uue vingtaine de bateaux qui furent pris ou coulés au fond, sur lesqnels il se trouvait aussi trois canons, enfin les Turcs étaient rencognés à Mehadia.

Le général Clerfayt ayant reçu les ordres réitérés de tenter par les montagnes de l'Almas à inquiéter au moins les Turcs qui se tenaient encore dans des rétranchemens qn'ils avaient faits à Mehadia et Schupaneck, il y détacha le colonel

Boross *) de Wurmser houssards qui avança jusque vers Mehadia. Dès que les Turcs en furent instruits, ils mirent le feu à l'endroit et se retirèrent au delà de Schupaneck à Orsowa, et comme il ne restait plus d'ennemi dans le Banat ni sur le terrain autrichien, l'on commença à séparer les troupes pour prendre les quartiers d'hiver, et la campagne fut finie. Les Turcs firent du butin en bétail et même en hommes, presque tous Valaques qu'ils emmenèrent, et ils brûlèrent nombre de villages. La maison d'Autriche fit l'acquisition de Chotym avec le terrain y appartenant de cent-ciuquante villages, de Sabacs avec son district, de Dubitza et Novi avec tont ce que renferment les montagnes nommées Kozaras et de Dresnik, outre que de la Servie plus de cent mille âmes émigrèrent avec leurs effets et bétail, et se trouvent encore répandues dans nos provinces.

*) Adam Boros de Rákos. Er wurde im J. 1790 Generalmajor und erhielt 1795 den Theresienorden.

INHALT.

1786.

1787.

1788.

1789.

24*

1790.

NAMENREGISTER.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

Y.

Z.

Druck von Adolf Holzhausen in Wien
k. k. Universitäts-Buchdruckerei.

Historische Werke

aus dem Verlage von

Wilhelm Braumüller, k. k. Hof- und Universitätsbuchhändler in **Wien.**

Thielen, Maximil. Ritter von, weil. k. k. Major. **Der Feldzug der verbündeten Heere Europa's 1814 in Frankreich** unter dem Oberbefehle des k. k. Feldmarschalls Fürsten Carl zu Schwarzenberg. Nach authentischen österreichischen Quellen dargestellt. Mit 2 Uebersichtskarten. gr. 8. 1856. 3 fl. — 2 Thlr.

Vivenot, Dr. Alfred Ritter von, k. u. k. Legationsrath. **Herzog Albrecht von Sachsen-Teschen** als Reichs-Feldmarschall. Ein Beitrag zur Geschichte des Reichsverfalles und des Baseler Friedens. Nach Original-Quellen bearbeitet. Zwei Bände in 3 Abtheilungen. gr. 8. 1864—1865. 18 fl. — 12 Thlr.

— — **Thugut, Clerfayt und Wurmser.** Original-Documente aus dem k. k. Haus-, Hof- und Staats-Archiv und dem k. k. Kriegs-Archiv in Wien vom Juli 1794 bis Februar 1797. Mit einer historischen Einleitung. gr. 8. 1869. 6 fl. 50 kr. — 4 Thlr. 10 Ngr.

— — **Zur Geschichte des Rastadter Congresses.** Urkundliche Beiträge zur Geschichte der deutschen Politik Oesterreichs während der Kriege gegen die französische Revolution. October 1797 bis Juni 1799. gr. 8. 1871. 6 fl. — 4 Thlr.

— — **Vertrauliche Briefe des Freiherrn von Thugut,** österr. Ministers des Aeussern. Beiträge zur Beurtheilung der politischen Verhältnisse Europa's in den Jahren 1792—1801, ausgewählt und herausgegeben nach den Originalquellen der k. k. österr. Staats- und mehrerer Privat-Archive. Mit dem Medaillon-Porträt Thugut's. 2 Bände, gr. 8. (Unter der Presse.)

Weiss, Dr. J. B., o. ö. Professor der Geschichte an der k. k. Universität in Graz. **Lehrbuch der Weltgeschichte.** Sechs Bände. 1.—4. Band. 1859—1870. 27 fl. — 18 Thlr.

1. Band: Die vorchristliche Zeit 5 fl. — 3 Thlr. 10 Ngr.
2. „ Die christliche Zeit. I. Das Mittelalter. 1. Theil. 7 fl. — 4 Thlr. 20 Ngr.
3. „ Die christliche Zeit. II. Das Mittelalter. 2. Theil in 2 Abtheilungen. 7 fl. 50 kr. — 5 Thlr.
4. Band. Die neuere Zeit. (Die Entdeckung Amerika's. — Das Zeitalter der Reformation.) In 2 Abtheilungen. 7 fl. 50 kr. — 5 Thlr.

(Der 5. Band unter der Presse.)

Wolf, Adam, Professor der Geschichte an der Universität in Graz. **Fürst Wenzel Lobkowitz,** erster geheimer Rath Kaiser Leopold I. 1609—1677. Sein Leben und Wirken. Mit Porträt. gr. 8. 1869. 6 fl. — 4 Thlr.

— — **Die Aufhebung der Klöster in Innerösterreich.** 1782—1790. Ein Beitrag zur Geschichte Kaiser Joseph's II. gr. 8. 1871. 1 fl. 50 kr. — 1 Thlr.

Druck von Adolf Holzhausen in Wien
k. k. Universitäts-Buchdruckerei.





